

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES MULTIPLES VISAGES DE L'OBJET DE LA DÉSIGNATION :  
L'INDEXICALITÉ DANS LES *RECHERCHES PHILOSOPHIQUES*  
DE WITTGENSTEIN

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR  
JULIE CLOUTIER

JUILLET 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier M. François Latraverse, qui a été un directeur précieux par ses commentaires et corrections, ainsi que par sa généreuse compréhension. Je suis reconnaissante envers M. Alain Voizard et M. Mathieu Marion, professeurs de philosophie à l'Université du Québec à Montréal et membres du jury, pour leurs commentaires stimulants et pour leurs suggestions. Enfin, je remercie mon père et mon frère, ainsi que mes amis, et tout particulièrement Julie, Sébastien et Isabelle, pour leurs présence, support et encouragements.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS	v
RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
QUELQUES PISTES SUR LA QUESTION DE L'INDEXICALITÉ	6
1.1 Quelques concepts : Signe, index et contexte	7
1.2 Port-Royal : Logique et langage idéal	9
1.3 Peirce : Sémiotique et indexicalité	16
1.4 Bar-Hillel : Distinction entre type et token	21
1.5 Frege : Distinction entre sens et dénotation	24
1.6 Russell : Atomisme logique	29
CHAPITRE II	
L'INDEXICALITÉ DANS LES <i>CARNETS</i> ET LE <i>TRACTATUS</i>	36
2.1 Le rapport entre le langage et le monde	37
2.2 L'atomisme logique	41
2.3 Les objets simples	42
2.4 La définition ostensive	53
2.5 Les noms propres	55
CHAPITRE III	
DÉFINITION OSTENSIVE ET JEUX DE LANGAGE	59
3.1 De la logique au langage ordinaire	60
3.2 Critique d'Augustin	62
3.3 Distinction entre dénomination et description	65
3.4 Jeux de langage	68
3.5 Trois ordres de connaissance	74
3.6 Critique de Russell	79

CHAPITRE IV	
LA DÉSIGNATION DÉSINCARNÉE	84
4.1 Les pronoms personnels	85
4.2 L'ostension des sensations	90
4.3 Les sensations sont-elles privées?	95
CONCLUSION	102
BIBLIOGRAPHIE	106

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Abréviations	Références
<i>CA</i>	WITTGENSTEIN, L. <i>Carnets 1914-1916</i> . Trad. de l'anglais par Gilles-Gaston Granger. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1971.
<i>CB</i>	WITTGENSTEIN, L. <i>Le Cahier bleu et le cahier brun</i> . Trad. de l'anglais par Marc Goldberg et Jérôme Sackur. Paris : Gallimard, 1996.
<i>RP</i>	WITTGENSTEIN, L. <i>Recherches philosophiques</i> . Trad. de l'allemand par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal. Paris : Gallimard, 2004.
<i>Tlp</i>	WITTGENSTEIN, L. <i>Tractatus logico-philosophicus</i> . Trad. de l'allemand par François Latraverse. À paraître.

## RÉSUMÉ

Le présent travail a pour objectif d'exposer le traitement que fait Wittgenstein de l'indexicalité dans les *Recherches philosophiques*. Essentiellement, la lecture proposée permettra au lecteur d'avoir une vue d'ensemble sur la contribution de Wittgenstein à propos des différents aspects du langage qui nécessitent un contexte pour signifier.

Pour pouvoir saisir toute la richesse des remarques de Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques*, la présentation de certains concepts essentiels et de philosophes importants est nécessaire. C'est pourquoi le chapitre I y est consacré. Le chapitre II traite de l'indexicalité dans le *Tractatus logico-philosophicus*. Comme Wittgenstein dans les *Recherches* revient sur sa conception du langage du *Tractatus*, et cela à propos d'aspects pertinents quant à la question de l'indexicalité, le chapitre II aidera à saisir les deux derniers chapitres.

Le chapitre III présente la critique que fait Wittgenstein de son ancienne conception du langage pour mettre en place sa nouvelle, qui comprend les jeux de langage comme condition nécessaire d'interprétation. Ces derniers permettent à la définition ostensive, comme tout phénomène indexical, de signifier. Le chapitre IV sera l'occasion de voir que les objets privés (les sensations) auxquels nous nous référons parfois de manière ostensive, ne sont pas privés au sens où nous ne pouvons pas nous y référer. Cette idée montre que le philosophe apporte des réponses originales sur des questions qui concernent l'indexicalité de manière plus large.

Il sera avancé dans ce texte que la philosophie des *Recherches philosophiques* aboutit à l'idée que ce n'est pas l'objet lui-même qui est essentiel à la signification, autant en ce qui concerne les définitions ostensives que les objets privés. Wittgenstein, avec les jeux de langage, montre que le contexte est nécessaire pour la signification, et qu'il n'y a rien de primitif dans l'objet de désignation qui puisse nous indiquer quelque chose sur lui.

Mots-clés : WITTGENSTEIN, INDEXICALITÉ, JEUX DE LANGAGE, DÉFINITION OSTENSIVE, OBJETS PRIVÉS.

# INTRODUCTION

## QU'EST-CE QUE L'INDEXICALITÉ?

La question de l'indexicalité<sup>1</sup> occupe depuis une cinquantaine d'années une place grandissante dans le paysage philosophique. On peut expliquer le manque d'intérêt qu'on a connu pendant longtemps les questions concernant les aspects du langage qui nécessitent la prise en compte d'un contexte en partie par l'idéal de la philosophie qui voudrait que les questions de logique et de langage ne soient traitées que de manière interne, c'est-à-dire que tout ce qui relève du contexte soit évacué, ou mieux, réduit à un langage logique. Or, la condition première de l'indexicalité est le rapport particulier qu'elle engage entre le monde et le langage. Cette « impureté » a fait en sorte qu'on a souvent refusé de s'y intéresser. Le pronom démonstratif « ceci » par exemple ne peut jamais avoir de sens s'il n'est pas accompagné d'un « porteur » et d'un geste pointeur. La signification de l'index dépend donc du contexte d'énonciation. Pour cette raison, on est loin ici de l'idéal d'un langage totalement autonome et d'une analyse interne (syntaxique). L'étude syntaxique du langage, c'est-à-dire l'étude du rapport des signes dans la proposition, soutenue par le Cercle de Vienne par exemple, ne s'intéresse donc pas aux questions indexicales. C'est que le positivisme logique s'oppose par définition au pragmatisme à l'intérieur duquel le traitement de l'index s'est largement développé.

Le questionnement sur le langage fait partie de toute activité philosophique, et on ne peut philosopher sans *aussi* faire de la philosophie du langage. Ce n'est donc pas la question du langage elle-même qui est nouvelle avec l'indexicalité, puisque « La controverse sur l'origine naturelle ou conventionnelle des mots – dont le *Cratyle* porte témoignage – montre qu'on s'est appliqué très tôt à définir la nature du rapport qui unit le

---

<sup>1</sup> Charles Sanders Peirce, philosophe américain né au dix-neuvième siècle, est fort probablement celui qui a développé le plus la réflexion sur l'indexicalité, et quiconque s'intéresse aujourd'hui en philosophie à l'indexicalité ne peut qu'être redevable à cet important penseur. Il faut remarquer immédiatement d'ailleurs que je prétends aborder la question de l'indexicalité dans les *Recherches philosophiques* de Ludwig Wittgenstein, alors que ce dernier n'utilise jamais le terme « indexicalité ». Je me permets toutefois d'utiliser cette dénomination, parce que même si Wittgenstein lui-même ne nomme pas la chose, il n'en demeure pas moins, comme je le démontrerai au cours des chapitres suivants, que c'est d'indexicalité qu'il est question.

mot à ce qu'il désigne ».<sup>2</sup> Ce qu'on peut remarquer toutefois c'est que ce qui concerne le rapport du monde et du langage relativement au contexte est repoussé du revers de la main par les philosophes parce que, comme Platon, on recherche l'essence des choses. Pour d'autres philosophes, comme ceux du Cercle de Vienne, on veut épurer la philosophie de tout ce qui l'embrouille en ne conservant qu'un questionnement relatif aux signes eux-mêmes. On était donc conscient, depuis toujours, qu'il y avait des expressions qui nécessitaient un contexte pour signifier, mais on ne considérait pas que c'était là une question importante pour la philosophie.

La réflexion sur l'indexicalité se déploie dans une perspective pragmatiste, mais pas exclusivement. En effet, même des théories telles que l'atomisme logique<sup>3</sup> font une place à l'indexicalité, puisque l'atomisme logique prétend expliquer le rapport entre le langage et le monde, et ce rapport ne peut s'effectuer que par un index.

De par ce qui précède, on peut comprendre qu'il y a deux approches possibles relatives à l'indexicalité, et je crois que Wittgenstein a traité suffisamment de l'indexicalité selon les deux approches évoquées précédemment. En effet, on retrouve dans le *Tractatus* une théorie qui veut présenter le rapport du langage et du monde, et il sera plus clair dans le deuxième chapitre à quel point cet objectif présuppose l'indexicalité de par ce qui relie le monde au langage, ce lien devant être d'une certaine façon une connexion directe. D'autre part, la perspective des *Recherches* se comprend davantage par un questionnement sur le langage ordinaire et son usage. Du point de vue du langage ordinaire, la question de l'indexicalité est incontournable puisque sans index nous ne pourrions énoncer aucun fait : « No matter of fact can be stated without the use of some sign serving as an index ».<sup>4</sup>

---

<sup>2</sup> DONZE, R.A. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Berne : Francke, 1971, p. 47.

<sup>3</sup> L'atomisme logique est une théorie qui a été soutenue à la fois par Bertrand Russell et Wittgenstein dans son premier ouvrage, le *Tractatus logico-philosophicus*. Il sera question plus explicitement de l'atomisme logique au cours des deux premiers chapitres, mais en quelques mots, on peut dire que l'atomisme logique comprend le rapport entre le langage et le monde de manière symétrique, c'est-à-dire que la constitution du langage reflète le monde, et l'objectif de cette théorie est d'arriver à l'élément le plus simple du langage et de son correspondant dans le monde.

<sup>4</sup> PEIRCE, C.S. *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6. C. Hartshorne et P. Weiss (eds), Cambridge: Harvard U. P. , 1931-1935. Vol. 7-8, A. Burks (ed.), Cambridge: Harvard U.P., 1958, 2.305.

*L'indexicalité dans les Recherches philosophiques de Wittgenstein*

Le but visé par ce mémoire est de présenter le traitement que fait Wittgenstein de l'indexicalité dans les *Recherches philosophiques*. En introduction au chapitre qui porte sur la définition ostensive dans le premier volume de leur commentaire analytique, *Understanding and Meaning*, Baker et Hacker résument très bien toute l'importance des clarifications apportées par Wittgenstein grâce à son travail portant sur la définition ostensive :

Wittgenstein explored the nature of ostensive explanation in unparalleled detail. He also clarified the related phenomenon of the role of samples in the explanation and application of expressions. His remarks on these topics are some of his most important and original contributions to philosophy. They also lay the foundations for his criticisms of logical atomism and of the possibility of a private language.<sup>5</sup>

Suivant cette citation, on comprend que le traitement que fait Wittgenstein de l'indexicalité est des plus importants et qu'il a des conséquences sur la résolution de problèmes philosophiques plus larges, puisqu'on pourrait dire que la définition ostensive est la forme paradigmatique de l'indexicalité et que ce type de définition occupe une place importante dans les *Recherches*. Malgré le fait que de nombreux ouvrages ont été écrits sur Wittgenstein, il m'apparaît toutefois qu'aucun d'entre eux ne présente une approche telle que celle que je propose ici, et c'est pourquoi je considère que mon projet jette une lumière nouvelle sur une manière d'aborder certaines questions centrales dans les *Recherches philosophiques*. Bien entendu, certains chapitres d'ouvrages généraux sur la philosophie de Wittgenstein abordent la question,<sup>6</sup> mais la démarche est inscrite dans une perspective plus large que l'indexicalité.

La lecture que je propose dépasse le simple cadre de l'indexicalité, puisque comme nous le verrons, je serai amenée à aborder plusieurs aspects et questions de la philosophie de Wittgenstein. Force sera de constater que la question de l'indexicalité a de nombreuses ramifications, et qu'elle peut donc être une avenue intéressante pour quiconque cherche à lire Wittgenstein différemment.

---

<sup>5</sup> BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. *An Analytic commentary on the Philosophical Investigations: Understanding and Meaning*, Vol. I. Chicago: University of Chicago Press, 1980, p.168.

<sup>6</sup> C'est le cas notamment du premier volume du commentaire analytique de Baker et Hacker, *op. cit.* chapitre 2.

### *Questions essentielles*

Le cœur du présent travail concerne l'indexicalité sous les différentes formes qu'elle prend dans les *Recherches philosophiques*. On retrouve les cas d'indexicalité suivants dans les *Recherches*; la définition ostensive, l'usage du pronom démonstratif et des pronoms personnels et enfin l'usage du démonstratif à propos des objets privés (sensations). La question de la définition ostensive est reliée à celle de l'apprentissage du langage, celle des pronoms personnels à la question de la subjectivité et enfin celle des objets privés à la thèse de Wittgenstein concernant la nécessité du caractère public de tout langage, même celui portant sur des objets privés. Tout en mettant en contexte ces questions connexes à l'indexicalité, il me semble important d'indiquer dès maintenant que je n'ai pas la prétention de les expliquer dans le détail, mais seulement de les aborder suffisamment pour donner une image d'ensemble adéquate.

Avant de traiter directement ces questions, il faut mettre certains concepts en place. Le premier chapitre présentera l'indexicalité chez certains philosophes importants (Port-Royal, Peirce et Bar-Hillel), qui ont laissé un héritage significatif sur la question ou qui ont eu une influence certaine sur le travail de Wittgenstein (Frege et Russell). Parce que l'on ne peut pas ignorer le *Tractatus*, il me semble important de présenter dans le deuxième chapitre ce que ce texte nous apporte du point de vue de l'indexicalité, puisque la volonté de présenter le rapport entre le langage et le monde, comme nous le verrons au cours de ce chapitre, n'est pas étrangère à l'indexicalité. Le troisième chapitre sera pour sa part l'occasion de présenter la question de la définition ostensive et de son rapport nécessaire aux jeux de langage. Nous verrons d'abord la critique qu'adresse Wittgenstein à Augustin<sup>7</sup> à propos de sa conception de l'apprentissage du langage par définitions ostensives ainsi que ce que Wittgenstein propose comme solution aux problèmes qu'engendre ce genre de conception du langage; les jeux de langage comme condition d'interprétation. Le chapitre se termine sur la critique de l'atomisme logique (incluant la conception des objets de Wittgenstein à l'époque du *Tractatus*) et le « ceci » comme seul nom authentique tel que proposé par Russell. La critique que fait Wittgenstein de Russell est aussi, pourrait-on dire, une autocritique de sa propre conception du langage de l'époque du *Tractatus*. Enfin, le quatrième chapitre sera l'occasion de défendre l'idée

---

<sup>7</sup> Notons immédiatement que cette critique ne s'adresse pas exclusivement à ce philosophe mais plutôt à toute conception du langage qui prétend à la possibilité d'une définition ostensive pure.

qu'en raison même de la nature diverse des aspects de notre langage et des jeux de langage comme condition nécessaire d'interprétation, l'objet est nécessaire mais pas suffisant pour la signification. Nous pourrions le voir clairement d'une part avec l'usage des pronoms personnels, qui nous montre que même lorsque nous utilisons le pronom « je », nous ne voulons pas nécessairement relier ce pronom à un objet particulier. Le problème des objets privés nous montrera quant à lui que l'objet de la désignation peut prendre diverses formes, ces dernières faisant parfois en sorte que nous n'avons pas accès directement à l'objet.

Essentiellement, l'objectif de ce texte est d'arriver à démontrer que la conception de l'indexicalité de Wittgenstein suggère que l'objet de la désignation en tant que tel est une condition nécessaire mais pas suffisante pour la saisie de cette désignation, et ce pour trois raisons. La première est que ce n'est pas la simple désignation de l'objet qui peut nous faire comprendre de quoi il est question, car l'objet ne peut pas nous indiquer lui-même ce qu'il veut dire. La seconde est qu'il arrive, comme c'est le cas avec les pronoms personnels, que nous désignons un même objet (nous-mêmes) par le pronom « je », et que nous soyons conscients à la fois que ce pronom désigne la même chose que notre prénom, et pourtant, même si on se réfère au même objet, ce n'est pas le même jeu de langage qui est en cause. Enfin, la désignation des sensations montre elle aussi à quel point ce n'est pas l'objet lui-même qui est primordial, puisque nous n'avons jamais accès *directement* à l'objet des sensations des autres, mais nous saisissons toutefois de quoi il est question, parce que justement, pour le saisir, ce n'est pas du contact réel avec l'objet que nous avons besoin.

## CHAPITRE I

### QUELQUES PISTES SUR LA QUESTION DE L'INDEXICALITÉ

*En disant « Chaque mot du langage désigne quelque chose », nous n'avons encore absolument rien dit, à moins que nous n'ayons expliqué de façon précise quelle distinction nous souhaitons faire.<sup>8</sup>*

Un signe, nous dit Peirce, est « un objet qui est d'une part en relation avec son objet et d'autre part avec un interprétant, de manière à amener l'interprétant à avoir une relation à l'objet correspondant à sa propre relation à l'objet ».<sup>9</sup> Peirce pense le signe dans une perspective triadique, c'est-à-dire qu'il y a nécessairement trois constituants au signe : le signe (le représentamen) qui représente quelque chose d'autre que lui-même (l'objet), et l'interprétation de la signification émergente du signe (l'interprétant). Ces trois éléments sont essentiels pour la compréhension du signe chez Peirce. Ferdinand de Saussure a soutenu pour sa part, dans une perspective linguistique plutôt que sémiotique, une explication binaire du signe : Le signe est constitué d'un signifiant et d'un signifié, le premier étant la partie représentative du signe (un son, une image), le deuxième étant la signification de ce signe. Il sera démontré dans les chapitres suivants que pour Wittgenstein il ne peut pas être question de conception binaire du signe et que la perspective wittgensteinienne du signe, particulièrement de l'indexicalité, présuppose une vision triadique. Auparavant, il faut définir ce que l'on entend par l'index en tant que signe.

---

<sup>8</sup> WITTGENSTEIN, L. *Recherches philosophiques*. Paris : Gallimard, 2004, §13.

<sup>9</sup> FAVREAU, B. et LATRAVERSE, F. *D'amour et d'autres sujets : Présentation de la sémiotique peircéenne*. n. 1., Les éditions du mercredi, 1998. p.17.

### 1.1 Quelques concepts : signe, index et contexte

Si un signe est quelque chose qui représente une autre chose mais qui s'en distingue, quelle est donc la particularité de l'index ? L'index est un signe, mais tout signe n'est pas un index. L'index se particularise en ce qu'il attire l'attention sur l'objet qu'il représente, sans toutefois le décrire. C'est le cas notamment d'une girouette, d'un baromètre, d'un coup à la porte, d'un habillement particulier.<sup>10</sup> Par exemple, l'uniforme d'un policier m'indique sa fonction, c'est-à-dire que cet uniforme pointe dans une certaine direction (ici la fonction de cette personne). Certains signes du langage sont aussi considérés comme des index, c'est le cas des noms propres, des pronoms démonstratifs, personnels ou relatifs. L'index est donc soit un signe qui a besoin d'un geste démonstratif pour l'accompagner (pronom démonstratif) ou alors le signe lui-même *pointe* dans une certaine direction (un coup à la porte). Dans les deux cas, le signe est affecté directement par l'objet, soit comme peut l'être la girouette qui nous indique d'où provient le vent, soit par la présence nécessaire de l'objet désigné par le pronom démonstratif. L'index en tant que signe est donc le signe particulier qui attire notre attention. Ce signe peut être matériel, comme un trou dans un mur fait par une balle, ou conventionnel, comme le sont les pronoms ou un uniforme.

On ne peut toutefois pas réduire la question de l'indexicalité à ce qui précède, c'est-à-dire que l'indexicalité comprend aussi tous les énoncés qui ont besoin d'un contexte pour être signifiants. Dans l'utilisation du langage ordinaire, la plupart de nos énoncés ont besoin d'un contexte pour être compris, et comportent donc une part d'indexicalité. Un énoncé, en un premier sens, peut toujours être compris par un locuteur qui comprend la langue. Si j'entends quelqu'un dans une pièce voisine dire à quelqu'un d'autre « Regarde ceci », je comprends que la personne demande à l'autre de regarder quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Pour savoir de quoi il s'agit, il me manque le contexte. Quand le contexte est manquant ou incomplet, comme lorsque j'entends des gens dans une pièce voisine, je ne peux tout simplement pas saisir le contenu de l'énoncé.

L'index en tant qu'énoncé est à mettre en opposition aux énoncés qui expriment des lois logiques ou de la nature. Par exemple, l'énoncé « l'eau bout à 100 degrés » n'a aucunement besoin de contexte pour être compris. Ce n'est pas une description de faits

---

<sup>10</sup> On retrouve ces exemples d'index à différents endroits dans les *Collected Papers* de Peirce, notamment aux paragraphes 2.257, 2.259, 2.285, 2.286, 2.329, 3.361.

concernant de l'eau dans un endroit particulier, mais bien plutôt l'énonciation d'une loi de la nature, ce qui fait en sorte que cet énoncé est toujours vrai, et que je n'ai pas besoin de connaître son contexte d'énonciation pour en déterminer le sens et la vérité. Il en va de même pour les lois logiques (tautologies) qui n'ont pas besoin elles non plus de contexte.

La plupart de nos énoncés quotidiens ne sont toutefois pas des tautologies ou des lois de la nature, puisqu'ils nécessitent un contexte. En effet, un énoncé comme «il pleut» est un énoncé indexical, puisque j'ai nécessairement besoin de connaître l'endroit dont il est question et le moment de l'énonciation de cette proposition pour en établir la vérité ou simplement en tirer une information. De la même manière, un énoncé comme «j'ai faim» n'a de sens que si je sais qui le dit, et à quel moment. On constate que ce type d'énoncé est très répandu dans nos échanges de tous les jours, bien plus que les tautologies et les lois de la nature. C'est pourquoi comprendre davantage en quoi consiste le contexte et comment fonctionnent les index est une question fort pertinente.

Le contexte, relativement à l'indexicalité, est l'ensemble des conditions nécessaires pour que le contenu de l'énoncé soit compris. Comme il nous sera donné de le constater, les conditions varient selon les types d'index dont il est question. C'est probablement ce qui fait en sorte que le contexte nous semble à la fois évident et difficile à définir. Évident, parce que nous sommes toujours dedans, difficile, parce qu'il est aussi polymorphe. Les jeux de langage chez Wittgenstein, quoique n'étant pas réductibles à ce que l'on entend généralement par contexte, jouent le rôle de conditions nécessaires à l'interprétation des énoncés indexicaux.

Qu'on prenne l'index du point de vue d'un énoncé ou en tant que signe, on peut dire de manière générale que l'index est une expression avec un caractère non constant, c'est-à-dire une expression de caractère qui n'assigne pas le même contenu à chaque contexte d'expression, ce contexte étant nécessaire pour en comprendre la signification. De plus, il faut noter que la plupart du temps l'index est un signe qui attire notre attention sur quelque chose de présent, c'est-à-dire que l'index est un signe qui doit être en connexion avec l'objet qu'il désigne :

When a driver to attract the attention of a foot passenger and cause him to save himself, calls out «Hi!» so far as this is a significant word, it is, as will be seen below, something more than an index; but so far as it is simply intended to act upon

the hearer's nervous system and to rouse him to get out the way, it is an index, because it is meant to put him in real connection with the object, which is his situation relative to the approaching horse.<sup>11</sup>

Dans le but de saisir la pensée de Wittgenstein sur l'indexicalité dans toute son originalité, il est nécessaire d'avoir une vue sommaire de cette question telle qu'on la retrouve chez certains philosophes. Les philosophes que j'ai choisi de présenter brièvement dans ce chapitre ont été retenus pour une des deux raisons suivantes : leur héritage important quant à la question de l'indexicalité ou leur influence directe sur Wittgenstein. Les écoles de Port-Royal, Peirce et Bar-Hillel répondent à la première raison, alors que Frege et Russell devaient être présentés pour la deuxième.

## 1.2 Port-Royal : Logique et langage idéal

L'école de Port-Royal est un très bon exemple de l'approche classique du langage, puisqu'elle fut grandement influencée par Aristote et Descartes. Les auteurs de Port-Royal sont donc de bons représentants de l'analyse que l'on faisait alors du langage, et de la tendance à évacuer les aspects du langage qui nécessitent un contexte.

En 1660 paraît *La grammaire générale et raisonnée* d'Antoine Arnauld et de Claude Lancelot. Tout comme Descartes a ouvert la porte à une démocratisation des savoirs avec la publication du *Discours de la méthode* en français plutôt qu'en latin en 1637, il en a été de même pour cet ouvrage portant sur le langage. Deux ans plus tard paraît la *Logique ou l'art de penser* d'Antoine Arnauld et de Pierre Nicole. On a l'habitude de traiter des deux ouvrages conjointement.

L'approche de Port-Royal étant avant tout grammaticale, on ne sera pas surpris qu'ils se soient intéressés à la distinction des genres de mots. Selon les auteurs de *La grammaire* et de *La Logique*, les mots se divisent principalement en deux classes, selon qu'ils représentent la forme et la manière de nos pensées ou les objets des pensées eux-mêmes. Nous allons nous intéresser davantage à la deuxième classe, puisque la première

---

<sup>11</sup> PEIRCE, C. S. *op. cit.* 2.287

concerne les verbes,<sup>12</sup> conjonctions et interjections, et ils ne sont pas pertinents relativement à la question de l'indexicalité.

Dans la deuxième classe se retrouvent les noms, articles, pronoms, participes, prépositions et adverbes. Le nom peut être un substantif ou un adjectif et peut soit représenter une substance (chose), un accident (manière de chose) ou une et l'autre à la fois (chose modifiée). Il est important de remarquer que l'on ne présente pas ici le langage comme se référant au monde, mais bien plutôt à différentes représentations de l'esprit. En considérant le nom comme un accident, une substance ou les deux à la fois, Port-Royal demeure en accord avec la tradition aristotélicienne.

La première représentation à l'esprit est la chose en tant que telle, la chose qui subsiste en elle-même. Comme exemple de chose, on pourrait prendre un corps, en lui-même. Dans le langage correspondra à cette chose le substantif ou l'absolu, comme « terre », « soleil », « esprit », « Dieu ».

L'accident, ou manière de chose, est la deuxième représentation à l'esprit. Il est ici question de mode, d'attribut, de qualité. L'accident ne peut pas subsister sans la chose et il la détermine d'une certaine manière. Par exemple, l'idée de rondeur ne peut pas exister sans un corps qui possède cette qualité, et il détermine ce corps. Toutefois, il faut bien comprendre que lorsqu'il est question d'accident, on le conçoit logiquement sans la chose. C'est ce que l'on fait lorsque l'on pense à l'idée de rondeur en faisant abstraction du reste. Encore une fois, le correspondant dans le langage de cette représentation de l'esprit est le substantif ou l'absolu, comme « dureté », « chaleur », « justice », « prudence ».

Enfin, la dernière représentation à l'esprit est la chose modifiée, puisque la substance est déterminée par une certaine manière, un certain mode. On prend ici en considération à la fois la substance et l'accident, par exemple quand on conçoit un corps rond. Dans le langage, ce sera l'adjectif ou le connotatif qui correspondra à cette

---

<sup>12</sup> Il faut toutefois remarquer que l'on considère souvent que le temps des verbes relève aussi de l'indexicalité, puisqu'il faut savoir à quel moment ils se réfèrent, mais ce n'est pas une question qui sera traitée ici. Voir par exemple Bar-Hillel, « Indexical Expressions ». *Aspects of Language : essays and lectures on philosophy of language, linguistic and methodology of linguistics*. Jerusalem: Magnes Press, Hebrew University, 1970, p.76.

représentation comme « rond », « juste », « dur », « prudent ». Lorsque la substance et l'accident sont pris ensemble, on parle de connotation.

Empruntons les mots de Donze pour résumer ce qui précède :

Le nom désigne, parmi les objets de pensée, ou la substance ou l'accident. L'expression de la substance est en principe réservée au *substantif*; celle de l'accident, à l'*adjectif*. Mais à cette distinction, fondée sur la signification, vient s'en substituer une autre, tirée de la manière de signifier : à cet égard, le substantif peut fort bien exprimer l'accident (la dureté) et l'adjectif, la substance (humain), car, ce qui les distingue n'est que la possibilité ou l'impossibilité de subsister par soi-même dans le discours. Cette propriété n'est toutefois que le reflet d'un mécanisme mental, qu'explique la théorie de la connotation.<sup>13</sup>

Dans la *Grammaire*, on explique que la fonction du pronom est essentiellement d'être le substitut du nom, c'est-à-dire que le pronom réfère au même objet que le nom qu'il remplace. Le pronom tient ce rôle soit pour des fonctions esthétiques, puisqu'on veut, en l'utilisant, éviter la répétition ou alors le pronom « je » permet à la personne qui parle de ne pas se nommer elle-même. On peut remarquer qu'il peut être problématique de concevoir le pronom ainsi :

Les auteurs de la *Logique* s'efforcent tout d'abord d'harmoniser la nature et la fonction du pronom. Si en effet les pronoms tiennent la place des noms et les représentent, on comprend mal qu'ils puissent, selon l'énergique expression de la *Logique* (p.105), « remédier au dégoût de la répétition » ; pour qu'ils remplissent leur fonction, il faut que, représentant les noms, ils n'en soient pas exactement les équivalents. La distinction indispensable ne réside pas dans la référence : l'esprit « sent » que le pronom et le nom qu'il remplace renvoient à la « même chose », mais cette chose n'est pas donnée de la même manière par le nom et le pronom.<sup>14</sup>

On comprend que considérer que les pronoms remplissent la même fonction que les noms parce qu'ils les remplacent est réducteur, puisque le simple fait qu'ils remplacent montre bien qu'ils ne peuvent pas remplir *exactement* la même fonction, même s'ils renvoient à la même chose. On verra que pour Wittgenstein, deux mots peuvent désigner la même chose sans pour autant avoir la même fonction,<sup>15</sup> et c'est entre autres l'usage même que

<sup>13</sup> DONZE, R.A. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, p. 72.

<sup>14</sup> PARIENTE, J.-C. *L'analyse du langage à Port-Royal : six études logico-grammaticales*. Paris : Éditions de Minuit, 1995, p.155.

<sup>15</sup> Wittgenstein soutient en effet que le pronom personnel « je » et le nom de la personne qui utilise ce pronom n'ont pas la même signification (et donc pas la même fonction): « Le mot « je » ne veut pas dire la même chose que « L.W. », même si je suis L.W. » WITTEGENSTEIN, L. *Le Cahier bleu et le cahier brun*. Paris : Gallimard, 1996, p. 125.

nous faisons des noms et des pronoms qui nous montre que la fonction ne peut pas être la même.

Le commentateur Pariente semble considérer dans *L'analyse du langage à Port-Royal* que les auteurs de la *Grammaire* ont écarté sciemment les questions d'usage (et donc les aspects qui auraient pu distinguer les fonctions du nom et du pronom). Donze pour sa part semble défendre que Port-Royal en dit tout de même davantage sur la question. Le voici citant Arnauld :

Le nom apparaît ici comme le porteur d'un contenu conceptuel particulier qui décrit en quelque sorte l'objet à l'esprit, et dont le pronom est dépourvu ; celui-ci ne désigne que confusément ce que l'autre signifie en clair. Nom et pronom se rapportent à la même idée, tout en l'exprimant de façon différente.<sup>16</sup>

La distinction suggérée mais peu élaborée que l'on retrouve dans ce qui précède est que le nom est porteur d'un contenu conceptuel, ce contenu étant décrit grâce au nom, alors que ce n'est pas le cas pour le pronom. Avec le nom, l'esprit peut avoir une idée claire, alors que l'on associe la confusion au pronom. La confusion dont il est question est l'indétermination de tout pronom lorsqu'il n'est pas en contexte. Malgré cette reconnaissance de différence, peu de chose est dit à propos de cette différence évoquée et du contexte nécessaire à la compréhension du pronom, comme nous pourrions le constater dans ce qui suit.

Si Port-Royal admet que le pronom a une fonction différente du nom, même s'il réfère à la même chose, on retrouve très peu d'information sur la fonction indexicale du pronom. En effet, même si Arnauld dans l'édition de 1683 de la *Logique* rend clairement les deux idées qui sont exprimées par le pronom et qui font en sorte qu'il n'est pas possible de considérer ce dernier comme étant simplement le substitut du nom, ce qui particularise le pronom n'est pas explicité. Certes, il est dit que le pronom présente l'idée de chose, d'attribut très général de tout objet et d'autre part contient l'idée de présence de l'objet considéré, c'est-à-dire que le démonstratif fait concevoir non pas seulement la chose en elle-même mais il la fait aussi concevoir comme présente. Arnauld ne va toutefois pas plus loin dans son analyse, et Donze fait remarquer à ce sujet qu'il est

---

<sup>16</sup> DONZE, R.A. *op. cit.* p. 78.

regrettable qu'il n'ait pas distingué la fonction déictique de certains pronoms de celle de substituts à laquelle sont reliés les autres.

Selon Pariente :

Toute analyse qui prend au sérieux le phénomène déictique a tôt fait d'en découvrir les manifestations diverses : pronoms personnels de la première et de la deuxième personne, indicateurs de lieu et de temps, et notamment temps des verbes. Il est notable que Port-Royal n'en use pas ainsi : le phénomène n'est évoqué qu'à propos du pronom *hoc*, et encore ne l'est-il qu'à la fin de la première partie de la *Logique*, et non pas dans le passage (II, 1) où il est traité des pronoms.<sup>17</sup>

En fait, Pariente considère même que l'objectif de Port-Royal est fort probablement d'évacuer la fonction déictique en la réduisant à une fonction accessoire.

Les idées accessoires sont pour Port-Royal les idées que l'on associe dans l'usage courant du langage à l'idée principale, sans pour autant toujours y porter attention, malgré le fait que nous en avons une certaine impression. Il y a les nuances, qui sont expliquées comme étant une modulation à l'idée principale, par exemple le fait de mentir donne une nuance de mépris à l'idée principale. Deuxièmement les signes naturels, comme le ton de la voix, les gestes, qui accompagnent le nom et qui excitent les idées accessoires. Enfin, lorsque la signification est confuse, l'esprit ajoute alors des idées plus distinctes tirées des circonstances : « C'est ce qui se passe avec le pronom démonstratif neutre: il porte par lui-même l'idée très confuse de chose présente, et l'esprit lui adjoint l'idée de vin ou celle de diamant, selon qu'il est appliqué à du vin ou à un diamant ». <sup>18</sup> Pariente conclut que ce que nous considérons comme un phénomène déictique est bel et bien abordé par Port-Royal, mais le phénomène, loin d'être considéré comme quelque chose de central, est relégué aux idées accessoires. En fait, comme le langage pour Port-Royal réfère à des représentations de l'esprit plutôt qu'au monde, on peut très bien comprendre que l'usage de « ceci » soit passé au second plan de leurs intérêts.

Ce que l'on peut retenir de la conception de Port-Royal relativement à l'indexicalité, c'est d'une part que même si les pronoms et les noms renvoient à la même chose, ils n'ont pas la même fonction, et même si cette fonction indexicale n'est pas très explicite dans les écrits de Port-Royal selon Pariente et Donze, elle est au moins

<sup>17</sup> PARIENTE, J.-C. *op. cit.* p.159.

<sup>18</sup> *Ibid.* p.160.

reconnue. Et d'autre part, le fait que Port-Royal repousse la fonction déictique avec les idées accessoires représente bien une conception syntaxique du langage, qui ne prend que très peu en considération le contexte et tout ce à quoi le langage est relatif. Cette manière d'aborder le langage laisse donc en plan des aspects importants du langage, puisque ce dernier n'est pas réductible à la langue.

Les messieurs de Port-Royal se sont tout de même intéressés au pronom démonstratif « ceci » d'une manière particulière : définir ce que détermine « ceci » dans l'expression « ceci est mon corps ». Il y a eu une polémique religieuse entre les calvinistes et les catholiques qui est intéressante du point de vue du langage, particulièrement de l'indexicalité, et qui porte sur les paroles de Jésus-Christ « ceci est mon corps ». Selon les protestants, cet énoncé est problématique puisque le « ceci » de l'énoncé réfère au pain, alors qu'il est aussi affirmé qu'il est le corps de Jésus. Or, selon les calvinistes, le pain ne peut pas être *réellement* le corps de Jésus, donc la proposition ne signifie pas « ceci est réellement mon corps ».

Les auteurs de Port-Royal vont répondre à ce problème en présentant la distinction qu'ils jugent primordiale entre les idées précisément signifiées par les mots et les idées excitées. Ces dernières sont des idées ajoutées par les circonstances précises d'énonciation, ce sont les idées accessoires, alors que les idées précisément signifiées le sont par exemple par des noms, comme le nom « pain » marque l'idée distincte de pain.

Considérant que le pronom démonstratif neutre ne se réfère jamais à quelque chose de précis mais plutôt à une idée confuse, à l'idée de chose présente en premier lieu sans attributs, ils pourront dire que :

Et c'est sur quoi on leur dira que s'ils conçurent, c'est-à-dire s'ils eurent dans l'esprit l'idée distincte de Pain, ils ne l'eurent pas comme signifiée par le mot de *hoc*, ce qui est impossible, puisque ce terme ne signifiera jamais qu'une idée confuse, mais ils l'eurent comme une idée ajoutée à cette idée confuse et excitée par les circonstances.<sup>19</sup>

On voit bien ici qu'il y a reconnaissance de l'importance du contexte dans la saisie de la signification du « ceci », puisque ce n'est que relativement à certaines circonstances que l'idée ajoutée sera possible (à l'église, lors d'une célébration donnée par un prêtre, etc.)

<sup>19</sup> ARNAULD, A., NICOLE, P. *La logique ou l'art de penser*. Paris : Presses universitaires de France, 1965, p. 101.

En même temps, on remarque le désintérêt pour l'explication de ces circonstances. Ce sont elles qui sont les conditions d'interprétation de l'index, mais on en apprend très peu sur ces dernières avec la théorie de Port-Royal. Les auteurs de Port-Royal en disent toutefois suffisamment pour absoudre le Christ de la faute logique de la contradiction :

Voici à quoi cela importe, c'est que le terme de *ceci* ne signifiant de soi-même que l'idée précise de *chose présente*, quoique déterminée au Pain par les idées distinctes que les Apôtres y ajoutèrent, demeura toujours capable d'une autre détermination et d'être liée avec d'autres idées, sans que l'esprit s'aperçut de ce changement d'objet.<sup>20</sup>

C'est ce changement d'objet qui permet au Christ d'affirmer sans contradiction « ceci est mon corps ». Comme le « ceci » a un caractère non constant, il est possible de lui ajouter une idée, ainsi que d'en substituer une deuxième à la première. À un premier niveau, le « ceci » ne fait qu'attirer notre attention sur la chose présente, cette dernière étant un attribut tellement général que l'on peut tout considérer comme un objet selon Port-Royal, à l'exception du néant. Le second niveau concerne les idées ajoutées, qui le seront dépendamment des idées excitées en relation à la chose qui est déterminée par « ceci ». Les idées que l'esprit ajoute, contrairement à celle de chose présente, ne sont pas contenues dans « ceci », mais sont plutôt relatives au contexte précis de démonstration. Si je dis « ceci » en pointant un diamant, j'aurai d'abord à l'esprit le diamant en tant que chose présente (ce qui est directement relatif au pronom) et ensuite j'aurai des idées concernant le diamant lui-même (quelques-uns de ses attributs, et ces derniers ne sont jamais compris dans « ceci »).

Pour cette raison, comme « ceci » ne fait qu'attirer l'attention de l'esprit sur l'idée de chose présente et que la détermination des attributs relève de ce que l'esprit ajoute par la suite, il est possible pour quiconque entend les paroles « ceci est mon corps » d'ajouter les attributs du pain dans un premier temps pour ensuite passer à l'idée de corps du Christ. Donc, dans le même énoncé il est possible que « ceci » ait deux déterminations différentes, et c'est ce qui est effectivement le cas selon Port-Royal dans l'énoncé du Christ.

S'il est clair pour l'école de Port-Royal que la signification du pronom démonstratif « ceci » n'est jamais fixe et peut même changer à l'intérieur d'un même

---

<sup>20</sup> *Ibid.* p. 102.

énoncé, on peut certainement considérer que l'explication approfondie du contexte a été laissée en plan, en raison même de la perspective sur le langage adoptée par Port-Royal, qui se veut syntaxique plutôt que pragmatique.

### 1.3 Peirce : Sémiotique et indexicalité<sup>21</sup>

Pour saisir l'optique dans laquelle Peirce expose la question de l'indexicalité, il me semble nécessaire de présenter, même succinctement, les concepts essentiels de sa classification des signes. En effet, c'est à l'intérieur de celle-ci que l'on retrouve l'index en tant que signe, qui est primordial aux yeux de Peirce. Si l'ambition de présenter les idées essentielles de Peirce en quelques pages peut sembler constituer un pari extrêmement difficile à tenir, il paraît toutefois encore plus difficile de présenter quelques définitions de l'index tirées du corpus peircéen sans les avoir placées dans le contexte de la pensée de Peirce.

Dans son texte *Une nouvelle liste de catégories*, écrit en 1867, Peirce présente le passage de l'être à la substance. Le souci de Peirce à cette époque est de comprendre comment nous faisons pour passer du général (l'être) au particulier (la substance). Pour pouvoir expliquer les différentes représentations des phénomènes, Peirce s'est inspiré du modèle scientifique qui prend une hypothèse, la vérifie dans les faits et en fait ensuite une généralisation. L'hypothèse est pure possibilité, c'est la première catégorie. Le fait correspond à la deuxième catégorie et la généralisation (loi) que l'on tire des faits observés correspond à la troisième catégorie. Il n'est pas nécessaire d'avoir plus de trois catégories selon lui, puisque tout est réductible à la troisième. Les catégories ne sont pas des objets ou signes en particulier, mais elles sont bien plutôt trois types de représentation à l'esprit. Il est possible qu'un même objet puisse être représenté tantôt selon la deuxième, tantôt selon la troisième. Ce n'est pas l'objet lui-même qui se modifie dans ce cas, mais plutôt le point de vue que nous adoptons à son propos.

---

<sup>21</sup> Voir PEIRCE, C.S. « On a New List of Categories » (NLC). *The Essential Peirce: Selected Philosophical Writings, vol. I (1867-1893)*. N. Hauser et C. Kloesel (dir. de la publ.), Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press, 1992. p. 1-10 et aussi FAVREAU, B. et LATRAVERSE, F. *D'amour et d'autres sujets : Présentation de la sémiotique peircéenne*.

Il est important de bien comprendre que l'ordre des trois catégories n'est pas croissant, c'est-à-dire qu'on ne passe pas de la première, pour aller à la deuxième, puis à la troisième. Au contraire, les catégories sont ordonnées logiquement, et si nous pouvons parler des deux premières catégories, c'est parce qu'elles font partie de la troisième, qui est la plus générale. Selon Peirce, le particulier ne peut se saisir que parce qu'il fait partie d'une représentation plus générale. Quand on s'attarde à la première ou à la deuxième catégorie, sans tenir compte de la troisième, on préscinde la catégorie qu'on distingue du reste. La préscission est une opération logique qui consiste à porter notre attention sur un élément particulier par rapport à un autre. Par exemple, nous dit Peirce dans la *NLC*, je peux préscinder le rouge du bleu, l'espace de la couleur, mais pas la couleur de l'espace, ni le rouge de la couleur. Il faut remarquer que cette opération logique n'est pas réversible, puisque l'on peut préscinder l'espace de la couleur, mais pas l'inverse. En d'autres mots, je peux m'attarder sur l'espace sans la couleur, mais il m'est logiquement impossible de penser à la couleur sans penser en même temps à l'espace.

Appliquée aux catégories, la préscission se comprend de la façon suivante : je peux préscinder la première catégorie de la deuxième, la deuxième de la troisième, mais pas l'inverse. Les catégories s'imbriquent l'une dans l'autre. Quand je conçois un phénomène comme troisième, nécessairement je prends aussi en compte la deuxième et la première qui sont comprises à l'intérieur de la troisième catégorie. Il nous faut maintenant voir en quoi consistent ces trois catégories.

La première catégorie concerne les qualités de phénomènes possibles, on s'intéresse ici à la représentation en tant que potentialité abstraite. Par exemple, le rouge, l'amer, le noble et le doux peuvent être des qualités potentielles. Toutefois, dès que ces qualités sont actualisées, on est dans le domaine de la deuxième. En fait, du moment que l'on parle d'une qualité particulière, du rouge de cette robe par exemple, il n'est plus question de première, mais bien de deuxième. C'est pourquoi la préscission nous aide à bien comprendre le rapport logique entre les catégories. Quand je fais référence à une qualité, ce n'est qu'en tant qu'elle est préscindée du reste, puisqu'elle n'existe pas en elle-même.

La deuxième pour sa part concerne l'actualité, le fait individuel. Un cri, un coup à la porte, un doigt pointé sont des exemples de deuxième. Toutefois, comme c'était le

cas de la qualité de la première catégorie, parler d'un fait individuel, c'est déjà passer à la catégorie suivante, puisqu'il n'y a pas d'index pur, parce que pour le reconnaître, il faut être capable de le situer à l'intérieur d'un symbole.

La troisième catégorie enfin relève de la loi, de la pensée. C'est grâce à cette catégorie qu'il nous est possible de faire des prédictions. J'entends un coup à la porte, et je pense qu'il y aura quelqu'un derrière cette porte quand j'irai ouvrir. Ces pensées, qui font partie de notre quotidien le plus ordinaire, sont possibles grâce à cette catégorie de représentation.

Pour Peirce, les signes ne sont pas une classe de choses ou d'objets en particulier, parce que pour lui, tout peut être signe : « (...) il entend non pas traiter d'objets particuliers qui se trouveraient avoir la propriété d'être des signes, mais fournir le dispositif qui nous permette de rendre compte d'un fonctionnement sémiotique qui est fondamentalement générique ».<sup>22</sup>

Tout peut être signe, mais pour être un signe, trois éléments sont nécessaires : le signe (representamen), l'objet et l'interprétant. Le signe est ce qui tient lieu de quelque chose. Spontanément nous viennent à l'esprit les signes que nous avons conscience d'utiliser le plus souvent : les mots (écrits ou parlés), les pictogrammes, etc. Mais est aussi signe tout ce qui est signifiant : un coup à la porte, une trace dans le sable, etc. L'objet quant à lui est ce que le signe représente, sous un aspect particulier, ce n'est pas la *chose* prise en sa totalité qui est représentée par le signe, mais seulement un de ses aspects. Un coup à la porte indique la présence de quelqu'un, ici et maintenant, qui frappe à cette porte, bien d'autres potentialités de ce fait ne sont pas signifiées, mais pourront l'être éventuellement, et deviendront alors un nouvel objet.<sup>23</sup> L'interprétant enfin est l'élément qui fait en sorte qu'un signe est un signe. Il est nécessaire, il n'est pas superflu,

---

<sup>22</sup> FAVREAUULT, B., LATRAVERSE, F. *op. cit.* p. 116.

<sup>23</sup> On peut très certainement ici faire un parallèle avec l'aphorisme 1.1 du *Tractatus* : « Le monde est la totalité des faits, non des choses ». WITTGENSTEIN, L. *Tractatus logico-philosophicus*, Trad. de l'allemand par François Latraverse. À paraître. Les faits, contrairement aux choses qui font partie du monde, sont relatifs aux signes, puisqu'ils sont ce qui est représenté. Le monde peut se décomposer en faits, et ces derniers ne sont pas déterminés par un nombre de choses précises, puisque l'on peut considérer ces dernières sous plusieurs aspects. L'objet peircéen peut en ce sens être mis en relation avec le fait wittgensteinien.

comme quelque chose que l'on ajouterait *ensuite* à la relation entre le signe et l'objet qui serait déjà là.

Peirce a élaboré trois trichotomies qui classent les signes selon le point de vue d'où on les aborde, le signe en tant que tel, l'objet et l'interprétant. La première trichotomie concerne la nature du signe (premièreté). La deuxième fait appel à la relation du signe à son objet (deuxièreté). Enfin, la dernière distingue les relations de l'interprétant au signe (troisièreté).

La trichotomie qui est la plus pertinente pour les questions qui sont abordées dans le présent texte est la deuxième trichotomie, puisque c'est celle qui contient l'index. Outre l'index, nous retrouvons dans cette catégorie l'icône et le symbole. Il est important de souligner que Peirce ne conçoit pas sa classification des signes comme quelque chose de fixe, mais qu'il considère plutôt que c'est une façon de classer les signes selon des manières possibles de les concevoir. Ces derniers ne sont donc pas une fois pour toutes à ranger dans une classe particulière, puisque c'est notre manière de nous représenter les signes qui est catégorisée, et non pas les signes eux-mêmes, qui peuvent être pris sous plusieurs angles différents et ne sont donc pas considérés comme étant des éléments statiques de nos représentations.

Pour Peirce, l'index perd son caractère de signe si l'objet est enlevé, mais il demeure quand même s'il n'y a pas d'interprétant : « Such, for instance, is a piece of mould with a bullet-hole in it as sign of a shot; for without the shot there would have been no hole; but there is a hole there, whether anybody has the sense to attribute it to a shot or not ». <sup>24</sup> Logiquement, il est donc possible de penser qu'un index n'a pas besoin d'interprétant pour être, mais c'est parce que nous l'avons présциndé que cela est possible, puisque l'index que l'on saisit ne peut l'être que dans un cadre d'interprétance (troisièreté). Comme il a été dit précédemment, il n'est pas possible de concevoir un index de manière pure, il doit toujours, pour être reconnu comme tel, être compris à travers un symbole. Toutefois, on peut lire dans les *Collected Papers* que : « Demonstratives and relative pronouns are nearly pure indices, because they denote

---

<sup>24</sup> PEIRCE, C. S. *Collected Papers*. 2.304

things without describing them».<sup>25</sup> Cette distinction entre la dénotation et la description vaut la peine qu'on s'y arrête un instant. La dénotation est le simple fait de désigner, sans dire quoi que ce soit d'autre sur l'objet désigné. C'est pour cette raison que le pronom démonstratif «ceci» par exemple pourra être considéré comme ce qu'il y a de plus proche de l'index pur, puisqu'il ne fait que pointer dans la direction de l'objet, sans le décrire. La description pour sa part relèverait de la connotation. Peirce fait en effet la distinction entre les deux actes logiques que sont la connotation et la dénotation dans *Une nouvelle liste de catégories*. Bien entendu, on peut dire qu'un index dénote quelque chose seulement parce qu'on le comprend à l'intérieur de la description ou connotation que le symbole nous apporte. Logiquement nous pouvons isoler l'index, mais nous ne sommes pas capables de l'interpréter de manière isolée, puisque justement il ne fait que dénoter, et cette dénotation est pour ainsi dire invisible quand elle n'est pas comprise dans la connotation.<sup>26</sup>

De ce qui précède on peut retenir la définition suivante de l'index chez Peirce :

Indices may be distinguished from other signs, or representations, by three characteristic marks: first, that they have no significant resemblance to their objects; second, that they refer to individuals, single units, single collection of units, or single continua; third, that they direct the attention to their objects by blind compulsion.<sup>27</sup>

Le deuxième chapitre, qui présentera l'indexicalité dans la philosophie de Wittgenstein antérieure aux *Recherches*, montrera clairement que la deuxième caractéristique de l'index mentionnée par Peirce a été un aspect du langage qui a fortement intéressé Wittgenstein à ses débuts.

En résumé, l'index, en tant que deuxième, ne peut être compris qu'à l'intérieur d'un troisième. Si l'index prend autant de place dans la théorie de Peirce, c'est justement parce que celui-ci n'en réduit pas l'intérêt à la simple désignation (déictique), mais

---

<sup>25</sup> *Ibid.* 3.361

<sup>26</sup> À moins d'indications contraires, les termes «connotation» et «dénotation» seront compris dans le présent texte de la même manière que Peirce le présente. La connotation est l'acte logique de la description, alors que la dénotation est celui de la désignation. Pour éviter les confusions, le terme «dénotation» sera distingué de celui de «désignation», ce dernier se référant davantage à la déictique, et donc à l'ensemble des éléments nécessaires à la signification des énoncés indexicaux, alors que la dénotation est le simple fait de désigner.

<sup>27</sup> *Ibid.* 2.306

considère plutôt que la signification repose sur un système plus complexe de connaissances. C'est ce qui lui fera dire que :

A proper name, when one meets with it for the first time, is existentially connected with some percept or other equivalent individual knowledge of the individual it names. It is then, and then only, a genuine Index. The next time one meets with it, one regards it as an Icon of that Index. The habitual acquaintance with it having been acquired, it becomes a Symbol whose Interpretant represents it as an Icon of an Index of the Individual named.<sup>28</sup>

Le passage du général au particulier me semble un aspect important traité aussi par Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques*. Wittgenstein ne s'exprime pas en termes de catégories, et n'avait pas de toute manière les mêmes préoccupations que Peirce. Toutefois, il a reconnu lui aussi toute l'importance du passage du général au particulier en considérant que la saisie d'un index ne peut se faire qu'à l'intérieur d'un réseau complexe de jeux de langage. Cela est l'un des points essentiels du traitement de l'indexicalité de Wittgenstein et sera explicité aux troisième et quatrième chapitres.

#### 1.4 Bar-Hillel : Distinction entre type et token

Dans son article *Indexical Expressions* paru en 1954, Yehoshua Bar-Hillel présente un point de vue général sur l'indexicalité. Il considère que ce qui a fait en sorte qu'on a longtemps considéré que la question de l'indexicalité est secondaire s'explique entre autres par l'hypothèse partagée par plusieurs logiciens qu'il est possible de réduire les expressions indexicales à des « statements ». <sup>29</sup> Or, l'auteur considère que ce n'est pas le cas, et il pense de surcroît que les expressions indexicales sont beaucoup plus répandues que ce qu'on croit habituellement :

I have no statistics available, but I guess that more than 90 per cent of the declarative sentence-tokens we produce during our life-time are indexical sentences and not statements; it is plain that most sentences with tensed verbs are indexical, not to mention all those sentences which contain expressions like 'I', 'you', 'here', 'there', 'now', 'yesterday' and 'this'.<sup>30</sup>

<sup>28</sup> *Ibid.* 2.329

<sup>29</sup> Ce que Bar-Hillel entend par « statement » sera expliqué plus bas.

<sup>30</sup> BAR-HILLEL, Y. « Indexical Expressions », p.76

Le texte de Bar-Hillel présente des distinctions terminologiques importantes, et cela de manière particulièrement claire. D'abord, l'auteur débute avec les trois énoncés suivants :

- (1) La glace flotte sur l'eau
- (2) Il pleut
- (3) J'ai faim

On peut dès maintenant présenter la distinction entre type et token à la suite de ces trois énoncés. Le premier énoncé se distingue des deux autres en ce qu'il réfère, peu importe le moment de son énonciation, au même état de fait. C'est-à-dire que c'est un fait de la nature que la glace flotte sur l'eau, et l'énoncé (1) exprime ce fait et il n'est pas question dans cet énoncé d'une glace en particulier, mais plutôt du fait général qui a été établi comme loi.<sup>31</sup> Ce qui est alors effectué par ce genre d'énoncé est la chose suivante : « (...) to abstract from the pragmatic context of the production of the various tokens of (1) altogether and say that all the tokens of (1) have the same reference».<sup>32</sup> L'énoncé (1) a donc toujours le même type (la même référence), malgré les différents tokens formulés. Le token est donc l'énoncé en tant que tel, alors que le type est le sens de la phrase. « La glace flotte sur l'eau » a toujours le même sens, que ce soit moi qui le dise ou quelqu'un d'autre, que ce soit n'importe où, à n'importe quel moment. En d'autres mots, un énoncé qui a toujours le même type est un énoncé qui est indépendant de son contexte d'énonciation, donc pour lequel la prise en compte du token particulier de son énonciation n'a pas d'incidence pour sa compréhension et pour la détermination de sa valeur de vérité.

En ce qui concerne la valeur de vérité, pour un énoncé tel que (1), on peut simplement prendre en considération le type pour déterminer si l'énoncé est vrai ou faux. Évidemment, on comprendra qu'il n'est pas possible de faire la même chose pour un énoncé tel que (3), puisque pour savoir si cet énoncé est vrai, nous devons nous référer au contexte particulier de son énonciation, donc au token. Cela ne nous empêche pas de parler de la vérité d'un tel énoncé, mais il faut comprendre qu'il est question de la vérité

---

<sup>31</sup> Il est à remarquer qu'il est certes possible de dire l'énoncé (1) en voulant dire que *cette* glace flotte sur *cette* eau là devant moi. Dans ce contexte précis, on pourra dire que l'énoncé est indexical, ce qui n'est pas le cas dans son usage habituel. On ne peut toutefois pas conclure que les lois de la nature ont parfois besoin de contexte, puisque dans le présent cas, l'énoncé n'est pas *entendu* dans le sens d'une loi de la nature.

<sup>32</sup> BAR-HILLEL, Y. *op. cit.* p.69.

d'un token du type de l'énoncé, et non pas de la vérité du type comme c'est le cas pour le premier énoncé. On doit donc comprendre que pour un statement, le type nous dit déjà tout, peu importe ses tokens particuliers, alors que pour une phrase indexicale les tokens sont les porteurs de signification.

Les différents contextes auxquels il faut se référer ne sont pas les mêmes selon le genre d'énoncé dont il s'agit. Dans le cas de l'énoncé « Il pleut », on doit, pour lui donner sens, à la fois connaître l'endroit auquel est appliqué cet énoncé ainsi que le moment de l'énonciation. Sans ces deux données, je ne peux pas comprendre le sens de cet énoncé, ce qui ne veut pas dire que je ne comprends rien du tout, puisque je comprends tout de même le type, mais ce type, s'il n'est pas appliqué à un contexte particulier, ne donne aucun sens au token, et c'est ce dernier que je dois comprendre.

En ce qui concerne le troisième énoncé, j'ai besoin de connaître qui est le locuteur de cette expression ainsi que le moment de son énonciation. Comme nous l'avons vu précédemment, je connais la signification du type « j'ai faim », mais pour connaître la référence de ce token qui vient d'être exprimé, j'ai besoin du contexte. Bar-Hillel remarque qu'il n'est pas possible que deux tokens de (3) aient la même référence, puisque même si c'est la même personne qui l'énonce, les deux tokens sont énoncés nécessairement à deux moments différents. « J'ai faim au temps  $t_1$  » et « J'ai faim au temps  $t_2$  » n'ont pas la même référence.

On doit donc comprendre :

[qu'] une expression token-réflexive, comme type, n'a pas de sens déterminé, mais une signification qui devient un sens déterminé quand a lieu l'énonciation dans un contexte d'un token particulier de cette expression : ce que signifie le type est alors complété par ce que montre le token, qui réfléchit le fait de sa propre énonciation, et invite à prendre en considération le contexte où elle advient.<sup>33</sup>

Évidemment, ce n'est pas parce que les énoncés indexicaux n'ont pas de référence en soi qu'ils n'ont pas de sens. Un locuteur de langue française sait que l'énoncé « J'ai faim » veut dire que la personne qui l'énonce a faim au moment de l'énonciation. On dira donc que ce qui est constant dans une expression indexicale c'est

---

<sup>33</sup> RÉCANATI, F. *La Transparence et l'énonciation : Pour introduire à la pragmatique*. Paris : Seuil, 1979, p.164.

sa fonction pragmatique, et cette dernière constitue la signification (et non pas la référence) de cette expression. À la question qui consiste à savoir à quoi réfère un certain token de l'énoncé (3), Bar-Hillel répond : « (...) no categorical answer can be given to this question, so long as the pragmatic context of the production of this token is not known ». <sup>34</sup>

Bar-Hillel identifie une relation triadique entre le token, le contexte et la proposition pour la compréhension adéquate des énoncés indexicaux. Comme nous l'avons vu, cette relation est essentielle quant à l'établissement de la valeur de vérité de ces énoncés. Le token des énoncés dont la signification du type ne nécessite pas de contexte est appelé « statement » par Bar-Hillel alors que la conjonction du token et du contexte d'un énoncé indexical sera appelée « judgement ».

J'aimerais terminer cette section sur une citation tirée du texte de Bar-Hillel qui présente très bien un des problèmes qui a intéressé fortement Wittgenstein et dont il sera question particulièrement au troisième chapitre:

One major problem lies in the fact that the pragmatic context, as it is known to the producer of the expression and which is, *nota bene*, not formulated but assumed to be tacitly understood in any act of communication, need not be understood in this way by a recipient and may be understood in various ways by various recipients. <sup>35</sup>

La multiplicité des interprétations possibles et les possibilités de mauvaise interprétation sont deux questions conjointes qui ont en effet intéressé Wittgenstein. Il nous montre dans sa critique de la conception du langage d'Augustin que ce qui peut nous sembler contenu dans l'énonciation d'une définition ostensive ne l'est pas en vérité, et que la possibilité même d'une saisie de la signification repose sur un système complexe de jeux de langage.

### 1.5 Frege : *Distinction entre sens et dénotation*

Frege est un philosophe qui a été très marquant pour le développement du *Tractatus* de Wittgenstein. Celui-ci a fait ses débuts en philosophie comme étudiant de

---

<sup>34</sup> BAR-HILLEL, Y. *op. cit.* p.73.

<sup>35</sup> *Ibid.* p.79.

Russell, sur les conseils de Frege. Tous trois s'intéressaient alors à la réduction des vérités mathématiques à des vérités logiques.

La philosophie de Frege fait partie de la famille des théories « dénotationnelles » de la signification. Ces dernières considèrent que la signification, principalement ou même exclusivement, dénote quelque chose. La dénotation est le fait de renvoyer à quelque chose, ce qui revient à dire que la signification est comme le nom de cette chose à laquelle on renvoie. Toutefois, toute théorie ne peut être entièrement dénotationnelle et c'est entre autres ce que démontre Frege avec sa distinction entre sens et dénotation.

L'analyse que fait Frege du langage s'inscrit dans une approche logique qui prétend à un idéal que le langage ordinaire ne pourrait pas atteindre :

Frege reconnaît que le langage remplit dans la vie sociale une multitude de fonctions, mais il voit précisément dans le fait que le langage ordinaire est un instrument polyvalent l'explication du fait qu'il ne remplit pas sa fonction cognitive de manière aussi parfaite qu'il serait souhaitable.<sup>36</sup>

On dit que Frege est « l'inventeur » du concept de langage formel, puisqu'il avait en effet besoin d'un langage qui soit dépourvu des ambiguïtés du langage ordinaire. Frege nomme ce langage idéal idéographie. À l'époque du *Tractatus*, Wittgenstein partageait les ambitions de Frege :

Pour éviter ces erreurs, nous devons utiliser un langage de signes qui les exclut, qui n'utilise pas le même signe dans des symboles différents ni n'utilise apparemment de la même manière des signes qui désignent d'une manière différente. Donc un langage de signes qui obéit à la grammaire logique — à la syntaxe logique. (L'idéographie de Frege et de Russell est un tel langage, qui n'exclut assurément pas encore toute erreur.)<sup>37</sup>

C'est dans *Sens et dénotation* que l'on retrouve les concepts et principes de base de la théorie sémantique de Frege et que celui-ci arrive à la conclusion qu'on ne peut pas défendre une théorie purement dénotationnelle, puisque, pour chaque expression, il n'y a pas seulement une dénotation, mais aussi un sens. Ces deux concepts méritent d'être expliqués davantage.

<sup>36</sup> LAURIER, D. *Introduction à la philosophie du langage*. Liège : P. Mardaga, 1993, p.164.

<sup>37</sup> *Tlp.* 3.325.

Les théories dénotationnelles reposent sur l'intuition que la signification d'une expression réside dans le fait qu'elle dénote, c'est-à-dire qu'elle est le nom de quelque chose. La relation paradigmatique pour une telle théorie est celle de la dénomination, c'est-à-dire la relation entre un nom propre et ce dont il est le nom.

Comme la dénotation montre le lien entre le nom et ce qui est dénoté, Frege considère que la dénotation révèle la valeur de vérité de la proposition.<sup>38</sup> En effet, s'il y a accord entre la proposition et l'objet dénoté, la proposition est vraie : « On peut donc présumer que la vérité consiste en l'accord d'un tableau avec son objet ».<sup>39</sup> L'objet doit être pris dans un sens particulier, il est ce que le nom dénote. Comme Laurier l'explique dans son *Introduction à la philosophie du langage* :

Chez Frege, il y a une étroite corrélation entre les notions d'objet et de terme singulier : une chose n'est un *objet* que si elle peut être dénotée par un terme singulier, et inversement toute expression qui dénote un objet est un terme singulier. Il importe donc de noter que le terme « objet » a pour Frege un sens technique, qui n'est pas le sens ordinaire dans lequel on peut dire que toute chose est « un objet » ; la notion d'objet ne doit pas, en particulier, être confondue avec celle d'« individu concret », car un terme singulier peut dénoter un universel.<sup>40</sup>

L'objet chez Frege est ce qui est dénoté, mais toujours sous un certain aspect, jamais totalement en lui-même, c'est-à-dire qu'on ne peut pas saisir l'objet *complètement*, sous tous ses aspects en même temps : « Une connaissance parfaite de la dénotation serait telle que, de tout sens donné, on pourrait décider s'il convient ou non à cette dénotation. Ce qui n'est pas en notre pouvoir ».<sup>41</sup> Ce passage présente l'idée que c'est davantage une limitation empirique plutôt que logique qui rend impossible la saisie d'un objet sous ses multiples aspects. Un objet nous est toujours donné sous une forme particulière, jamais toutes en même temps. La connaissance complète de la dénotation nous la montrerait avec toutes ses possibilités de dénotation, ce qui n'est possible que logiquement.

Quand nous dénotons un objet, nous saisissons un élément du monde sous un aspect particulier. Le nom propre est ce qui correspond dans le langage à l'objet, et Frege

---

<sup>38</sup> Il semble ici que l'on peut rapprocher cette idée à celle de Wittgenstein dans le *Tractatus* : « Pour reconnaître si l'image est vraie ou si elle est fausse, nous devons la comparer avec la réalité ». 2.223

<sup>39</sup> FREGE, G. « Sens et dénotation », *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil, 1971, p. 172.

<sup>40</sup> LAURIER, D. *op. cit.* p. 168.

<sup>41</sup> FREGE, G. *op. cit.* p. 104.

dira de toute proposition affirmative qu'elle est un nom propre, en ce sens précis qu'elle nomme l'aspect dénoté. De la même manière que l'objet chez Frege n'a pas le même sens que dans l'usage ordinaire (une chose), sa définition du nom propre a un sens différent de l'usage courant. Par exemple : « Les lieux, les dates, les périodes sont, pris dans une perspective logique, des objets ; il convient donc de considérer comme un nom propre la désignation par des moyens linguistiques d'un lieu déterminé, d'un instant ou d'une période déterminés ». <sup>42</sup>

Alors que la dénotation est en quelque sorte le lien entre l'objet et le langage, le sens est pour sa part le point de vue que l'on prend sur cet objet. Une théorie ne peut pas être purement dénotationnelle, puisqu'il peut y avoir plus d'un sens pour une même dénotation, ce qui fait en sorte que le seul point de vue de la dénotation n'est pas suffisant pour rendre compte de la signification. Par exemple, « Socrate est mort » et « Le maître de Platon est mort » sont deux énoncés qui ont la même dénotation, mais qui n'ont pas le même sens. En effet, l'information véhiculée dans chacun de ces énoncés, même si elle se rapporte à la même personne, n'est pas la même. On peut imaginer quelqu'un qui saurait qui était Socrate sans pour autant savoir qu'il était le maître de Platon. Le deuxième énoncé n'aurait donc pour lui pas de signification.

Si plusieurs sens sont possibles pour une seule dénotation, il faut aussi savoir qu'il est possible qu'un énoncé ait un sens sans avoir pour autant de dénotation, et c'est le cas de tous les énoncés qui se rapportent aux personnages ou situations imaginaires. Il y a un sens à parler de centaures et de licornes, mais leur dénotation n'est pas possible.

Si le sens <sup>43</sup> a la possibilité de donner lieu à la vérité ou à la fausseté, c'est donc qu'il est objectif, puisque pour qu'un énoncé puisse avoir une valeur de vérité, il doit être possible que plusieurs locuteurs le considèrent tel. Frege écarte donc l'idée que le sens puisse être relatif à chacun. En effet, le sens est partagé par plusieurs personnes, le sens d'une proposition pourra être déterminé vrai ou faux relativement à sa dénotation. Ce qui est subjectif par contre, c'est la représentation que nous pouvons avoir. Pour bien distinguer dénotation, sens et représentation, Frege propose la métaphore suivante : Un

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 118.

<sup>43</sup> «Sens» et «pensée» sont très souvent considérés comme étant des synonymes par les commentateurs, et c'est le point de vue que je vais adopter aussi.

télescope est placé en direction de la lune. La lentille du télescope présente une image de la lune, mais seulement sous un de ses aspects (sens). L'image que la lune produit sur la rétine de l'observateur correspond à la représentation mentale. Il faut bien comprendre qu'à partir de la même dénotation, sous le même aspect (donc le même sens), les représentations mentales de deux individus peuvent varier. Toutefois, on réfère au sens au moyen du langage, et non pas aux représentations mentales, ce qui fait en sorte que nous sommes capables de nous comprendre. La lune, quant à elle, est l'objet réel dont dépendent les images à la fois sur la rétine et sur la lentille. Cet objet est dénoté, et il peut l'être sous différents aspects. Ce qui nous permet de parler un langage et de nous comprendre est le fait que, même si nos représentations individuelles peuvent varier, nous les rattachons à un sens qui est partagé.

Selon Frege, ce n'est que dans notre langage ordinaire qu'il y a lieu de faire la distinction entre sens et dénotation, parce que dans une langue idéale, les deux sont réductibles, puisqu'il n'y a pas deux termes qui peuvent signifier le même objet, donc le sens est toujours clair et est toujours la dénotation, sans qu'un autre terme puisse être équivalent.

Relativement à la question particulière de l'indexicalité, il faut admettre qu'en un sens, comme Baker et Hacker l'ont souligné,<sup>44</sup> Frege a peu à dire sur ce propos. Toutefois, c'est vrai seulement si l'on réduit la question de l'indexicalité à la déictique. Si par contre on conçoit qu'il est question d'indexicalité quand on aborde la relation du langage au monde, alors on peut dire que Frege présente des pistes sur le sujet. Il est possible en un certain sens de rapprocher ce que dit Frege de l'indexicalité de ce qu'on retrouve dans le *Tractatus* de Wittgenstein. C'est pourquoi il était important de présenter la réflexion de Frege sur le langage, puisque même si ce dernier privilégie ce qu'il appelle une idéographie à une réflexion sur le langage ordinaire, il n'en demeure pas moins que sa distinction entre sens et dénotation peut être révélatrice quant à certains aspects de la pensée de Wittgenstein pendant la période du *Tractatus*.

Dans le langage ordinaire, il peut y avoir des expressions qui ont du sens, mais pas de dénotation, ou alors il peut y avoir plusieurs sens pour une même dénotation. Dans

<sup>44</sup> BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. *An Analytic commentary on the Philosophical Investigations: Understanding and Meaning*. Vol. 1, p. 223.

un langage idéal, chaque expression a un sens et une dénotation. C'est pourquoi Frege voulait développer un tel langage, pour que les propositions logiques soient perçues clairement et pour garantir la validité et l'objectivité des raisonnements :

On exigera d'une langue logiquement parfaite (une idéographie) que toute expression construite comme un nom propre, au moyen des signes précédemment introduits et de manière grammaticalement correcte, désigne réellement un objet, et qu'aucun signe nouveau ne soit introduit à titre de nom propre sans qu'on se soit assuré de sa dénotation.<sup>45</sup>

### 1.6 Russell : L'atomisme logique

Russell, tout comme Frege, considérait qu'il était possible de réduire les mathématiques à la logique, et, pour démontrer une telle idée, il fallait établir un langage purement logique. On peut retenir ici deux grandes réalisations philosophiques de Russell, soit la théorie des types, qui visait la résolution des paradoxes que rencontrait la théorie des ensembles, et la théorie des descriptions. C'est cette deuxième réalisation qui va nous intéresser tout particulièrement, puisqu'elle concerne la question de l'indexicalité.

Dans son texte *On Denoting* de 1905, Russell présente trois énigmes que toute théorie de la dénotation devrait résoudre. Le philosophe critique particulièrement dans ce texte la théorie de Frege, notamment sa distinction entre sens et dénotation, qu'il trouve confuse et peu utile.

La première critique que fait Russell de Frege concerne la nature même de la relation entre sens et dénotation, qui n'est, selon lui, que linguistique et non pas logique. Comme la relation entre le sens et la dénotation est conventionnelle, elle n'est pas très utile aux yeux de Russell :

(...) la critique de Russell semble être que le sens est postulé par Frege comme étant ce en vertu de quoi une expression dénote ce qu'elle dénote, sans montrer comment nous pouvons avoir accès au sens indépendamment du langage, de sorte que tout ce que nous savons du sens se réduit à cette définition nominale.<sup>46</sup>

---

<sup>45</sup> FREGE, G. *op. cit.* p.117.

<sup>46</sup> LAURIER, D. *Introduction à la philosophie du langage*, p. 211.

Deuxièmement, la théorie de Frege, toujours selon Russell, nous mène vers un cercle vicieux, puisque pour parler du sens d'une expression on doit utiliser une expression qui a nécessairement elle aussi un sens, et dont le sens doit être différent de celui de l'expression dont on parle, puisque si ce n'était pas le cas, les deux expressions auraient la même dénotation, ce qui est impossible. Cela amène Russell à considérer que la distinction de Frege entre sens et dénotation donne lieu à une série d'entités plutôt mystérieuses qu'on ne peut identifier que de manière purement linguistique, ce qui ne nous permet pas d'aller au bout de l'analyse.

Enfin, la troisième critique exprime l'idée que la différence cognitive entre un énoncé comme « L'étoile du soir est Vénus » et « Vénus est Vénus » n'est pas expliquée clairement. Selon Frege, l'utilisation d'une expression présuppose que l'on parle de sa dénotation et non de son sens, mais il ne répond pas clairement à la question qui se pose à nous face aux deux énoncés précédents.

Après avoir critiqué la théorie de Frege, Russell propose sa propre théorie. Selon lui, il faut établir une nette démarcation entre deux types d'expressions des termes singuliers ; les noms propres et les descriptions définies. Les premiers seront considérés comme des termes singuliers simples alors que les seconds sont complexes.

Russell remarque que c'est seulement en apparence que les descriptions définies sont des termes singuliers, c'est-à-dire qu'elles le sont en effet du point de vue de la grammaire des langues naturelles et non pas selon celui de la grammaire logique :

Du point de vue de la logique, elles sont ce qu'il appelle des « symboles incomplets » (à ne pas confondre avec les expressions incomplètes de Frege), c'est-à-dire des expressions qui ne renvoient à rien par elles-mêmes, mais n'ont de dénotation que dans le contexte d'un énoncé complet. Autrement dit, les descriptions définies n'ont pas de place dans une langue logique bien construite et doivent être éliminées au moyen de définitions contextuelles, c'est-à-dire au moyen de définitions qui permettent d'interpréter les énoncés contenant des descriptions définies sans qu'il soit nécessaire de supposer que celles-ci sont des constituants de ces énoncés et ont une dénotation.<sup>47</sup>

Il faut donc comprendre que le point central de la théorie des descriptions est de refuser que les descriptions aient une quelconque dénotation :

---

<sup>47</sup> *Ibid.* p. 213.

(...) dans la perspective de Russell, le fait qu'un énoncé d'existence singulier soit contingent, ou qu'un énoncé d'identité ait une valeur cognitive, apparaît comme l'indice que les « termes singuliers » qui y sont utilisés ne sont pas réellement des termes singuliers, mais plutôt des descriptions déguisées. La théorie des descriptions a ainsi ouvert la voie à une sorte de quête des noms propres authentiques et à la doctrine de l'atomisme logique qui a dominé la philosophie anglo-saxonne pendant l'entre-deux-guerres.<sup>48</sup>

Comme nous l'avons vu précédemment, pour Frege il est clair que toutes les expressions correctes ont un sens, et que certaines ont en plus une dénotation. Le fait que certaines expressions n'aient pas de dénotation ne fait toutefois pas en sorte qu'il pourrait y avoir une certaine catégorie d'expressions dont les membres n'auraient nécessairement aucune dénotation.

L'atomisme logique, au contraire, défend l'idée qu'aucune expression ne peut avoir en même temps un sens et une dénotation. De plus, la notion de dénotation ne s'applique qu'à une classe particulière d'expressions, soit les expressions simples (les mots), et ne s'applique pas aux énoncés, qu'ils soient simples ou complexes. Toujours selon l'atomisme logique, seules les expressions qui ont une dénotation pourront être assimilées à des noms propres, et ces noms propres authentiques n'ont pas de sens.

La distinction entre sens et dénotation se présente donc différemment pour l'atomisme logique puisque les noms sont ce qui dénote alors que les énoncés sont les porteurs de sens. Ces derniers ont une valeur de vérité, mais ils ne dénotent pas, contrairement à ce que soutient Frege. Pour cette raison, on considère l'atomisme logique comme étant une conception correspondantiste de la vérité, puisque les énoncés sont ce qui représente le monde.

Avoir la prétention d'atteindre la dernière analyse est relatif à une conception du langage qui a pour ambition d'arriver, si ce n'est à un isomorphisme parfait, du moins à un quasi-isomorphisme.<sup>49</sup> Pour Russell, ce qui nous est accessible directement dans le monde et ce qui représente l'élément le plus simple, ce sont les sense-data. Russell nomme les éléments les plus simples les « particulars ».<sup>50</sup> Il les définit comme étant des

---

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 220.

<sup>49</sup> RUSSELL, B. *Signification et vérité*. Paris : Flammarion, 1969, p. 12.

<sup>50</sup> Dans la traduction des *Recherches*, on dit les « individuals ».

échantillons de couleur ou de son, des choses momentanées. Il ajoute toutefois que les « particulars » sont aussi des prédicats et des relations.<sup>51</sup>

De ce qui précède, on doit retenir d'une part que ce que recherche l'atomisme logique est une juste représentation du lien entre le langage et le monde, et ce lien est compris comme étant isomorphe, c'est-à-dire qu'aux éléments du monde correspondent les éléments du langage. De cette première idée découle la seconde : l'atomisme logique est à la recherche de l'élément le plus simple, à la fois du monde et du langage, puisque ces deux éléments, à la fois logique et métaphysique, doivent se rejoindre, selon cette conception. C'est la tâche à laquelle vont s'intéresser conjointement Russell et Wittgenstein, puis le philosophe autrichien se détachera de la conception de Russell pour développer davantage la sienne dans le *Tractatus*. Cette conception de l'atomisme logique de Wittgenstein, qui, comme nous le verrons, concerne la question de l'indexicalité et prépare en quelque sorte le terrain pour les *Recherches philosophiques*, sera présentée et développée au chapitre II. La conception de Russell de l'atomisme logique sera présentée dans les prochaines lignes.

L'atomisme logique veut arriver à l'élément le plus simple dans le langage, et dans le monde, puisqu'un élément du monde doit lui correspondre. Pour ce faire, il ne s'agira certainement pas de commencer par des mots qui ne peuvent être considérés isolément<sup>52</sup> (comme « toutefois », « que », « ou »...). Russell devra plutôt s'intéresser aux mots-objet, qui seraient plus près des « particulars »:

Ils comprennent tous ceux que l'enfant apprend en premier lieu – qui peuvent s'utiliser isolément : les noms propres, les noms de classe relatifs à certaines espèces d'animaux familiers, les noms de couleurs, et ainsi de suite. Ce sont ce que j'appelle des « mots-objet » et ils composent le « langage-objet ».<sup>53</sup>

Une fois que Russell a considéré que les mots les plus élémentaires sont les mots-objet, il nous fait remarquer que si on reconnaît plusieurs usages à cette catégorie de mots, le plus élémentaire est l'usage démonstratif, tel que l'exclamation « un renard » quand un renard

---

<sup>51</sup> RUSSELL, B. *The Philosophy of Logical Atomism and other essays*. London: G. Allen & Unwin, 1986, p.161.

<sup>52</sup> C'est-à-dire des mots qui ne nécessitent pas de contexte pour être compris. Nous verrons plus loin que même les mots que l'on considère indépendants de contexte ne le sont jamais tout à fait.

<sup>53</sup> RUSSELL, B. *Signification et vérité*, p.36.

est en vue. Le mot-objet fait donc un lien entre le langage et le monde. L'apprentissage d'un mot-objet se fait par la répétition fréquente du mot en présence de l'objet en question.

Ayant toujours à l'esprit que l'objectif de l'analyse est d'arriver à l'élément le plus simple, Russell va davantage s'intéresser aux circonstanciels égocentriques qu'aux autres noms. Et plus précisément il va s'attarder à « ceci », puisque selon lui :

Tous les termes égocentriques peuvent se définir en terme de « ce...-ci ». Ainsi, « je » signifie « la personne à laquelle ceci appartient »; « là » signifie « la place de ceci »; « maintenant » signifie « le temps de ceci », et ainsi de suite. Nous pouvons donc borner notre enquête à « ceci ».<sup>54</sup>

Il faut noter, pour éviter toute mauvaise interprétation de la théorie de Russell, que ce dernier ne considère pas le « ceci » comme un nom propre dans le sens ordinaire du terme, mais que c'est plutôt dans un sens logique : « On ne peut donc considérer, comme le fait communément le langage ordinaire, « Socrate » et « Platon » comme des noms propres vu qu'on ne connaît directement ni Socrate ni Platon; ce sont des « abréviations de descriptions ».<sup>55</sup> C'est donc dire que seul un nom qui apporte une désignation directe est un nom propre dans la conception de Russell. C'est pourquoi « ceci » représente pour lui le seul véritable nom authentique, puisque l'on peut réduire tous les autres à ce dernier. Un nom propre, dans le sens ordinaire, ne nous met pas en connexion directe avec ce qu'il désigne, il décrit seulement, sans désigner directement.

L'élément le plus simple dans le langage selon Russell serait donc « ceci », puisque tout nom propre peut y être réduit. De plus, « ceci » permet de nous placer en connexion directe avec l'objet auquel il se rapporte, et ce lien entre le langage et le monde est justement ce que recherche l'atomisme logique. D'après Russell, cet élément le plus simple serait les sense-data, c'est-à-dire que les différents objets (entendus ici dans le sens ordinaire) ne nous sont accessibles que par nos sens, et que c'est donc par eux que nous avons accès au monde qui nous entoure.

Si on revient à la distinction fregéenne entre sens et dénotation, on doit se rappeler, conjointement avec ce qui vient d'être présenté, que :

---

<sup>54</sup> *Ibid.* p. 123.

<sup>55</sup> BENMAKHLOUF, A. *Bertrand Russell; l'atomisme logique*. Paris : Presses universitaires de France, p.56.

Puisqu'un nom authentique n'a pas de sens, mais seulement une dénotation, comprendre un nom consiste à savoir quelle est sa dénotation. Et comme on doit connaître directement la signification de tous les mots qu'on utilise, il s'ensuit apparemment que les noms ne peuvent dénoter que des choses qu'on peut connaître directement. Or, selon Russell, on n'a une connaissance directe que des attributs et de ses propres sensations (ou «sense data»)<sup>56</sup>.

C'est sur la question de la nature même des objets simples que Russell et Wittgenstein s'éloignent l'un de l'autre à propos de l'atomisme logique. Sans rejeter clairement les sense-data, Wittgenstein ouvre la voie à d'autres possibilités pour les objets simples. Nous verrons plus explicitement au deuxième chapitre en quoi consiste l'atomisme logique de Wittgenstein.

Ce premier chapitre a présenté plusieurs éléments importants concernant l'indexicalité. Nous avons vu que l'héritage de Port-Royal en tant que représentant classique de la conception du langage syntaxique, est mince en ce qui concerne l'indexicalité, très peu de choses ont été dites relativement aux conditions d'interprétation, puisque ces dernières ont été reléguées aux idées accessoires. On peut dire en un certain sens que Wittgenstein renverse ce rapport, mettant de l'avant le contexte et l'usage, ces deux éléments pouvant être compris plus globalement avec les jeux de langage.

La philosophie de Peirce est fondamentale et je ne saurais trop insister sur son importance quant à la question de l'indexicalité. Cela étant, sans prétendre que Wittgenstein aurait contribué de manière aussi magistrale et élaborée à la question, je suggère toutefois qu'il peut être bénéfique de lire Wittgenstein dans cette voie, et qu'il apporte des vues intéressantes sur la question. Il faut remarquer aussi que les liens faits par les commentateurs entre Peirce et Wittgenstein ont été très nombreux ces dernières années, et que tout en reconnaissant les parallèles possibles entre les deux, je ne propose pas de comparer systématiquement leurs approches de l'indexicalité. Le passage du général au particulier est quelque chose que l'on retrouve chez Wittgenstein aussi, et il nous sera donné de constater que le jeu de langage est le fait de la troisième météorologie peircéenne. Mais une fois ce constat effectué, c'est vers la philosophie wittgensteinienne que nous allons porter notre attention, puisque la comparaison sur ce terrain a des limites.

---

<sup>56</sup> LAURIER, D. *Introduction à la philosophie du langage*, p. 227.

La contribution de Bar-Hillel sur la question indexicale tient surtout à une certaine prise de conscience de l'importance de la question et à un éclairage terminologique. Son texte présente un outil précieux pour comprendre en quoi consiste l'indexicalité, et constater qu'il est difficile, voire impossible, de rendre compte du langage sans en faire état.

Il est certes possible d'aborder l'indexicalité sans mentionner Russell et Frege, puisque, comme nous l'avons vu, il n'est question d'indexicalité que dans un sens particulier (le rapport entre le langage et le monde). Toutefois il est difficile de présenter les concepts wittgensteiniens du *Tractatus* sans mentionner Russell et Frege. Wittgenstein écrit d'ailleurs dans la préface du *Tractatus* : « Je veux seulement mentionner que je dois une grande part de la stimulation de mes pensées aux œuvres importantes de Frege et aux travaux de mon ami monsieur Bertrand Russell ». <sup>57</sup> En fait, comme il a été suggéré déjà dans ce chapitre, il y a des rapprochements à faire entre les pensées de Russell et Frege avec le *Tractatus*. De plus, comme il nous sera donné de le constater au troisième chapitre, Wittgenstein reviendra sur sa conception de l'atomisme logique et critiquera aussi celle de Russell. Pour ces raisons, il est nécessaire de présenter les idées essentielles du *Tractatus* en lien avec un certain type d'indexicalité, pour ensuite mieux comprendre la critique qu'en fait Wittgenstein dans les *Recherches*.

---

<sup>57</sup> *Tlp.* Avant-propos.

## CHAPITRE II

### L'INDEXICALITÉ DANS LES *CARNETS* ET LE *TRACTATUS*

*Mes propositions éclairent en ceci que qui me comprend les reconnaît à la fin comme insensées, quand passant par elles — sur elles — il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire renverser l'échelle après l'avoir gravie.).<sup>58</sup>*

Pour commencer il est bon de rappeler que Wittgenstein a eu l'intention de publier les *Recherches*<sup>59</sup> pendant une certaine période, et qu'il exprime ceci dans leur préface :

Il y a quatre ans, j'ai eu l'occasion de relire mon premier livre (le *Tractatus logico-philosophicus*) et d'en expliquer les pensées. Il m'est alors apparu soudain que je devais publier ces anciennes pensées en même temps que les nouvelles, car ces dernières ne pourraient être placées sous leur vrai jour que sur le fond de mon ancienne manière de penser et par contraste avec elle.<sup>60</sup>

Il semble tout indiqué de suivre le souhait de Wittgenstein et d'aller voir ce qui est dit de l'indexicalité dans le *Tractatus*. C'est un exercice qui nous apportera deux choses essentielles dans la compréhension de la philosophie ultérieure de Wittgenstein : d'une part une compréhension de la critique qui est faite dans les *Recherches* de l'atomisme logique et ensuite la prise en compte de la genèse de certaines idées de Wittgenstein que l'on retrouve dans les deux ouvrages; notamment celle de la nécessité du contexte pour la signification, à la fois au niveau du langage lui-même et au niveau de l'ostension.

---

<sup>58</sup> *Tlp.* 6.54

<sup>59</sup> Le seul ouvrage paru du vivant de Wittgenstein aura été le *Tractatus*, paru en 1921. Il faut par contre souligner que la satisfaction de Wittgenstein pour les *Recherches* et l'espoir de véritablement les terminer a assez souvent oscillé. Voir MONK, R. *Wittgenstein; le devoir de génie.*

<sup>60</sup> *RP.* Préface, p.22.

Comme l'indexicalité est ce qui m'intéresse particulièrement dans le présent travail, le cadre de lecture que je présenterai du *Tractatus* à l'intérieur de ce chapitre sera concentré sur cette question, non qu'il ne soit pas possible de faire d'autres liens entre le *Tractatus* et les *Recherches* sur d'autres questions, loin de là, mais il me semble plus important de mettre l'accent sur cette question plutôt que de se perdre dans des sujets certes connexes, mais qui risqueraient de nous faire oublier la raison du présent détour.

Comme c'est le cas pour certains concepts fondamentaux chez Wittgenstein,<sup>61</sup> on trouve peu de définitions et d'exemples sur les objets dans le *Tractatus*. Dans les *Carnets*, Wittgenstein est un peu plus loquace, et c'est pourquoi je vais me référer aussi à cet ouvrage pour ce chapitre. Il faut souligner que les *Carnets* sont des notes plutôt qu'un ouvrage rédigé en vue d'une publication. Les *Carnets* sont donc bien plus près d'un journal philosophique, comme nous le fait remarquer Granger dans la préface de la traduction française. Ce journal a été rédigé entre le 22 août 1914 et le 10 janvier 1917. Si la prudence est donc tout indiquée en ce qui concerne l'usage que l'on peut faire des *Carnets*, il ne faut pas oublier que plusieurs des passages de ce journal philosophique ont servi à la rédaction du *Tractatus*, et que l'on y retrouve donc à la fois des idées qui sont telles qu'elles, mais aussi d'autres idées qui étaient simplement esquissées dans les *Carnets*. La lecture de ces notes, en parallèle à celle du *Tractatus*, s'avère souvent fort utile. Dans le but de respecter la pensée de Wittgenstein je vais donner préséance aux affirmations du *Tractatus*, puisque c'est l'ouvrage qui a été publié avec son accord, mais je vais toutefois présenter certains extraits des *Carnets*, qui ont de l'intérêt concernant l'indexicalité.

## 2. 1 *Le rapport entre le langage et le monde*

Dès les *Carnets*, on observe que Wittgenstein voit une symétrie entre le langage et le monde, mais cette relation entre les éléments du langage et du monde ne semble pas aussi claire à cette époque qu'elle le sera dans le *Tractatus*. Dans ce dernier, Wittgenstein expose, par une suite de propositions, la constitution du monde et du langage. La lecture du *Tractatus*, à la fois en raison de sa forme et de son contenu, laisse d'abord le lecteur quelque peu perplexe, et cela dès le début. En effet, la première proposition exprime que

---

<sup>61</sup> C'est le cas pour les jeux de langage par exemple dans les *Recherches*. Voir chapitre III.

« Le monde est tout ce qui est le cas ». C'est avec l'enchaînement des autres propositions que la première nous apparaîtra de manière plus claire, quand l'on verra le lien entre ce qui est le cas et les propositions, c'est-à-dire le rapport entre le langage et le monde. Voici les autres propositions qui nous renseignent sur la constitution du monde : La totalité de ce qui est le cas, la totalité du monde donc, est la totalité des faits (1.1). Ces derniers sont composés d'états de choses (2) qui sont eux-mêmes constitués d'objets (2.01). L'élément de la dernière analyse est l'objet simple (2.02 et 2.021).

Ces éléments du monde ont leurs correspondants dans le langage, c'est-à-dire que la conception du langage de Wittgenstein suppose une symétrie entre les deux. Au fait correspond l'image (2.141), c'est-à-dire la proposition complexe, qui va jusqu'à atteindre la réalité (2.1511). Les états de choses qui sont les constituants du fait sont représentés par des propositions élémentaires (4.21) et enfin les objets simples le sont par des noms (3.202). La combinaison de noms forme une proposition, et les propositions, dans leur rapport au monde, représentent les faits. La représentation d'un fait du monde par la proposition, se fait à la manière d'un tableau : «Un énoncé est une représentation picturale d'un état de choses; il renvoie à la réalité comme une image renvoie à ce qu'elle représente, et non pas comme un nom renvoie à ce qu'il dénote ». <sup>62</sup>

La représentation picturale de la proposition décrit une partie du monde alors que le nom dénote un objet. La dénotation implique, contrairement à la description, un contact avec l'objet qui est nommé. C'est en ce sens que l'on peut dire que la relation entre les noms et les objets est de nature indexicale, puisqu'il y a nécessairement contact avec le monde extérieur. Cette connexion avec le monde est imagée par Wittgenstein comme suit dans le *Tractatus* :

La relation figurative consiste dans les corrélations des éléments de l'image et des choses. <sup>63</sup>

Ces corrélations sont en quelque sorte les antennes des éléments de l'image, par lesquelles l'image touche la réalité. <sup>64</sup>

Pour que le langage puisse représenter, il faut qu'il y ait une correspondance avec le monde, et cette correspondance se fait par la relation entre les noms et les objets. Ce sont ces derniers qui permettent la connexion entre le langage et le monde. Baker et Hacker

<sup>62</sup> LAURIER, D. *Introduction à la philosophie du langage*. p. 222.

<sup>63</sup> *Tlp.* 2.1514

<sup>64</sup> *Tlp.* 2.1515

proposent une telle lecture dyadique en ce qu'ils rapprochent la conception du langage de Wittgenstein du *Tractatus* de celle d'Augustin qui explique le rapport du langage au monde de manière nominaliste : « Superficially, the *Tractatus* presents a version of Augustine's picture of language. The signs occurring in a completely analysed proposition, apart from logical operators, are names (TLP 3.201f) ». <sup>65</sup> Ces commentateurs font reposer essentiellement cette idée sur le point de vue qu'adoptera Wittgenstein à propos du *Tractatus* dans les *Recherches* et la critique qu'il en fera. S'il est vrai que le philosophe révisé dans les *Recherches* sa propre théorie du langage sous bien des aspects, il est loin d'être certain que Wittgenstein considérerait, même à l'époque de la rédaction du *Tractatus*, que le langage devait être réduit à une relation dyadique avec le monde. À ce sujet, Mathieu Marion fait remarquer que « le *Tractatus* ne se réduit pas à une réflexion sur les rapports entre le langage et le monde. Ce serait en effet oublier la "pensée", qui apparaît dans deux des propositions principales (3 et 4) ». <sup>66</sup> Cette idée a été d'abord introduite par François Latraverse dans « Signe, proposition, situation : Éléments pour une lecture du *Tractatus logico-philosophicus* », où on peut lire : « La proposition est ainsi une représentation médiatrice qui représente le signe propositionnel comme une représentation de la situation qu'elle-même représente ». <sup>67</sup> Aucun de ces trois éléments n'a plus d'importance que les autres, ils sont tous trois nécessaires à la représentation. Cette interprétation de la proposition chez Wittgenstein rappelle dans des termes différents l'explication du signe chez Peirce (représentamen, objet et interprétant).

On retrouve déjà dans les *Carnets* l'image des noms comme les antennes qui sont en contact avec le monde :

J'ai considéré ici la relation des éléments de la proposition à leurs significations comme des antennes par le moyen desquelles la proposition est en contact avec le monde extérieur; et la généralisation d'une proposition correspond alors à un retrait des antennes; jusqu'à ce que, finalement, la proposition, entièrement générale, soit entièrement isolée. <sup>68</sup>

<sup>65</sup> BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. *An Analytic Commentary on the Philosophical Investigations: Understanding and Meaning*. p. 57.

<sup>66</sup> MARION, M. *Ludwig Wittgenstein : Introduction au Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Presses universitaires de France, 2004, p.43-4.

<sup>67</sup> LATRAVERSE, F. « Signe, proposition, situation : éléments pour une lecture du *Tractatus logico-philosophicus* ». *Revue Internationale de Philosophie*, 2002, no 219, p. 132.

<sup>68</sup> WITTGENSTEIN, L. *Carnets 1914-1916*. Paris: Gallimard, 1971, 15.10.14

L'extrait des *Carnets* comprend un aspect intéressant qui n'a pas été conservé dans le *Tractatus*, puisqu'il est question de retrait des antennes pour passer à une proposition générale. L'idée que l'on retrouve ici est que la proposition généralisée fait disparaître le contact direct avec le monde. Cette idée n'est pas étrangère à celle de Russell relativement à la distinction entre la connaissance par accointance et par description. Pour Russell, l'objet simple de l'accointance est le sense-datum. Ce que Wittgenstein nous dit, sans, comme nous le verrons, être aussi précis que Russell quant à la nature des objets simples, c'est que toute proposition qui n'est pas entièrement générale comprend logiquement un nom particulier, qui est en contact avec un objet. Une fois la proposition généralisée, le nom n'est plus en connexion directe avec l'objet, mais cette connexion est incluse logiquement. Une autre manière de l'exprimer, présente dans les *Carnets* mais non pas dans le *Tractatus* est la suivante : « Et si la description du monde par propositions générales est comme un pochoir, les noms l'épinglent au monde de façon qu'il s'y superpose en tous points ». <sup>69</sup> Il est clair dans ce qui précède que Wittgenstein, peu importe à ce point-ci de notre analyse de quelle nature sont ces objets simples, considère que ce sont les noms qui nous mettent en contact avec eux, et donc avec le monde. Les propositions générales quant à elles, représentent le monde, tel un pochoir, mais la seule manière qu'elles ont d'être en connexion avec le monde, c'est lorsqu'elles sont particularisées (lorsque les antennes sont présentes). On peut dire que la distinction russellienne entre accointance et description, qui n'est pas sans relation avec ce que Peirce dit du général et du particulier, est, comme le montre ce qui précède, présente aussi chez Wittgenstein :

That universal conception which is nearest to sense is that of *the present, in general*. This is a conception, because it is universal. But as the act of *attention* has no connotation at all, but is the pure denotative power of the mind, that is to say, the power which directs the mind to an object, in contradistinction to the power of thinking any predicate of that object, — so the conception of *what is present in general*, which is nothing but the general recognition of what is contained in attention, has no connotation, and therefore no proper unity. <sup>70</sup>

La relation directe entre le nom et l'objet simple est une relation particulière, où il y a une réelle connexion entre le langage et le monde. Alors que lorsqu'il est question de proposition, nous sommes dans le domaine de la généralité, de la description. Avant de

---

<sup>69</sup> *Ibid.* 31.5.15

<sup>70</sup> PEIRCE, C.S. « NLC », p. 1-2.

considérer ces différentes avenues quant à la nature des objets chez Wittgenstein il nous faut comprendre son atomisme logique, qui est au fondement de sa démarche philosophique de l'époque.

## 2.2 L'atomisme logique

L'atomisme logique de Wittgenstein est assez semblable à celui de Russell, il consiste essentiellement à atteindre l'élément le plus simple. En raison de la symétrie entre langage et monde, les objets simples ont comme correspondants dans le langage les noms. L'objectif de l'atomisme logique est d'arriver à l'analyse dernière du langage et du monde. On est donc à la recherche de l'élément le plus simple, on veut analyser, jusqu'à l'élément premier :

Il est évident que dans l'analyse des propositions nous devons arriver à des propositions élémentaires, qui consistent en noms en liaison immédiate. Il s'agit ici de savoir comment s'effectue la formation propositionnelle.<sup>71</sup>

Pour le Wittgenstein de cette époque, l'objet et le nom sont ce qui assurerait la dernière correspondance du monde et de la réalité. La dernière analyse est donc l'idéal logique auquel aspire Wittgenstein à cette époque de sa vie intellectuelle :

Ma difficulté consiste certainement en ce que, dans toutes les propositions qui me viennent à l'esprit, des noms se présentent, mais qui doivent disparaître sous l'effet d'une analyse plus poussée. Je sais qu'une telle analyse est possible, mais ne suis pas en état de la mener à son terme. En dépit de quoi, je sais selon toute apparence que, si l'analyse était menée à son terme, le résultat en devrait être une proposition qui contiendrait encore des noms, des relations, etc. En bref, il semble que j'aie de cette manière conscience d'une forme, sans en connaître un seul exemple.<sup>72</sup>

L'idéal d'analyticité est ici exprimé de manière logique, c'est-à-dire que Wittgenstein pose a priori la nécessité de cette dernière analyse, mais en même temps avoue la difficulté de l'entreprise, et doute même en fait de sa réalisation effective. Il maintiendra toutefois le projet dans le *Tractatus*, avec le dogmatisme que l'on y voit à l'œuvre, mais il abandonnera cet idéal d'analyse dernière dans les *Recherches*.

En résumé, dans la période philosophique qui correspond au *Tractatus*, Wittgenstein considérerait premièrement que le monde et le langage sont symétriques,

<sup>71</sup> *Tlp.* 4.221

<sup>72</sup> *CA.* 16.6.15

c'est-à-dire que pour chaque élément du monde il y a un pendant dans le langage (l'un n'arrivant pas *avant* l'autre d'un point de vue logique). Deuxièmement, qu'il y a une connexion entre le langage et le monde, assurée par le rapport entre les noms et les objets. Troisièmement, que le monde et le langage sont analysables et qu'il doit donc être possible de les analyser et d'arriver aux éléments les plus simples. Enfin, les objets sont les éléments premiers, la substance du monde. Il faut maintenant tenter de définir ce que sont ces objets simples.

### 2.3 Les objets simples

Ce que pouvait représenter l'objet pour Wittgenstein est la source de bien des débats. Comme les objets ne sont pas définis aussi distinctement que les commentateurs l'auraient bien voulu, les interprétations quant à leur nature divergent considérablement. Il ne faut toutefois pas se méprendre; si Wittgenstein en dit peu sur les objets, ce n'est pas parce qu'ils ont une importance négligeable, au contraire. L'occasion nous sera d'ailleurs donnée de constater au fil des pages suivantes que c'est plutôt la distinction entre dire et montrer qui apporte la clé relativement au peu d'éloquence de Wittgenstein sur le sujet.

Wittgenstein semble beaucoup plus ambivalent dans les *Carnets* que dans le *Tractatus* relativement à la nature des objets, mais je crois que l'on peut affirmer que la difficulté qu'il souligne dans les *Carnets* concernant les objets: « Notre difficulté consistait en ceci que nous parlions toujours d'objets simples, sans pouvoir en exhiber un seul »<sup>73</sup> demeure pertinente pour le *Tractatus*. Toutefois, cette difficulté s'exprime davantage dans les *Carnets* par une hésitation quant à la nature des objets. En effet, loin de circonscrire ce que sont les objets, Wittgenstein nous dit : « Il est donc clair pour nous maintenant que les noms renvoient et doivent renvoyer aux formes les plus diverses, et que c'est seulement leur utilisation syntaxique qui caractérise la forme à représenter ».<sup>74</sup>

On retrouve essentiellement deux pistes qui peuvent nous conduire à une compréhension des objets. Ce que l'on peut appeler l'interprétation réaliste comprend les objets matériels et phénoménaux. Ces deux interprétations misent sur l'idée que les objets

---

<sup>73</sup> CA. 21.6.15

<sup>74</sup> CA. 14.6.15

font partie du monde. L'autre interprétation suggère plutôt que les objets de Wittgenstein ne sont pas « réels » mais plutôt logiques.

Même si elles ne sont pas nombreuses, les indications suggérant que les objets pourraient être matériels sont tout de même significatives. On retrouve l'expression de « points matériels » dans les deux ouvrages, ce qui est évidemment un argument en faveur de l'hypothèse des objets matériels. Dans les *Carnets* Wittgenstein affirme que : « L'analyse des corps en *points matériels*, comme on fait en physique, n'est rien d'autre qu'une analyse en *composantes simples* ». <sup>75</sup> On retrouve un extrait analogue dans le *Tractatus* : « Nous ne devons pas oublier que la description du monde par la mécanique est toujours tout à fait générale. Il n'y est jamais question par exemple de points matériels déterminés mais toujours de points quelconques ». <sup>76</sup> Ces points matériels ne sont pas pour autant matériellement déterminés puisqu'il est question de description. Toutefois, les objets simples matériels semblent être compris dans cette description, qui elle, une fois analysée, est en connexion avec l'objet simple. De plus, il faut remarquer qu' « À travers l'appareil logique tout entier les lois physiques parlent encore des objets du monde ». <sup>77</sup> Il est clair pour Wittgenstein que toute loi physique ou mécanique est une description (et donc une généralisation) et qu'elle n'implique pas directement les objets. Toutefois la généralisation présuppose les objets, et ces derniers, dans les extraits qui précèdent, même si on ne peut pas y avoir accès directement par les descriptions, semblent être matériels au bout de l'analyse. La description n'implique que les objets complexes.

On retrouve par ailleurs des remarques qui semblent aller dans le sens contraire de ce qui précède, notamment celle-ci :

Il est tout à fait clair que je puis effectivement attacher un nom à cette montre, telle qu'elle est posée et fonctionne devant moi, et que ce nom aura, en dehors de toute proposition, une signification au sens que j'ai toujours donné à ce mot. Et je sens que ce nom répondra, dans une proposition, à toutes les conditions exigées des « noms d'objets simples ». <sup>78</sup>

---

<sup>75</sup> CA. 20.6.15

<sup>76</sup> T/p. 6.3432

<sup>77</sup> T/p. 6.3431

<sup>78</sup> CA.15.6.15. Nous verrons dans le chapitre III que Wittgenstein reprendra dans les *Recherches* cette image de la dénomination qui fonctionne comme une étiquette, mais il considérera alors que cette manière de concevoir le langage est incomplète.

Ce passage semble contradictoire, puisqu'il implique que les objets simples puissent être non pas un point matériel, mais bien plutôt un objet au sens où nous l'entendons dans notre usage ordinaire. D'autre part, il faut souligner l'idée avancée qu'un nom puisse être signifiant en dehors de la proposition. Cette idée était soutenue par Russell, mais Wittgenstein va la rejeter par la suite, et soutiendra plus tard qu'un nom n'a de sens que dans une proposition.

On constate qu'au sein même de l'hypothèse des objets matériels se trouvent comprises deux possibilités : les points matériels, qui seraient plus simples que les objets complexes, et les objets matériels, comme une montre. Les deux éventualités sont demeurées dans le *Tractatus*. En effet, dans ce dernier il est question de points matériels (6.3432) et aussi de ce qui relève davantage des objets complexes : « Pour connaître un objet, je ne dois à vrai dire pas connaître ses propriétés externes, mais je dois connaître toutes ses propriétés internes ». <sup>79</sup> L'évocation de propriétés externes peut nous laisser penser qu'il est question d'objets matériels.

Il est vrai que l'on pourrait objecter qu'il est dit un peu plus loin que « Le stable, le substantif et l'objet sont un », <sup>80</sup> ce qui ne s'applique pas aux objets matériels, qui s'altèrent et se modifient. Mais Wittgenstein ajoute que « L'objet est le stable, le substantif ; la configuration est le changeant, l'instable ». <sup>81</sup> Comme nous sommes dans l'espace logique, lorsque l'objet simple est pris en tant que tel, il ne peut pas être altéré, il est fixe, puisque pris en lui-même, isolé de l'état de choses. Pour cette raison, il semble possible de concevoir l'objet simple comme un objet matériel. C'est d'ailleurs ce que suggère le passage précédemment cité (*CA*. 15.6.15) où Wittgenstein propose que le nom « montre » attaché à l'objet répond aux conditions exigées pour le nom simple, ce qui présuppose que l'objet auquel il est rattaché est simple lui aussi, et cela en raison de la symétrie entre le langage et le monde. De plus, Wittgenstein utilise le pronom démonstratif « cette » ce qui correspond au nom propre de Russell. L'auteur du *Tractatus* semble donc présumer que l'usage du pronom démonstratif est une relation simple entre le nom et l'objet, ce qui pourrait faire des objets matériels des candidats possibles pour les objets simples.

---

<sup>79</sup> *Tlp.* 2.01231

<sup>80</sup> *Tlp.* 2.027

<sup>81</sup> *Tlp.* 2.0271

Il est question depuis le début de ce chapitre d'objets simples, mais peu a été dit jusqu'ici à propos des objets complexes. Cette distinction est importante, puisque elle est éclairante en ce qui concerne les objets matériels. Dans les *Carnets*, Wittgenstein parle à la fois d'objets simples et d'objets complexes. Les objets simples sont évidemment ceux qui ne peuvent pas s'analyser davantage. Le problème que souligne Wittgenstein est que les objets complexes, que nous dénommons aussi par des noms, nous semblent souvent répondre aux exigences des objets simples. À ce compte, ils nous semblent simples :

Quelle est ma pensée fondamentale quand je parle d'objets simples? Les « objets composés » ne satisfont-ils pas exactement, en fin de compte, aux exigences que je semble poser pour les premiers? Quand je donne à ce livre un nom « N » et parle maintenant de N, le rapport de N à cet « objet composé », à ces formes et à ces contenus, n'est-il pas *essentiellement* le même que celui que j'imaginai exister seulement entre le nom et l'objet simple?<sup>82</sup>

On sent ici que Wittgenstein est tenté de concevoir les objets matériels comme objets simples, en raison des structures du langage. En effet, si correspondent aux noms les objets simples, ces derniers devraient être ce à quoi renvoient effectivement les noms, soit entre autres les objets matériels : « Il semble toujours qu'il y ait des objets complexes fonctionnant comme objets simples, et aussi des objets réellement simples, comme les points matériels en physique, etc. ».<sup>83</sup>

Évidemment, l'objection qui vient à l'esprit contre l'hypothèse des objets matériels est qu'ils sont décomposables, alors que les objets simples, par définition, ne doivent pas l'être. C'est d'ailleurs ce qui fera dire à Wittgenstein : « Ainsi on ne peut dire : “ Il y a des objets ”, comme on dit “ Il y a des livres ” ». <sup>84</sup> Toutefois, selon Wittgenstein, il nous serait possible d'atteindre les objets simples, puisque ces derniers sont compris dans les objets complexes :

On pourrait aussi présenter la question ainsi : il semble que l'idée du *simple* soit déjà contenue dans celle du complexe et dans l'idée d'analyse, de telle sorte que, tout à

---

<sup>82</sup> CA. 14.6.15. Je crois que certains problèmes rencontrés dans les *Carnets*, dont celui-ci, trouvent déjà réponse dans le *Tractatus* et plus tard dans les *Recherches*. L'idée de contexte ne semble pas une avenue entrevue par Wittgenstein à l'époque des *Carnets*, et c'est justement cette idée et sa nécessité qui pousseront Wittgenstein à quitter son idéal d'analyse. Si un objet complexe se comporte comme un objet simple, c'est peut-être que dans ce cas présent, en raison du contexte d'énonciation, l'objet est en effet simple. C'est-à-dire que Wittgenstein, dans les *Recherches*, va quitter l'idéal ontologique pour s'en remettre à l'usage et au contexte de nos expressions. Il remettra alors en question la pertinence qu'il y a à rechercher l'élément le plus simple.

<sup>83</sup> CA. 21.6.15

<sup>84</sup> TP. 4.1272

fait indépendamment d'exemples d'objets simples ou de propositions s'y référant, nous parvenions à cette idée, et saisissons *a priori* l'existence des objets simples comme une nécessité logique.<sup>85</sup>

Nous n'arrivons donc pas à dire précisément en quoi consistent les objets, puisque nous n'y avons pas directement accès, mais nous « savons logiquement » qu'ils doivent exister. Par contre, si nous n'avons pas directement accès aux objets simples, nous avons accès aux objets complexes, qui comprennent les objets simples.

Wittgenstein maintiendra dans le *Tractatus* la distinction entre le simple et le complexe : « Les objets constituent la substance du monde. C'est pourquoi ils ne peuvent être composés ».<sup>86</sup> Il semble que la distinction entre objets simples et complexes nous force à rejeter les objets matériels comme objets simples, puisqu'il nous est toujours possible de les analyser davantage. Toutefois, il nous est impossible, en raison de la relation entre le langage et le monde, de faire fi de la connexion entre les deux. Les objets phénoménologiques répondent peut-être davantage à ce que doit être un objet simple.

Le champ visuel fournit le représentant paradigmatique de l'objet phénoménologique. Dans les *Carnets*, Wittgenstein affirme que « comme exemple de simplicité, je pense toujours aux points du champ visuel ».<sup>87</sup> Dans le *Tractatus* on retrouve une autre idée liée au champ visuel : « Le point dans le champ visuel peut certes ne pas être rouge, mais il doit avoir une couleur : il est pour ainsi dire entouré par l'espace des couleurs ».<sup>88</sup> Cet espace dans le champ visuel est à la fois ce que l'on peut trouver de plus simple et de plus nécessaire, et semble donc être un bon candidat pour les objets, essence du monde.

Les Hintikka proposent dans les deuxième et troisième chapitres de *Investigating Wittgenstein* que les objets simples de Wittgenstein sont très près des « particuliers » de Russell et penchent donc pour une interprétation phénoménologique des objets. Cette interprétation mérite qu'on s'y arrête un instant.

---

<sup>85</sup>CA. 14.6.15.

<sup>86</sup>Tlp. 2.021

<sup>87</sup>CA. 6.5.15.

<sup>88</sup>Tlp. 2.0131

Les quelques passages à propos des objets, déjà peu nombreux, ne nous facilitent pas la tâche, puisque l'on constate une ambivalence concernant la nature des objets. Malgré cela, il ne faut pas perdre de vue toute leur importance :

Certes, Wittgenstein ne peut pas « dire » qu'un objet « existe » car cela reviendrait à transgresser la distinction entre « ce qui se montre » et « ce qui se dit », mais leur existence est indirectement reconnue par le fait que « ce n'est que s'il y a des objets qu'il peut y avoir une forme stable du monde » (2.026. cf. 2.023) : puisque le monde a une forme stable, les objets doivent donc exister! D'ailleurs, s'ils n'existaient pas, alors il ne serait pas possible de former quelque image que ce soit, vraie ou fausse, du monde (2.0212).<sup>89</sup>

C'est l'utilisation de son nom qui montre dans le langage l'existence d'un objet particulier. Il est impossible de dire qu'il y a un certain objet dans le monde, mais pas tel autre.<sup>90</sup>

Concernant la distinction entre dire et montrer, les Hintikka remontent jusqu'à Russell pour montrer que cette distinction était déjà présente chez ce dernier, et cette genèse de l'ineffable de la grammaire sera une occasion pour les commentateurs de suggérer que les objets de Wittgenstein sont semblables à ceux de Russell :

According to Russell's sometime theory, there are in our language only two logically proper names for particular objects other than oneself, to wit, 'this' and 'that'. If so, Russellian objects of acquaintance are introduced by displaying them and pointing to them, that is, by showing them. This is a perfect precedent of Wittgenstein's mystical-sounding doctrine of *showing* in contradistinction to *saying*.<sup>91</sup>

D'ailleurs au paragraphe 46 des *Recherches*, Wittgenstein affirme que les « individuals » de Russell et ses propres objets étaient tous deux considérés comme des éléments originels. On soutient toutefois assez généralement que ce qui diffère le plus entre les deux théories relève de la nature des objets simples :

(...) il s'avère qu'en vertu même de la doctrine du *Tractatus*, il est aussi impossible de dire ce que sont ces choses simples (3.221) que leur existence est nécessaire. Ce n'était pas cependant l'opinion de Russell, qui était disposé à admettre que les constituants ultimes du monde ne sont rien d'autre que les données sensibles (les sensations) et les attributs.<sup>92</sup>

<sup>89</sup> MARION, M. *Ludwig Wittgenstein: Introduction au Tractatus logico-philosophicus*, p.66.

<sup>90</sup> *Ibid.* p. 5.61.

<sup>91</sup> HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *Investigating Wittgenstein*, Oxford: Blackwell, 1986, p.64

<sup>92</sup> LAURIER, D. *Introduction à la philosophie du langage*, p. 227.

En suivant la lecture que les auteurs de *Investigating Wittgenstein* font des *Carnets* et du *Tractatus*, nous pouvons remarquer avec eux que Wittgenstein lui-même ne semble pas toujours distinguer ses objets des « individuals » de Russell. Un passage comme celui-ci : « Ce qui semble nous être donné *a priori*, c'est le concept du *ceci*. Identique à celui de l'objet »<sup>93</sup> ne peut que nous faire voir la parenté entre les particuliers de Russell (qui sont reliés au langage par le nom authentique par excellence, le « ceci »), et les objets simples.

Pour les Hintikka, les objets ne sont pas que des particuliers, ils sont aussi des relations et des propriétés, et ils fondent cette idée entre autres sur le passage suivant des *Carnets* : « Relations, propriétés, etc. sont aussi des *objets* », <sup>94</sup> et ils présentent ensuite les raisons qui font que l'on peut croire que cette idée n'a pas quitté Wittgenstein, même s'il ne l'énonce pas clairement dans le *Tractatus*. Les auteurs soutiennent leur idée à partir de la distinction que fait Russell dans *Theory of Knowledge* où il présente deux différentes classes d'objets d'acointance. La première concerne les objets concrets, incluant les particuliers et les universaux et la deuxième comprend les formes logiques. Les membres de la première classe sont les entités aristotéliennes concrètes, qui sont à distinguer de la deuxième classe, qui sont les entités platoniciennes. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein aurait éliminé la deuxième classe. La conséquence en est que le travail qui était accompli par la deuxième classe devra l'être par les objets réguliers. Pour cette raison, les formes logiques concrètes doivent être construites à partir des formes des objets simples concrets, c'est-à-dire que la forme logique est comprise dans les objets simples, ce qui fait en sorte qu'il n'a plus besoin de la deuxième classe d'objets. Conséquemment, les objets de Wittgenstein, toujours selon les Hintikka, coïncideraient avec les membres de la première classe de Russell :

Russell had suggested that we need acquaintance with the logical form of each proposition we are to understand. Wittgenstein denies this. For him, the possibility of all logical forms is packed into the objects. All we need in order to grasp all the logical forms is to grasp the objects. But *with them we still have to be acquainted*. This is precisely what Wittgenstein says in the beginning of 5.552. It is particularly significant that the context shows that he is thinking of Russell's views in asserting that.<sup>95</sup>

---

<sup>93</sup> CA. 16.6.15

<sup>94</sup> CA. 16.6.15

<sup>95</sup> HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *op. cit.* p.56.

De plus, ils font remarquer que Wittgenstein aurait considéré les couleurs comme objets dans le *Tractatus*, mais qu'en plus il est plus simple d'assimiler les objets aux propriétés qu'aux particuliers. En effet, la doctrine de l'indestructibilité des objets a plus de sens appliquée aux propriétés et aux relations qu'aux particuliers. De plus, « les noms sont nécessaires pour énoncer que *cette* chose possède *cette* propriété, etc. ».<sup>96</sup> Si tel est le cas, il doit y avoir un objet qui correspond à ce nom qui dénomme une propriété ou une relation.

Évidemment, on peut se demander pourquoi Wittgenstein ne dit pas que les propriétés et les relations sont des objets dans le *Tractatus*. La raison en serait que la sémantique est ineffable. Malgré le fait que Marion reconnaît la part importante de l'ineffable dans la compréhension des objets, il soutient que « (...) les "simples" de Wittgenstein ne sont pas des substances aristotéliennes, car ils ne sont pas porteurs des propriétés mais bien plutôt ce qui forme les propriétés matérielles (2.031, 2.032). »<sup>97</sup>

Marion présente une distinction entre les objets de Wittgenstein et les sense-data de Russell : « (...) Wittgenstein avait rejeté la théorie du jugement de Russell et [que] cela l'avait en quelque sorte forcé à concevoir ses simples comme possédant leur forme, c'est-à-dire leur « possibilité de combinaison ». Les sense-data de Russell ne possèdent pas de telles formes ».<sup>98</sup> C'est-à-dire que pour Russell, les noms logiquement propres représentent des particuliers, pas des relations ou des propriétés. Selon Marion, les objets simples de Wittgenstein possèdent leur forme, c'est-à-dire leur possibilité de combinaison, ce que ne possèdent pas les sense-data de Russell. Toutefois, si les objets de Wittgenstein ne sont pas réductibles aux sense-data de Russell, ils sont tout de même « pure expérience », et cette dernière nécessite nécessairement une connexion.

Nous avons vu que les objets de Wittgenstein présentent une ambivalence entre l'objectif (objet matériel) et le phénoménal (objet phénoménal). En effet, les objets sont à la fois présentés comme étant les ingrédients du monde, leur substance et à la fois comme

<sup>96</sup> CA. 31.5.15 Au paragraphe 4.123 du *Tractatus*, on peut lire : « Une propriété est interne s'il est impensable que son objet ne la possède pas. (Cette couleur bleu et celle-là se trouvent eo ipso dans la relation interne du plus clair et du plus foncé. Il est impensable que ces deux objets ne se tiennent pas dans cette relation.) (À l'usage instable des mots "propriété" et "relation" correspond ici l'usage instable du mot "objet".) »

<sup>97</sup> MARION, M. *op. cit.* p.55.

<sup>98</sup> *Ibid.* p. 80.

les objets de l'expérience immédiate (champ visuel). Pour les Hintikka, l'ambivalence même entre l'objectif et le phénoménal en ce qui concerne les objets est elle aussi à mettre en relation avec les idées de Russell.

The sense-data out of which Russell constructs the external world exhibit a similarly perplexing ambivalence between the phenomenal and the objective. On the one hand, they are the data which senses give us, hence subject to all the illusions and other vagaries of sense-perception. On the other hand, they are not a part of one's psychological process of sense – perception, Russell and Moore insist very strongly. They are the *objects* of perception, part of the perceptual *contents*, not an aspect of the act of perceiving. Hence they exhibit the same ambivalence as do Wittgenstein's objects.<sup>99</sup>

Selon cette lecture, les objets du *Tractatus*, tout en déterminant la structure du monde, sont aussi les objets de l'expérience immédiate. En ce sens, les objets sont à la fois objectifs et phénoménaux.

Essentiellement, les Hintikka défendent l'idée que les objets de Wittgenstein sont très semblables aux sense-data de Russell en raison de l'ineffable (on ne peut que montrer la relation, et non pas la dire) ainsi que parce que dans les deux cas la connexion avec l'objet est toujours nécessaire.

Comme nous avons pu le constater dans ce qui précède, les exemples donnés par Wittgenstein sur les objets simples sont rares et plutôt ambigus. On peut même affirmer à partir de la citation suivante que Wittgenstein n'a jamais été satisfait des exemples qu'il a pu donner des objets :

Russell et moi-même espérons parvenir à trouver les éléments premiers, les « individus », et donc les propositions atomiques possibles, par l'analyse logique... Et nous avons tous les deux commis l'erreur de ne pas donner d'exemples de propositions atomiques ou d'individus. Chacun à notre manière, nous avons écarté la question des exemples. Nous n'aurions pas dû dire : « Nous ne pouvons pas en donner parce que l'analyse n'a pas été poussée assez loin, mais nous le ferons très bientôt ».<sup>100</sup>

Une autre avenue quant à la nature des objets est celle du rejet de la conception réaliste au profit d'une conception logique. C'est ce point de vue que présente entre autres

<sup>99</sup>HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *op. cit.* p. 51-2.

<sup>100</sup>Wittgenstein's *Lectures : Cambridge, 1932-1935*, p.11, cité dans MONK, *Wittgenstein ; le devoir de génie*, p. 327-8.

Chon Tejedor.<sup>101</sup> Selon lui, la controverse à propos des objets peut se résoudre en considérant que les objets de Wittgenstein ne sont ni matériels, ni phénoménaux. Il soutient sa thèse essentiellement par deux arguments.

Selon la lecture que Tejedor fait des *Carnets* et du *Tractatus*, les objets matériels et phénoménaux ne répondent pas aux contraintes des objets telles qu'avancées par Wittgenstein au début du *Tractatus*. Ces contraintes sont les suivantes : D'abord les objets doivent être *simples*, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas être constitués d'autres objets (2.02, 2.0201). Les objets doivent être *inaltérables*, au sens où ils ne peuvent se modifier (2.0271). De plus, ils sont *subsistants*, en d'autres mots, ils doivent être nécessaires, puisqu'ils sont irréductibles (2.0271). Enfin ils doivent être doté *d'indépendance logique*, puisqu'ils doivent former des états de choses qui sont logiquement indépendants les uns des autres (2.01, 2.061). Tejedor fait remarquer enfin que Wittgenstein soutient que si les objets ne satisfont pas à ces contraintes, le langage ne serait pas possible. (2-2.022)

Premièrement, toujours selon ce commentateur, les points matériels échouent face à la contrainte de la nécessité : « Indeed, even if it was the case that all possible worlds contained *some* matter (e.g. even if the property of *being material* was instantiated in all possible worlds) there is no reason why *this* particular time, should be the constituent of all possible worlds». <sup>102</sup> Et même, on peut imaginer que dans un monde possible, il pourrait y avoir un vide dans *cet* espace, à *ce* moment, ce qui fait en sorte selon Tejedor que les points matériels particuliers ne sont pas nécessaires. Ils ne sont pas non plus inaltérables, puisqu'il est concevable que tout point matériel peut être détruit et remplacé par un vide.

En ce qui concerne les objets phénoménaux, Tejedor considèrent qu'ils ne sont pas plus nécessaires ou inaltérables :

(...) this particular red point (situated at this spatial location at time *t*) does not belong to all possible worlds since, in a different possible world, there could be a green point at this spatial location, at time *t*; similarly, the point which is red at *t* could turn green at *t*1. The reason for this is again that phenomenal points are not simple in the Tractarian sense: they are composite arrangements consisting in the

---

<sup>102</sup> TEJEDOR, C. « The Metaphysical Status of Tractarian Objects ». *Philosophical Investigations*, vol. 24, no 4, octobre 2001, p. 291

possible fact that a specific phenomenal property (e.g. that of *redness*) is instantiated at a particular spatial location at a particular time. As a result, even if the property of *redness* belonged to all possible worlds, there is no reason why *redness* should be instantiated precisely at this location in space, at this particular time, in all possible worlds.<sup>103</sup>

En plus de ne pas répondre aux contraintes de la nécessité et de l'inaltérabilité, les objets phénoménaux ne remplissent pas non plus la contrainte de l'indépendance logique. En effet, toujours selon Tejedor, il ne peut pas y avoir du rouge et du vert dans les mêmes temps et espace, ce qui fait en sorte qu'ils ne peuvent pas produire des états de choses indépendants. Pour cette raison, on ne peut pas considérer que les objets phénoménaux comme les couleurs sont les objets simples du *Tractatus*.

Il est vrai que Wittgenstein, au paragraphe 6.3751 du *Tractatus*, écrit qu'il est impossible que deux couleurs occupent le même espace dans le même temps car la simultanéité de ces deux phénomènes serait une contradiction logique. Or, ce n'est pas parce qu'un état de choses en exclut d'autres qu'il n'est pas logiquement indépendant.

Face aux extraits des *Carnets* et du *Tractatus* qui semblent pourtant suggérer que les objets simples sont matériels ou phénoménaux, Tejedor soutient que sans être véritablement les objets simples, ils sont tout de même ce qui était considéré comme le plus près de ces objets selon Wittgenstein.

En ce qui concerne la critique que fait Tejedor à propos de la subsistance des objets, les Hintikka soutiennent plutôt :

Wittgenstein's objects are substance-like, not because they are indestructible, but because they are the meanings of our simplest expressions. those expressions whose meanings cannot any longer be described but only displayed. In order to appreciate Wittgenstein's meaning, try to point and say. 'That object does not exist'.<sup>104</sup>

C'est en ce sens que les objets simples de Wittgenstein sont nécessaires, tout en ne contredisant pas leur nature de pure expérience. Une fois que l'objet, en tant qu'élément d'état de choses, a été nommé, l'objet devient nécessaire, puisqu'il devient impossible de nier son existence. Cette nécessité logique ne précède pas le langage, l'existence de

<sup>103</sup> *Ibid.* p. 292-3.

<sup>104</sup> HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *op. cit.* p. 70.

l'objet ne doit pas être nécessaire dans tous les mondes possibles, mais plutôt dans la reconnaissance de cet objet.

Le deuxième argument de Tejedor va à l'encontre de la présupposition que les objets peuvent être perçus, ce qui n'est pas le cas selon lui, puisque toute perception présuppose un objet complexe. En fait, selon cet auteur, il n'est pas même nécessaire d'avoir recours à l'Argument pour les objets formels (défendu notamment par Ishiguro, McGuinness et Sullivan), il suffit de s'appuyer sur la contrainte de l'indépendance logique.

L'argument de Tejedor est construit essentiellement sur l'inadéquation entre les propriétés perceptuelles et la contrainte de l'indépendance logique :

Since Tractarian objects must be capable of producing logically independent states of affairs, this means, however, that they can neither *possess* nor *be* perceptual properties. For, if they did or were, their combinations would not yield logically independent states of affairs. But this entails, in turn, that objects cannot be directly perceived – for perceptual properties are precisely those properties which render perception possible.<sup>105</sup>

Ce qui est perçu doit nécessairement être composé, et c'est pourquoi il n'est pas possible que les objets soient perçus.

Cette idée s'oppose à celle de Hacker qui veut que les noms simples soient connectés aux objets simples par ostension. Nous allons présenter à l'instant la lecture que présente Hacker du *Tractatus* à ce sujet.

#### 2.4 La définition ostensive

Il a été présenté précédemment que les Hintikka proposent que les objets du *Tractatus* sont très près des « particulars » de Russell. C'est aussi ce que suggère Hacker dans *Insight an Illusion* : « Wittgenstein's concept of simple objects as the subsistent indestructible substance of the world is, I believe, the heir to Russell's notion of a term,

---

<sup>105</sup>TEJEDOR, C. *op. cit.* p. 298.

which as itself a development of Moore's notion of a concept». <sup>106</sup> Hacker soutient une interprétation réaliste des objets. Pour lui, « the objects of the *Tractatus* include not only particulars, i.e. specifically: spatio-temporal points, but also objects such as the ultimate unanalysable determinate of perceptual determinables». <sup>107</sup>

La définition ostensive est, selon Hacker, ce qui permet la connexion entre le langage et le monde. Au paragraphe 3.263 du *Tractatus* on retrouve l'idée suivante :

Les significations des signes primitifs peuvent être expliquées par des éclaircissements. Les éclaircissements sont des propositions contenant les signes primitifs. Ils ne peuvent donc être compris que si les significations de ces signes sont déjà connues.

Si un éclaircissement peut être sous la forme 'Ceci est A', on pourra considérer que c'est une explication des signes primitifs qui y sont contenus. Ce n'est pas une définition, parce qu'une définition présuppose une position intra-linguistique, et on ne peut définir les signes simples en ce sens. La forme 'Ceci est A' remplit la fonction d'explication ostensive, et cette explication ne pourra être comprise que si l'on comprend que 'A' signifie A.

Selon Hacker, l'interprétation telle qu'il la présente du *Tractatus* serait une explication intéressante en ce qui concerne l'importance que Wittgenstein accorde à la définition ostensive dans les *Recherches* ainsi que sa critique relativement à la mauvaise compréhension répandue de la définition ostensive.

Suite aux différents commentaires qui ont été présentés dans les pages précédentes, quelle est la position la plus adéquate ? La diversité des objets, contrairement à ce qui pouvait nous sembler au départ comme un obstacle, est peut-être en fait la réponse à la question concernant la nature des objets : « If the objects of the *Tractatus* were type-homogeneous, then there would be a unique relation that held between a name and the object named. Otherwise there are as many relations of names to

---

<sup>106</sup> BAKER, G.P. *Insight and Illusion: Wittgenstein on philosophy and the metaphysics of experience*. Oxford: Clarendon Press, 1972, p. 42.

<sup>107</sup> *Ibid.* p. 43.

objects as there are types of names ». <sup>108</sup> Pour cette raison, il me semble pertinent de croire que les objets simples peuvent être très divers, mais que ce qui compte essentiellement, c'est la relation qu'ils ont avec les noms. Si nous observons que dans le langage, il y a divers noms, et comme Wittgenstein considère que le langage et le monde sont symétriques, alors on peut croire qu'il existe différents objets simples. Ce qui distingue les noms et les objets qui leur correspondent serait justement ce que Wittgenstein veut exprimer par l'usage syntaxique. Même si l'objet est central à l'époque du *Tractatus* en raison de la position atomiste qui y est adoptée, on peut suggérer, du fait même que Wittgenstein n'en donne pas une définition précise quant à sa nature, que ce n'est pas ce qui est le plus important. À la question de Norman Malcom à savoir si « au moment où il écrivait le *Tractatus*, il n'avait pas eu l'idée de montrer par des exemples ce que pouvait être la "chose simple" », Wittgenstein répondit « qu'en ce temps, il ne pensait qu'en "logicien", et ce n'était pas l'affaire du logicien de décider si une chose était simple ou complexe (...) ». <sup>109</sup> Même si Wittgenstein considère que cette question concerne l'empirisme plutôt que la logique, il faut noter que l'opération du langage qui concerne l'objet simple l'intéresse. C'est pour cette raison que l'approche de Hacker est intéressante quant à ce que sont les objets simples du *Tractatus*.

## 2.5 Les noms propres

Dans leur commentaire critique, Baker et Hacker présentent en quoi consistent les noms logiquement propres de Russell ainsi que les noms de Wittgenstein. Il est important de s'y arrêter quelques instants, notamment parce que Wittgenstein, dans les *Recherches*, critique la conception du nom logiquement propre de Russell, et il serait bon de déterminer auparavant quels sont les rapports entre les deux. La critique faite par Wittgenstein à l'endroit de Russell sera présentée au chapitre suivant.

Ayant déjà abordé l'atomisme logique des deux philosophes, certaines ressemblances entre leurs conceptions de ce que doit être le nom semblent évidentes. Pour les deux, le nom signifie un objet qui résiste à l'analyse puisqu'il est le terme de

<sup>108</sup> BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. *An Analytic Commentary on the Philosophical Investigations: Understanding and Meaning*, p.239.

<sup>109</sup> MALCOM, N. « Ludwig Wittgenstein », *Le cahier bleu et le cahier brun*. Paris : Gallimard, 1965, p. 407.

celle-ci. En ce sens, ils sont des symboles simples qui ne sont pas constitués d'autres éléments. Comme ce qui peut être nommé ne peut pas être décrit et que ce qui peut être décrit ne peut pas être nommé par un nom, il s'ensuit, pour Wittgenstein comme pour Russell, que ce qui peut être symbolisé par un nom peut l'être seulement par ce moyen. Il n'est pas signifiant d'affirmer l'existence d'un objet sous la forme « x existe », puisque la relation entre nom et objet est à la fois opaque et externe, externe parce que la relation d'un nom et sa signification n'est pas une relation logique, opaque parce que l'évidence de la fin de l'analyse n'est jamais totale.

On note deux différences dans le commentaire de Baker et Hacker entre Wittgenstein et Russell à propos des noms. La première concerne la possibilité de signifier isolément. Pour Russell il est possible de dire que les noms logiquement propres peuvent avoir une signification isolément, contrairement aux symboles incomplets (comme les descriptions définies et les noms de classe) qui ont besoin de définitions contextuelles ou explicites. Comme le nom logiquement propre ne peut pas être expliqué mais seulement saisi dans sa relation avec un objet, Russell va considérer qu'il est possible de saisir sa signification isolément. Wittgenstein au contraire soutient au paragraphe 3.3 du *Tractatus* : « Seule la proposition a un sens ; ce n'est que lié dans une proposition que le nom a une signification ». Peut-être serait-il bon de rappeler l'idée de Peirce qui veut que tout index (un signe qui est en connexion directe avec son objet), ne peut être véritablement saisi qu'à l'intérieur d'un contexte. Il semble bien que c'est le point de vue qu'adopte Wittgenstein, contrairement à Russell, qui prétend qu'il est possible pour le nom de signifier sans le contexte.

S'il est clair pour Russell que les objets simples sont les sense-data, il soutiendra que la signification d'un nom ne peut se saisir que par accointance. Baker et Hacker considèrent que sur ce point, Wittgenstein est en accord majeur avec Russell, mais qu'il ne développe pas sur le sujet puisque ce qui consiste à comprendre la signification d'un nom est un problème psychologique et cet aspect n'intéresse pas Wittgenstein au moment du *Tractatus*. Il admet avec Russell que les propriétés externes ne sont en aucun cas nécessaire pour saisir l'objet, et que ce sont seulement les propriétés internes qui comptent. Pour Wittgenstein on ne peut pas dire quoi que ce soit sur les propriétés, on ne peut que les montrer : « L'existence de telles propriétés et relations internes ne peut cependant pas être affirmée par des propositions, mais elle se montre dans les

propositions qui représentent de tels états de choses et traitent de tels objets ». <sup>110</sup>

Le nom propre, à la fois pour Russell et pour Wittgenstein, est ce qui désigne le simple. Pour Russell, le nom logiquement propre par excellence est le « ceci ». Wittgenstein fera la critique de cette conception dans les *Recherches*. L'atomisme logique, en ce qu'il vise la relation entre l'objet simple par le nom, concerne en ce sens la définition ostensive, puisque c'est grâce à elle que le langage est en contact avec le monde.

La connaissance effective de l'objet simple n'a pas d'effet sur la connaissance logique que nous pouvons avoir du langage et du monde. Évidemment, si la connaissance de la nature de l'objet simple n'est pas nécessaire pour comprendre la proposition, ce n'est pas de l'objet lui-même que pourra émaner la signification, c'est plutôt le contexte de la proposition qui nous permet de la comprendre. Pour cette raison, on peut voir que le contexte, contrairement à ce que pensait Russell, est nécessaire selon Wittgenstein pour saisir un nom, et cela dès le *Tractatus*.

Les idées présentées dans ce chapitre se retrouvent aussi dans les *Recherches* et sont moins étrangères que ce que l'on pourrait croire à la « deuxième philosophie » de Wittgenstein. D'abord, comme il nous sera donné de le constater, la distinction entre dire et montrer n'a jamais quitté Wittgenstein, et elle tient une place importante dans la philosophie des *Recherches*. Ensuite, il doit être clair maintenant que la question de la définition ostensive se trouvait déjà dans le *Tractatus*, puisqu'elle est dénotation plutôt que description, et que c'est la dénotation qui est la relation entre le nom et l'objet. Remarquons aussi que, dès le *Tractatus*, Wittgenstein, contrairement à Russell, pense qu'il est impossible de saisir un nom sans contexte. C'est-à-dire que ce n'est qu'au sein de l'analyse qu'il nous est possible d'arriver à l'élément simple. Il est toujours utile de garder en tête le concept de préscission de Peirce puisqu'il nous rappelle que le particulier ne peut se comprendre qu'au sein du général et que ce n'est que logiquement qu'il nous est possible de faire état du particulier sans se référer au contexte. Enfin, la diversité des noms et des objets quant à leur nature, telle que suggéré par Baker et Hacker, nous laisse entrevoir une idée essentielle des *Recherches*, soit celle que l'objet de la désignation n'est

---

<sup>110</sup> *Tlp.* 4.122.

pas ce qui détermine entièrement la signification. Cette idée est défendue par les Hintikka qui considèrent que, dans le *Tractatus*, ce n'est pas le point de vue métaphysique qui est important pour la détermination de l'objet, mais bien plutôt son statut expérimental et sémantique.

C'est ce qu'il nous sera donné de constater dans les prochains chapitres, où la question de l'indexicalité dans les *Recherches* sera présentée. Le prochain chapitre sera l'occasion de voir la critique qu'opère Wittgenstein à l'endroit de la conception d'Augustin quant à la possibilité d'une définition ostensive pure. La seconde partie sera la critique de Wittgenstein concernant les idées de Russell et celles qu'il défendait lui-même dans le *Tractatus*. Ce chapitre montrera essentiellement que, pour le philosophe des *Recherches*, la réflexion s'effectue désormais à l'aide des jeux de langage, et que toute question philosophique n'a de sens que si elle est posée dans le cadre d'un jeu de langage.

## CHAPITRE III

### DÉFINITION OSTENSIVE ET JEUX DE LANGAGE

*«En connectant la barre au levier, j'actionne les freins.» – Certes, mais du fait de tout le reste du mécanisme. Ce n'est un levier de frein qu'en relation avec ce mécanisme ; et séparé de son support, ce n'est pas même un levier, mais ce peut être tout ce qu'on voudra, ou rien.<sup>111</sup>*

Ce chapitre porte sur la critique que fait Wittgenstein dans les *Recherches* de la conception du langage et de son apprentissage selon saint Augustin, ainsi que du rapport nécessaire entre la définition ostensive et les jeux de langage. Nous avons vu que la définition ostensive, parce qu'elle présuppose une connexion directe entre le langage et le monde, pouvait être considérée comme faisant déjà partie de la première philosophie de Wittgenstein. Les *Recherches philosophiques* reviennent sur certaines idées de cette période et elles commencent par des considérations portant sur la définition ostensive et la conception nominaliste qui la soutient. C'est en passant par une critique de la conception du langage de saint Augustin que Wittgenstein présente sa nouvelle manière d'aborder le langage. Les définitions ostensives perdent leur statut primitif et elles sont relayées par les jeux de langage comme concept central de la théorie du langage. La définition ostensive seule n'explique pas la signification (l'usage) d'un nom ; c'est le jeu de langage qui rend la relation entre le nom et l'objet possible, non pas simplement une règle particulière ou un critère. Les jeux de langage ne remplacent pas les relations de dénomination, ils les constituent.

---

<sup>111</sup> *RP.* §6.

Il est intéressant de remarquer que les *Recherches philosophiques* ont été longuement retravaillées par Wittgenstein, notamment la dernière partie de la première section qui porte sur la philosophie de la psychologie, mais que malgré tout ce travail de révision, le travail portant sur les critiques que Wittgenstein fait d'Augustin, de Russell, de sa propre philosophie ainsi que la présentation de concepts aussi centraux que la définition ostensive, les jeux de langage, les ressemblances de famille et l'usage ont toujours été considérées pour lui achevées (§1 à §188) :

(...) c'est la seule section du travail postérieur de Wittgenstein dont il était pleinement satisfait – la seule partie qu'il n'essaya jamais de réviser ou de réarranger par la suite, et dont il ne laissa jamais entendre qu'il aurait *envie* de la réviser s'il en avait le temps.<sup>112</sup>

### 3.1 De la logique au langage ordinaire

Selon les Hintikka, dans la philosophie « intermédiaire » de Wittgenstein (*Remarques philosophiques* et *Grammaire philosophique*), le philosophe en vient à se demander quel est le lien entre le monde et le langage :

When Wittgenstein traded his onetime phenomenological basis language for an everyday physicalist one, he thereby acquired a new set of problems. As long as he thought that ultimate objects are given to us by direct acquaintance, there was no problem as to how the names of these objects are taught and learned or what the basic language-world links are.<sup>113</sup>

Comme nous l'avons vu dans le chapitre portant sur la philosophie du *Tractatus*, Wittgenstein y présente une philosophie qui suggère que le rapport entre le langage et le monde est symétrique, et que nous ne pouvons rien dire sur ce rapport lui-même, qui se situe aux frontières du langage et du monde. Pour cette raison, le rapport entre le langage et le monde ne peut que se montrer. En aucun cas Wittgenstein ne s'intéresse à l'épistémologie. Par contre, le point de vue du langage ordinaire le force à prendre en compte ce rapport. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la question de l'apprentissage du langage tiendra une telle place dans sa philosophie, puisque c'est probablement le moyen le plus adéquat pour voir comment s'effectuent les liens entre le langage et la

<sup>112</sup> MONK, R. *Wittgenstein: Le devoir de génie*, p. 361.

<sup>113</sup> HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *Investigating Wittgenstein*, p. 176-7.

réalité. On peut voir dans ce qui suit la remise en question de Wittgenstein face à sa philosophie du langage du *Tractatus* :

D'autres illusions viennent s'ajouter, de divers côtés, à l'illusion particulière que j'ai ici en vue. La pensée, le langage, nous apparaissent alors comme l'unique corrélat du monde, comme son image. Les concepts de proposition, de langage, de pensée, de monde, sont alignés les uns à la suite des autres, et ils sont tous équivalents. (Mais à quoi ces mots servent-ils? (Il manque le jeu de langage auquel les appliquer).<sup>114</sup>

L'ostension est ce qui montrait le lien entre le langage et le monde dans le *Tractatus*. Toutefois, l'ostension seule ne peut plus satisfaire Wittgenstein dans sa nouvelle conception du langage. Les objets physiques de tous les jours seraient trop différents et impossibles à définir de manière ostensive. Wittgenstein, dans sa période transitoire, remet en question la définition ostensive. Elle conservera une certaine importance, seulement elle aura une visée différente : « Wittgenstein thought that a successful ostensive definition could give to the recipient the *rule* for the use of the word to be defined, or at least an important part of such a rule ». <sup>115</sup> La définition ostensive serait ce qui montre la règle qui justifie l'usage du mot, alors que l'apprentissage de la signification d'un mot dans le *Tractatus* s'effectue par la saisie de la relation entre le signe et son correspondant dans le monde. Dans les *Recherches* ce n'est plus la règle mais le jeu de langage qui joue un rôle primordial, c'est la maîtrise d'une technique :

En comparant non plus la proposition isolée, mais le système propositionnel, avec une règle graduée, Wittgenstein effectue un pas décisif en direction du problème de la signification qu'il retiendra dans son principe : comprendre une phrase, c'est comprendre un langage; et la compréhension d'un langage est quelque chose qui ressemble à la maîtrise d'une technique.<sup>116</sup>

La critique que fait Wittgenstein de la conception du langage d'Augustin aide à nous faire saisir sa nouvelle conception du langage qui implique des conditions d'interprétation pour la saisie d'une définition ostensive. Cette critique porte essentiellement sur la définition ostensive pure, qui consiste en l'idée qu'il serait possible d'établir une connexion directe et autonome entre le langage et la réalité, comme si la définition ostensive pouvait être primitive. Pour Wittgenstein, il est clair que nous ne pouvons adopter une conception du langage qui tient pour possible l'autonomie de la

<sup>114</sup> RP. §96.

<sup>115</sup> HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *op. cit.* p. 180.

<sup>116</sup> BOUVERESSE, J. *Le mythe de l'intériorité : expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*. Coll. « Critique ». Paris : Les éditions de minuit, 1987, p. 237.

définition ostensive. Wittgenstein n'invalide pas la définition ostensive, bien au contraire, mais il souligne qu'elle a nécessairement besoin de contexte pour être opérante. C'est par le chemin de cette critique que Wittgenstein soutiendra l'idée que pour la compréhension de chaque définition ostensive il est nécessaire qu'il y ait maîtrise de certains jeux de langage.

### 3.2 Critique d'Augustin

Les *Recherches* s'ouvrent sur une citation de saint Augustin qui révèle pour Wittgenstein toute une conception du langage. Il faut ici être prudent relativement à l'usage du mot « conception » pour parler de ce que dit Augustin du langage dans les *Confessions*. Monk, dans la biographie de Wittgenstein, explique :

Contrairement à ce que l'on pense parfois, la citation de saint Augustin n'est pas avancée en tant que *théorie* du langage que Wittgenstein réfuterait ensuite. Après tout, les *Confessions* ne sont pas (du moins, pas primitivement) un ouvrage philosophique, mais une autobiographie religieuse, et dans le passage cité, Augustin ne *théorise* pas, mais décrit comment il a appris à parler. Et c'est précisément pour cette raison qu'il est approprié en tant que cible de l'entreprise philosophique de Wittgenstein. Bien qu'il n'exprime pas une théorie, ce que contient le récit d'Augustin, c'est une *image*. Et, pour Wittgenstein, *toutes* les théories philosophiques sont enracinées précisément dans une telle image, et doivent être extirpées par l'introduction d'une nouvelle image, d'une nouvelle métaphore.<sup>117</sup>

L'extrait des *Confessions* sera à la fois prétexte pour une critique d'une conception du langage que Wittgenstein juge insatisfaisante, et point de départ pour établir l'idée de langages primitifs et de jeux de langage. Wittgenstein ne s'est jamais intéressé, et cela depuis ses débuts en philosophie, à retracer ce que divers penseurs avaient dit avant lui. Dans l'avant-propos du *Tractatus*, il disait déjà :

Je ne chercherai pas à juger dans quelle mesure mes efforts coïncident avec ceux d'autres philosophes. Ce que j'ai écrit ne prétend pas en fait à la nouveauté dans le détail et si je n'indique aucune source, c'est qu'il m'indiffère de savoir si ce que j'ai pensé a déjà été pensé avant moi par quelqu'un d'autre.<sup>118</sup>

Cette manière de voir le suivra dans sa philosophie tardive. Malgré le fait que nous retrouvons un extrait des *Confessions* au début des *Recherches*, il faut bien voir que

<sup>117</sup> MONK, R. *op. cit.* p. 362.

<sup>118</sup> *Tlp.* Avant-propos.

l'attitude de Wittgenstein n'a pas changé plus tard, c'est-à-dire qu'il ne s'intéresse pas plus aux dires des philosophes quand il rédige les *Recherches* que précédemment. Il faut plutôt considérer l'extrait d'Augustin comme un prétexte pour introduire certains problèmes philosophiques d'une conception du langage très répandue en philosophie, conception avec laquelle Wittgenstein est en désaccord. On pourrait dire qu'il a simplement choisi Augustin comme figure représentant cette mauvaise – ou plus exactement cette incomplète – conception du langage. Il faut ajouter à cette idée de prétexte l'explication que donne Norman Malcolm concernant le choix de la citation d'Augustin par Wittgenstein :

Il admirait profondément l'œuvre de saint Augustin. Ce qui l'avait conduit, m'a-t-il dit, à commencer par une citation de saint Augustin le texte des *Investigations*, ce n'était pas qu'il fût le moins du monde embarrassé pour trouver chez d'autres philosophes une référence du même ordre, mais qu'un esprit de cette qualité eût soutenu cette conception prouvait bien quelle importance il fallait lui attacher.<sup>119</sup>

Avant d'aller plus loin, voyons d'abord l'extrait cité par Wittgenstein:

Quand ils [les adultes] nommaient une certaine chose et qu'ils se tournaient, grâce au son articulé, vers elle, je le percevais et je comprenais qu'à cette chose correspondaient les sons qu'ils faisaient entendre quand ils voulaient la montrer [*ostendere*]. Leurs volontés m'étaient révélées par les gestes du corps, par ce langage naturel à tous les peuples que traduisent l'expression du visage, le jeu du regard, les mouvements des membres et le son de la voix et qui manifeste les affections de l'âme lorsqu'elle désire, possède, rejette, ou fuit quelque chose. C'est ainsi qu'en entendant les mots prononcés à leur place dans différentes phrases, j'ai peu à peu appris à comprendre de quelles choses ils étaient les signes; puis une fois ma bouche habituée à former ces signes, je me suis servi d'eux pour exprimer mes propres volontés.<sup>120</sup>

Ce qu'il nous faut d'abord remarquer relativement à cette conception du langage, c'est qu'elle est probablement celle que nous pouvons tous avoir intuitivement de notre apprentissage du langage, c'est-à-dire qu'il nous semble bien que c'est ainsi que nous apprenons le langage. C'est justement cette image spontanée de l'apprentissage du langage que Wittgenstein veut briser.

Wittgenstein nous demande au §2 des *Recherches* de nous imaginer un langage qui sert d'échanges entre deux maçons. « À cet effet, ils se servent d'un langage constitué

<sup>119</sup> MALCOM, N. «Ludwig Wittgenstein», *Le cahier bleu et le cahier brun*, p. 389.

<sup>120</sup> *RP*. § 1. Traduit du latin par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal.

des mots “bloc”, “colonne”, “dalle”, “poutre”. *A* crie leur nom. – *B* apporte la pierre qu’il a appris à apporter en réponse à ce cri ». <sup>121</sup> Pour Wittgenstein il est essentiel de distinguer les différents usages que l’on fait des mots. L’image du langage telle que présentée dans les *Confessions* est trompeuse, puisqu’elle présente les mots comme si ils ne pouvaient occuper qu’une seule fonction. Alors qu’en fait, il est possible que même les substantifs qui pourraient être appris par définition ostensive (parce que ce n’est pas possible pour tous les substantifs), ne se comportent pas toujours comme tel. L’exemple des maçons montre qu’il est possible que le mot « dalle » soit utilisé non pas comme un substantif, mais plutôt comme un ordre qui engage une action. Selon l’auteur des *Recherches*, rien ne nous permet de dire que cette formulation est moins complète que l’expression « apporte-moi une dalle ». Wittgenstein défend l’idée qu’un même mot peut avoir un usage très différent, et que ce n’est qu’à travers la perspective de notre propre langage que nous pensons faussement que l’expression elliptique est moins complète que l’expression « apporte-moi une dalle ».

Relativement à la diversité des mots et de leurs usages, Wittgenstein écrit :

Pense aux outils qui se trouvent dans une boîte à outils : marteau, tenailles, scie, tournevis, mètre, pot de colle, colle, pointes et vis. – Les fonctions de ces objets diffèrent tout comme les fonctions des mots. (Et il y a des similitudes dans un cas comme dans l’autre.)

Ce qui nous égare, il est vrai, est l’uniformité de l’apparence des mots lorsque nous les entendons prononcer ou que nous les rencontrons écrits ou imprimés. Car leur *emploi* ne nous apparaît pas si nettement. Surtout pas quand nous philosophons! <sup>122</sup>

Notons cependant que cette critique n’empêchera pas Wittgenstein de se servir comme point de départ de la conception d’Augustin, puisque c’est cette manière primitive de concevoir le langage qu’il retiendra pour éclairer les problèmes que nous retrouvons quand nous tentons de comprendre *notre* langage. Selon Wittgenstein il peut être parfois bénéfique de regarder comment fonctionne le langage dans son appareil le plus simple, sans tous les atours d’un langage plus complexe. Dès le deuxième paragraphe des *Recherches*, il met à profit cette idée puisqu’il part du fonctionnement de langages primitifs pour comprendre davantage notre propre langage. La conception augustinienne

---

<sup>121</sup> *RP*, §2.

<sup>122</sup> *RP*, §11.

du langage ne sera donc pas qu'objet de critique mais sera aussi le point de départ de l'explication de ce que sont les langages primitifs et les jeux de langage.

L'utilisation que fait Wittgenstein des langages primitifs ne doit pas nous faire perdre de vue toutefois la critique de la conception augustinienne, car ce n'est pas, pour lui, le fin mot de l'explication, mais simplement un outil pour voir plus clair, alors que cette conception, chez saint Augustin, est présentée comme étant l'explication du fonctionnement de tout notre langage. Le langage et son apprentissage ne sont pas réductibles à la désignation, d'abord parce que, comme nous venons de le voir, la définition ostensive ne s'applique pas à tous les mots, et ensuite parce que, comme nous le verrons, elle ne peut jamais être effective de manière pure, sans le support d'un jeu de langage.

### 3.3 *Distinction entre dénomination et description*

Un autre problème se dégage de la conception augustinienne, et c'est l'idée que l'apprentissage est compris comme reposant sur la simple et pure désignation d'objets. Comme nous l'avons vu, ce ne sont pas tous les mots qui se prêtent à ce genre d'apprentissage. Toutefois, même en ce qui concerne les mots qui peuvent être appris par désignation (certains substantifs), il n'en demeure pas moins qu'ils ne peuvent pas être appris par définition ostensive pure. Cette critique est extrêmement importante pour comprendre la conception du langage de Wittgenstein, puisqu'un tel type d'apprentissage direct, c'est-à-dire un apprentissage par définition ostensive pure, est impuissant à assurer seul l'acquisition du langage tel que nous le pratiquons. C'est pour cette raison que la notion de jeu de langage est à ce point importante dans la philosophie de Wittgenstein, puisque les jeux de langage sont la condition de la signification. Même la désignation simple d'un objet sous la forme de la définition ostensive « ceci est x » ne peut pas être saisie sans plusieurs jeux de langage.

À deux reprises dans les *Recherches*, Wittgenstein utilise la métaphore de l'étiquette pour exprimer l'idée que nommer quelque chose est semblable à attacher une étiquette à une chose. On pourrait d'abord dire que c'est pour cette raison que la

définition ostensive ne peut pas être effective pour tous les mots, puisque nous ne pouvons mettre des étiquettes qu'à certains substantifs :

Peut-être la façon la plus directe d'appliquer le mot « désigner » est-elle d'inscrire le signe sur l'objet désigné. (...) C'est de cette manière, et de manières plus ou moins analogues, qu'un nom désigne une chose et qu'un nom est donné à une chose. – Quand nous philosophons, il se révèlera souvent utile de nous dire que dénommer quelque chose est analogue au fait d'attacher à une chose une étiquette portant son nom.<sup>123</sup>

Certains commentateurs ont considéré Wittgenstein comme un philosophe nominaliste en raison de cette image de l'étiquette. Il me semble que cette opinion omet deux éléments importants de ce que soutient Wittgenstein. D'abord, il insiste sur le fait que ce ne peut pas être appliqué à tous les mots, et surtout, que le travail ne s'arrête pas là. En effet : « Comme je l'ai dit — dénommer est analogue au fait d'attacher une étiquette à une chose. On peut dire que c'est là la préparation à l'usage d'un mot ». <sup>124</sup> Ce passage est, à ce qu'il me semble, extrêmement important. Il dit que mettre l'étiquette, dénommer, n'est pas tout, puisque l'usage n'est pas encore entré en jeu. La dénomination n'est que la préparation à l'usage, alors que selon la conception d'Augustin, la dénomination *est* la signification. Selon lui en effet, du fait qu'il y a dénomination, il y a signification, alors que pour Wittgenstein :

Pour une *large* classe des cas où il est utilisé — mais non pour *tous* —, le mot « signification » peut être expliqué de la façon suivante : La signification d'un mot est son emploi dans le langage.

Et l'on explique parfois la *signification* d'un nom en montrant le *porteur* de ce nom.<sup>125</sup>

Selon Augustin, la signification est saisissable par la simple présentation du mot (de l'étiquette) et de la chose, alors que, dès le *Cahier bleu*, Wittgenstein considère que cette relation entre le mot et la chose ne peut être saisie qu'à travers son usage :

C'est-à-dire qu'une étiquette n'aurait un sens pour nous que dans la mesure où nous en ferions une utilisation précise. Maintenant, nous pourrions facilement imaginer que nous serions impressionnés par le simple fait de voir une étiquette sur une

<sup>123</sup> *RP*, §15.

<sup>124</sup> *RP*, §26.

<sup>125</sup> *RP*, §43.

chose, et que nous oublions que ce qui rend ces étiquettes importantes, c'est leur utilisation.<sup>126</sup>

Si la définition ostensive nous permet de montrer l'étiquette qui se rattache à l'objet, il n'en demeure pas moins que c'est par l'usage seulement que cette étiquette *prendra vie* (*RP*. §30). C'est pour cette raison que la définition ostensive pure n'est pas possible, puisque même avec une spécification de ce dont nous voulons parler (*cette couleur, ce nombre, cette forme...*), il faut tout de même savoir déjà de quoi il s'agit.

Quelle est la relation du nom à ce qu'il dénomme? – Quelle est-elle? Considère le jeu de langage du §2, ou un autre jeu. Tu peux y voir en quoi consiste cette relation. Elle peut également consister, entre bien d'autres choses, en ce que l'audition du nom évoque à l'esprit l'image du dénommé, mais aussi en ce que le nom est inscrit sur ce qu'il dénomme ou qu'il est prononcé en même temps que l'on montre ce qu'il dénomme.<sup>127</sup>

La conception du langage d'Augustin, telle qu'elle est présentée par Wittgenstein est nominaliste, puisque Augustin présente l'apprentissage comme une connexion avec la signification. Même si Wittgenstein propose la métaphore de l'étiquette pour expliquer la relation entre les mots et la signification, il n'est pas nominaliste pour autant, puisqu'il ne réduit pas le mot à son objet dans les *Recherches*, puisqu'il dit plutôt que cette relation n'est que la préparation à l'usage d'un mot.

Même si l'approche du Wittgenstein des *Recherches* diffère de celle du *Tractatus*, il ne faut pas oublier que dès sa première philosophie, Wittgenstein ne considérait pas qu'il était possible de saisir la définition ostensive seule, sans le contexte de la proposition. Au contraire, Wittgenstein a toujours soutenu que le contexte était nécessaire pour saisir la relation entre le nom et l'objet. Dans les *Recherches*, il se défend d'être nominaliste :

Nous n'analysons pas un phénomène (la pensée par exemple), mais un concept (celui de la pensée par exemple), et donc l'application d'un mot. Aussi pourrions-nous donner l'impression de faire du nominalisme. Les nominalistes commettent l'erreur d'interpréter tous les mots comme des *noms*, et donc de ne pas décrire réellement leur usage, mais de donner seulement en quelque sorte des instructions sur le papier en vue d'une telle description.<sup>128</sup>

<sup>126</sup> *CB*. p. 127-8.

<sup>127</sup> *RP*. §37

<sup>128</sup> *RP*. §383.

Ce qui a changé par contre entre la période du *Tractatus* et celle des *Recherches* est l'intérêt que portait Wittgenstein au particulier dans le langage, les noms. Il est vrai qu'il admettait l'importance du contexte de la proposition, mais son idéal était tout de même d'atteindre l'élément le plus simple. Dans les *Recherches*, il consacre ses réflexions davantage aux jeux de langage et critique toute prétention à une signification autonome.

Wittgenstein considère que prétendre que la saisie du particulier par la définition ostensive pure est possible, c'est croire qu'il y a un certain *vouloir-dire* qui accompagnerait cette définition, c'est-à-dire que ce qui est nécessaire à la signification émane en quelque sorte de la définition elle-même. Or, il n'en est rien. Bien entendu, nous dira Wittgenstein, il y a bien quelque chose comme des caractéristiques particulières qui accompagnent certains types d'ostension, mais ce n'est pas le cas en tout temps, de sorte que ces caractéristiques ne sont pas nécessaires. On ne peut pas dire que nous faisons toujours la même chose quand nous portons notre attention sur la forme, la couleur, ou autres choses semblables. Il n'y a donc pas de *vouloir-dire* qui pourrait assurer une univocité de la définition ostensive :

Dans certains cas, particulièrement lorsqu'on montre « la forme » ou « le nombre », il y a des expériences et des manières de montrer caractéristiques – « caractéristiques » en ceci qu'elles réapparaissent souvent (mais pas toujours) quand on « vise » la forme ou le nombre. Mais as-tu également connaissance d'une expérience caractéristique du fait de montrer, aux échecs, une pièce en tant que *pièce du jeu*? On peut tout de même dire : « Je veux dire que c'est cette *pièce* qui se nomme « roi », et non le bout de bois que je montre». <sup>129</sup>

Ce qui rend possible toutefois la compréhension des définitions ostensives, c'est qu'elles sont toujours à l'intérieur d'un jeu de langage, c'est ce qui fait que nous pouvons les comprendre. La définition ostensive seule ne dit rien de l'objet sur lequel elle attire l'attention, mais, comprise dans un jeu de langage, elle nous est accessible.

### 3.4 *Jeux de langage*

À quelques reprises déjà il a été question de jeux de langage, sans pour autant avoir défini ce que Wittgenstein entend par ce concept. Il est maintenant temps de

---

<sup>129</sup> *RP*. §35.

présenter ce que sont les jeux de langage pour pouvoir ensuite saisir la relation de la définition ostensive avec ceux-ci.

Quand vient le temps d'aborder les jeux de langage chez Wittgenstein, nous constatons que nous nous trouvons devant une situation bien particulière, puisqu'il nous est difficile d'en donner une définition claire, et cela en dépit du fait que la notion de jeu de langage traverse une grande part de l'œuvre wittgensteinienne. Quand Wittgenstein attire notre attention sur un jeu de langage, il nous amène à nous attarder sur certains usages de notre langage et il tente d'aller à l'encontre des illusions qui sont causées par la grammaire apparente de celui-ci. Wittgenstein veut nous montrer, à l'aide des jeux de langage, ce qui *se passe* dans le langage, tel qu'il est.

On retrouve le concept de jeu de langage dès *Le Cahier bleu* où les jeux de langage sont considérés comme étant « des manières d'utiliser des signes plus simples que celles dont nous utilisons les signes de notre langage quotidien, qui est extrêmement compliqué ». <sup>130</sup> Les jeux de langage sont, dans cette perspective, des jeux primitifs et imaginés. Dans les *Recherches*, ils seront dorénavant des éléments de ce qui constitue notre langage actuel.

D'un point de vue théorique, Wittgenstein nous dit très clairement de quelle manière nous devons nous servir des jeux de langage :

Nos jeux de langage clairs et simples ne sont pas des études préparatoires pour une réglementation future du langage – ce ne sont pas de premières approximations, qui ne tiendraient compte ni du frottement ni de la résistance de l'air. Les jeux de langage se présentent plutôt comme des *objets de comparaison*, qui doivent éclairer, au moyen de ressemblances et de dissemblances, les conditions qui sont celles de notre langage. <sup>131</sup>

Les jeux de langage en tant que phénomènes langagiers divers sont ce qui constitue le réseau de tout ce qui comprend notre langage ordinaire. Au paragraphe 23 des *Recherches* il nous est possible de nous faire une idée de ce que sont les jeux de langage dans leur extension:

---

<sup>130</sup> *CB.* p. 56.

<sup>131</sup> *RP.* §130.

Représente-toi la diversité des jeux de langage à partir des exemples suivants. Et d'autres encore :

- Donner des ordres, et agir d'après des ordres –
- Décrire un objet en fonction de ce qu'on en voit, ou à partir de mesures que l'on prend–
- Produire un objet d'après une description (un dessin) –
- Rapporter un événement –
- Faire des conjectures au sujet d'un événement –
- Établir une hypothèse et l'examiner –
- Représenter par des tableaux et des diagrammes les résultats d'une expérience –
- Inventer une histoire; et la lire –
- Faire du théâtre –
- Chanter des comptines –
- Résoudre des énigmes –
- Faire une plaisanterie; la raconter –
- Résoudre un problème d'arithmétique appliquée –
- Traduire d'une langue dans une autre –
- Solliciter, remercier, jurer, saluer, prier.<sup>132</sup>

Dans cette énumération nous voyons que les jeux de langage ne sont pas seulement des outils théoriques, mais qu'ils sont aussi, ou plutôt d'abord, des phénomènes de notre langage.

Si nous portons notre attention sur les différents jeux de langage énumérés plus haut, nous constatons que les jeux de langage ne sont pas seulement faits d'expressions, mais aussi d'actions. Quand on sait jouer un jeu de langage, on sait faire quelque chose. La notion de jeu de langage comme action est importante puisqu'elle nous empêche de réduire le langage à la langue. Maîtriser un jeu de langage, c'est maîtriser une technique, c'est un savoir-faire plus qu'un simple savoir théorique. Wittgenstein nous fait aussi remarquer :

Ne dis pas : « Sans langage, nous ne pourrions pas nous comprendre mutuellement »,  
 – mais : Sans langage, nous ne pouvons pas influencer d'autres hommes de telle et telle manière, nous ne pouvons construire ni routes, ni machines, etc. Et aussi : Sans l'emploi de la parole et de l'écriture, les hommes ne se comprendraient pas entre eux.<sup>133</sup>

Ici nous voyons que les jeux de langage ne sont pas seulement des outils théoriques, mais qu'ils constituent essentiellement ce qui nous permet de communiquer, d'échanger, de vivre avec les autres. Les jeux de langage, comme l'affirme Wittgenstein au §19 des *Recherches*, ne se réduisent pas à la langue, mais bien davantage à une forme de vie :

---

<sup>132</sup> *RP*. §23.

<sup>133</sup> *RP*. §491.

L'un des aspects par lesquels les travaux postérieurs de Wittgenstein sont si différents du *Tractatus*, c'est précisément leur approche « anthropologique ». Là où le *Tractatus* traite du langage en faisant abstraction des circonstances de son utilisation, les *Investigations* insistent à de nombreuses reprises sur l'importance du « flux de la vie » qui donne leur signification aux énoncés linguistiques : un « jeu de langage » ne peut être décrit sans faire mention des activités et du mode de vie de la « tribu » qui y joue.<sup>134</sup>

Il faudrait noter aussi que Wittgenstein fait parfois usage du jeu de langage au singulier non pas pour nous signifier un jeu de langage parmi d'autres, mais plutôt pour faire référence au jeu de langage en tant qu'il est LE langage, le tout du langage : « J'appellerai aussi « jeu de langage » l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé». <sup>135</sup> Ici, Wittgenstein ne pointe pas vers un jeu de langage particulier, mais il est plutôt question *du* jeu de langage, signifiant ici le langage dans son ensemble. Wittgenstein ne considère jamais que les jeux de langage sont entièrement séparés de notre langage de tous les jours. Il affirme plutôt que :

Mais en même temps dans ces processus simples, nous reconnaissons des formes de langage sans rupture avec nos formes de langage plus compliquées. Nous voyons que nous pouvons construire les formes compliquées à partir des formes primitives, en ajoutant progressivement de nouvelles formes.<sup>136</sup>

Le langage (ou le jeu de langage) est composé de plusieurs jeux de langage. Ces jeux de langage sont des activités.

Comme le jeu de langage est un concept que Wittgenstein lui-même trouve difficile de définir, même s'il est au fondement de sa philosophie du langage,<sup>137</sup> il a recours à l'idée de ressemblance de famille pour faire saisir le problème de définition en général, et de celui de jeu de langage en particulier : « Tu parles de toutes sortes de jeux de langage, mais tu n'as nulle part dit ce qui est essentiel au jeu de langage et donc au langage lui-même, ce qui est commun à tous ces processus et fait d'eux un langage ou les

<sup>134</sup> MONK, R. *Wittgenstein: Le devoir de génie*, p. 259.

<sup>135</sup> *RP*, §7.

<sup>136</sup> *CB*, p.56.

<sup>137</sup> Comme le fait remarquer Bouveresse avec justesse : « On pourrait dire qu'en un certain sens, pour Wittgenstein, ce sont les jeux de langage qui jouent le rôle du *transcendantal*. Ils constituent ce qui est toujours déjà là et qui, parce qu'il est toujours déjà là, est le plus difficile à reconnaître et à décrire ». BOUVERESSE, J. « Le mythe de l'intériorité », p.30.

parties d'un langage». <sup>138</sup> Dire qu'un concept a une essence, c'est présupposer qu'il y a une caractéristique commune à toutes les choses que nous regroupons sous lui, alors que ce n'est pas ainsi que fonctionnent les concepts selon Wittgenstein. Il nous donne l'exemple du concept de jeu (*RP*. §66) : Si nous tentons de trouver l'essence de ce que nous appelons « jeu », nous allons constater que nous sommes dans l'impossibilité d'identifier une caractéristique qui puisse tenir pour tous les jeux. Le divertissement, les règles, le jeu en équipe, les habiletés seront parfois des caractéristiques de certains jeux, mais ce n'est pas le cas pour d'autres. Il n'y a pas quelque chose comme une caractéristique commune, comme une essence du jeu. Et pourtant, nous nommons toutes ces choses « jeu ». Comment faisons-nous? Tout ce que nous appelons « jeu » est lié d'une manière particulière, et ce lien est appelé par Wittgenstein ressemblance de famille. La ressemblance de famille est une ressemblance qui fait un lien entre des choses à la manière d'un réseau, d'un enchevêtrement. Les ressemblances peuvent être de détail ou d'ensemble, mais ce qui fait l'unité du concept, ce qui fait que tous les éléments qui y sont compris le sont, c'est qu'ils se trouvent liés par enchevêtrement. Wittgenstein écrit :

Au lieu d'indiquer un trait commun à toutes les choses que nous appelons langage, je dis que ces phénomènes n'ont rien de commun qui justifie que nous employons le même mot pour tous, – mais qu'ils sont tous *apparentés* les uns aux autres de bien des façons différentes. Et c'est en raison de cette parenté, ou de ces parentés, que nous les appelons tous « langages ». <sup>139</sup>

Pour cette raison, Wittgenstein ne peut pas donner de définition précise des jeux de langage, précise dans le sens d'une caractéristique commune qui constituerait le critère. Mais, d'un autre côté, il faut remarquer que sa méthode de présentation de certains exemples de jeux de langage, ainsi que l'idée de ressemblance de famille nous font bien voir ce qu'il entend par jeu de langage. Il y a donc bel et bien quelque chose qui fonctionne dans cette méthode de définition, et on ne peut certainement pas dire que nous ne comprenons pas ce qu'est un jeu de langage. Il nous semble seulement que lorsque vient le temps de l'expliquer, la définition fuit, et cela en raison justement de la nature du concept, qui ne peut pas se comprendre par la saisie d'une caractéristique unique.

Il pourrait nous sembler que le fait de parler de ressemblance de famille plutôt que d'essence nous met dans une situation peu satisfaisante parce qu'imprécise, puisque

---

<sup>138</sup> *RP*. §65.

<sup>139</sup> *RP*. §65.

le concept se retrouve à ne plus avoir de contours définis. Une des idées de Wittgenstein est que ce qui est flou et vague n'est pas nécessairement problématique, et que même bien souvent, au contraire, c'est ce dont nous avons précisément besoin. Si je dis à quelqu'un de m'attendre « à peu près là », je n'ai pas besoin de plus de précision, et on peut même croire que si j'en donnais plus, si je donnais avec exactitude les coordonnées, il se pourrait très bien que la personne à qui je m'adresse ne me comprenne plus (*RP*. §91). Il faut remarquer que ce qui est vague n'est pas nécessairement inexact et que nous n'avons pas besoin de changer nos phrases vagues pour des phrases plus précises : « D'autre part, il semble clair que là où il y a un sens, il faut qu'il y ait un ordre parfait », <sup>140</sup> et nos phrases vagues ont justement du sens. C'est souvent de vague et de flou que nous avons besoin car c'est ce qui donne les meilleurs résultats.

On peut dire que le vague et les ressemblances de famille sont deux notions qui vont de pair et qu'elles sont les outils dont nous avons besoin pour comprendre comment le langage fonctionne. Il n'est pas pertinent de tenter de comprendre le langage avec des exigences de précision, par exemple, qui ne sont pas utiles dans notre usage. Le plus souvent, le vague fait très bien le travail requis. Wittgenstein explique que la mise en relief de certaines ressemblances mène assez souvent à des résultats déterminés :

C'est ainsi justement que l'on explique ce qu'est un jeu. On donne des exemples à quelqu'un dans l'intention qu'il les comprenne en un sens particulier. – Toutefois, en m'exprimant ainsi, je ne veux pas dire qu'il est censé voir ce qui est commun à tous ces exemples et que – pour une raison ou pour une autre – je n'ai pas pu formuler. Mais je veux dire qu'il doit dorénavant *employer* ces exemples d'une façon déterminée. <sup>141</sup>

Wittgenstein dans les *Recherches* invite le lecteur à regarder ce qui se passe, à regarder comment nous faisons, comment nous jouons le jeu de langage. Qu'un jeu de langage ne soit constitué que de très peu d'éléments n'a pas pour effet qu'il est *moins* un jeu de langage.

Le jeu de langage comme contexte est une idée vers laquelle Wittgenstein nous ramène souvent, puisqu'il considère que bien des problèmes philosophiques naissent de ce que nous posons des questions hors des jeux de langage courants et quotidiens :

---

<sup>140</sup> *RP*. §98.

<sup>141</sup> *RP*. §71.

Quand les philosophes emploient un mot — « savoir », « être », « objet », « je », « proposition », « nom » — et s'efforcent de saisir l'*essence* de la chose en question, il faut toujours se demander: Ce mot est-il effectivement employé ainsi dans le langage où il a son lieu d'origine?

*Nous* reconduisons les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien.<sup>142</sup>

Wittgenstein, pour éviter ce genre de problèmes, regardera ce type d'expressions à l'intérieur des jeux de langage, en insistant sur le fait que de ne regarder que l'expression ne peut que nous faire faire fausse route. Nous jouons différents jeux de langage avec une même expression, les mots peuvent avoir plusieurs sens, et c'est pourquoi il n'est pas satisfaisant de regarder ces mots ou ces expressions à l'état pur, hors de leur contexte.

### *3.5 Trois ordres de connaissance nécessaire pour la saisie d'une définition ostensive*

De la critique que fait Wittgenstein de la conception du langage d'Augustin et de ce qu'il dit des jeux de langage, on comprend que ces derniers sont nécessaires pour toute compréhension d'une définition ostensive. Saisir une définition ostensive présuppose un certain nombre de connaissances telles qu'il est impossible de comprendre ce genre de définition sans elles. Ces connaissances sont de trois ordres. Le premier concerne le fonctionnement même de la définition ostensive, c'est-à-dire que la personne à qui l'on donne la définition ostensive doit être en mesure de savoir comment on l'utilise. Le deuxième ordre concerne le contexte particulier de l'énonciation de la définition ostensive. Enfin, le troisième ordre consiste en la possession d'un réseau de jeux de langage qui font en sorte qu'il est possible pour l'interlocuteur de saisir de nouvelles informations en faisant des liens avec ce qu'il maîtrise déjà grâce à des jeux de langage préalablement appris. Ces trois ordres sont nécessaires à la compréhension d'une définition ostensive.

Le premier ordre concerne l'apprentissage du langage. Être capable de saisir une définition ostensive, c'est à tout le moins maîtriser son jeu de langage, ce que l'enfant, au départ, ne sait pas faire. C'est pourquoi il ne peut pas saisir directement, comme le présuppose Augustin, les définitions ostensives que lui fait son entourage. Saint Augustin conçoit l'apprentissage du langage comme une multitude de définitions ostensives, qui

---

<sup>142</sup> *RP*. §116

portent l'enfant à faire des associations entre le mot et la chose. Globalement, Wittgenstein conçoit aussi qu'une grande part de l'apprentissage se fait par définitions ostensives. Toutefois, nous dit-il : « Je ne parlerai pas ici d'« explication ostensive » ni de « définition », parce que l'enfant ne peut pas encore *poser de question* sur la dénomination. Je parlerai d'« enseignement ostensif des mots » ». <sup>143</sup> Cette nuance est très importante puisqu'elle distingue la démonstration (par exemple, « ceci est un chat », avec le geste de pointer en direction du chat) qui s'insère dans la compréhension du jeu de langage, on est alors au niveau de la définition ostensive, de la démonstration qui n'est pas encore comprise clairement dans un jeu de langage, on est alors au niveau de l'enseignement démonstratif. Selon la conception d'Augustin, c'est comme si l'enfant était déjà maître d'un langage (maître de plusieurs jeux de langage) et qu'il pouvait alors saisir les définitions ostensives. Wittgenstein considère plutôt que cette saisie ne peut se faire qu'à l'intérieur d'un jeu de langage :

La question sur la dénomination et son corrélat, l'explication ostensive, constituent, pourrions-nous dire, un jeu de langage en soi. Ce qui veut dire en réalité que nous sommes éduqués, dressés, à demander : « Comment cela s'appelle-t-il ? » – après quoi vient la dénomination. <sup>144</sup>

Pour Wittgenstein, la définition ostensive est elle-même un jeu de langage, elle n'est pas simplement la relation entre un élément du monde et un élément du langage, comme si cette relation n'était que la jonction entre ces deux éléments. Sans savoir jouer le jeu de langage de l'ostension, la relation entre ce qui est dit et ce qui est montré est pour nous invisible. Pour Augustin, l'apprentissage du langage se fait par la saisie d'une relation directe. Or, selon ce passage, Wittgenstein considère qu'il y a une étape qui précède, et c'est celle notamment de l'apprentissage du jeu de langage de l'ostension. Il doit donc y avoir d'abord l'apprentissage du jeu de langage, et ensuite dénomination. En ce sens on peut dire que les jeux de langage de Wittgenstein font partie de la troisième étape peircéenne. <sup>145</sup>

Lorsque Wittgenstein aborde l'apprentissage, il parle souvent d'entraînement et de dressage. S'il utilise ce genre d'expressions, c'est pour rendre bien clair que pour lui il

<sup>143</sup> *RP*, §6.

<sup>144</sup> *RP*, §27.

<sup>145</sup> On se souvient que pour Peirce, il n'est pas possible de comprendre un signe dans sa relation directe avec l'objet, mais qu'il faut aussi tenir compte de l'interprétant (troisième étape).

n'est pas question d'admettre une quelconque intériorisation des règles elles-mêmes. L'enfant ne se fait pas expliquer la règle, il fait des exercices pour ensuite (ou en même temps) saisir la règle implicite. Il n'y a pas de processus interne, et donc le moyen par lequel on apprend le langage ne peut être que par quelque chose d'extérieur, tel un entraînement. Obéir à une règle, nous dira Wittgenstein, c'est comme obéir à un ordre (*RP*. §206). L'enfant ne s'approprie pas une règle mais apprend plutôt, suite à différents exercices et entraînements, à faire quelque chose, et c'est dans ce savoir-faire que se trouve la règle :

J'ai été dressé à réagir à ce signe d'une façon bien déterminée, et maintenant j'y réagis ainsi.<sup>146</sup>

Suivre une règle est analogue à obéir à un ordre. Nous avons été dressés à cela. et nous réagissons à l'ordre d'une manière déterminée.<sup>147</sup>

C'est pourquoi Wittgenstein considère que lorsque l'enfant apprend on ne peut pas dire qu'il comprend la définition ostensive, puisqu'il ne sait pas encore comment en faire usage, il ne sait pas encore comment demander à celui qui lui montre les choses *comment ceci s'appelle* (*RP*. §6). Si on montre le roi des échecs à quelqu'un en lui disant *ceci est le roi des échecs*, il faut déjà qu'il sache ce que c'est qu'une pièce dans un jeu pour comprendre cette définition comme elle doit l'être. Sinon, il pourrait très bien comprendre qu'on appelle un bout de marbre ou de bois roi des échecs (*RP*. §31). Une fois qu'il sait certaines choses relatives à ce jeu (ou d'autres semblables) par contre, nous pourrions dire qu'il a compris le jeu de langage de la définition ostensive et qu'il peut jouer ce jeu, puisqu'il possède le savoir-faire : « Nous pouvons dire que seul quelqu'un qui sait déjà quoi faire du nom peut poser une question sensée sur la dénomination ». <sup>148</sup> Et cette possibilité de savoir-faire nous est donnée par la maîtrise de divers jeux de langage.

Wittgenstein ne nie pas pour autant que nous puissions apprendre des choses par définition ostensive : « Quelqu'un qui va dans un pays étranger apprendra parfois la langue des autochtones par les explications ostensives qu'ils lui donnent; souvent, il devra deviner la signification de ces explications, et il le fera tantôt correctement, tantôt de travers ». <sup>149</sup> Il est important de comprendre que le genre de situation dont parle ici

<sup>146</sup> *RP*. §198.

<sup>147</sup> *RP*. §206.

<sup>148</sup> *RP*. §31.

<sup>149</sup> *RP*. §32.

Wittgenstein n'est pas une situation de définition ostensive pure puisque l'étranger connaît déjà un langage. Même s'il ne connaît pas la langue particulière du pays qu'il visite, il connaît à tout le moins sa propre langue, et possède donc des connaissances collatérales qui feront qu'il pourra comprendre certaines définitions ostensives, bien qu'il puisse se tromper sur un bon nombre d'entre elles. Par contre un enfant, lorsqu'il apprend à parler sa langue maternelle, ne possède pas déjà un langage (un langage intérieur) et c'est pourquoi il ne peut pas comprendre les définitions ostensives. Or, c'est ce qu'Augustin prétend. Si c'était le cas, il faudrait admettre qu'il possède d'abord un langage intérieur, ce que Wittgenstein refuse. C'est ce qui lui fera dire que la conception du langage augustinienne fait comme si les enfants arrivaient en terre étrangère, donc comme s'ils possédaient déjà un langage, seulement pas celui-là.

Le deuxième ordre concerne le contexte d'énonciation. Une fois le jeu de langage de la définition ostensive maîtrisé, il n'en demeure pas moins qu'il est toujours nécessaire que soit clair le contexte pour arriver à bien saisir une définition ostensive. Au début du *Cahier bleu*, Wittgenstein nous donne l'exemple suivant : Si je vous montre un crayon et vous dis « voici tove », et ne vous dis rien d'autre, vous pouvez arriver à diverses conclusions. Vous pouvez croire que ce que je vous montre est un crayon, ou alors la forme, la couleur, le matériau, etc. Lorsque la définition ostensive n'est pas accompagnée par d'autres connaissances, nous pouvons l'interpréter de multiples manières, et c'est ce qui fait dire à Wittgenstein qu'il est erroné de croire que l'apprentissage du langage puisse se faire par définitions ostensives pures.

L'exemple de la définition de « tove » ou celui du voyageur qui arrive en pays étranger nous montre qu'un des problèmes que pose l'apprentissage par définition ostensive pure est qu'il est toujours possible de se tromper. Il n'y a absolument rien, quand nous sommes hors du jeu de langage, qui puisse garantir que nous comprenons la bonne chose qui est définie ostensivement, car il y a une multiplicité d'interprétations possibles. Être hors d'un jeu de langage, c'est ne pas savoir le jouer, c'est de ne pas être en position de saisir correctement la définition ostensive qui est donnée, mais il faut remarquer que même lorsque nous savons jouer un ou des jeux de langage, il nous est toujours possible de nous tromper quand même, c'est-à-dire d'interpréter d'une autre manière ce qu'on veut désigner :

La définition du nombre deux : « Ceci s'appelle "deux" » – on montre en même temps deux noix – est parfaitement exacte. – Mais comment peut-on définir deux ainsi? Celui à qui on donne la définition ne sait pas *ce* que l'on veut dénommer par « deux », et il supposera que l'on nomme « deux » *ce* groupe de noix! – Il *peut* le supposer; mais peut-être ne le fera-t-il pas. Il pourrait aussi, à l'inverse, prendre à tort un nom que je voudrais donner à ce groupe de noix pour un nom de nombre. De même, il pourrait, si je lui explique de manière ostensive un nom de personne, prendre ce nom pour un nom de couleur, pour la désignation d'une race, et même pour le nom de l'un des points cardinaux. Ce qui veut dire que dans *chaque* cas, la définition ostensive peut être interprétée de diverses façons.<sup>150</sup>

Le troisième ordre de connaissance nécessaire pour la saisie d'une définition ostensive est la maîtrise de jeux de langage. Si cette maîtrise se doit d'être plurielle, c'est parce qu'en plus de la maîtrise du jeu de langage de la définition ostensive lui-même, il est nécessaire de connaître plusieurs jeux de langage. Comprendre un langage, c'est pouvoir faire des liens entre les éléments qui le composent, et pour ce faire, il faut être maître de différents jeux de langage :

On pourrait donc dire que la définition ostensive explique l'emploi – la signification – d'un mot si le rôle que ce mot doit généralement jouer dans le langage est déjà clair. Donc, si je sais que quelqu'un veut m'expliquer un mot de couleur, l'explication ostensive « Ceci s'appelle « sépia » » m'aidera à comprendre le mot. – On peut en effet dire cela, pourvu que l'on n'oublie pas que toutes sortes de questions se rattachent aux mots « savoir » ou « être clair ». Il faut déjà savoir quelque chose (ou être capable de quelque chose) pour poser une question sur la dénomination. Mais que faut-il savoir?<sup>151</sup>

Il doit être clair maintenant que, pour Wittgenstein, il n'est pas acceptable de parler de définition ostensive pure, ce qui revient à dire qu'il rejette la définition ostensive comme élément primitif. Toutefois, Wittgenstein ne critique pas la définition ostensive en elle-même, qui fonctionne très bien, malgré les mauvaises interprétations possibles. L'idée que la définition ostensive nous permet en quelque sorte de « sortir » du langage, puisque contrairement à la définition verbale qui nécessite un autre mot, la définition ostensive montre la connexion entre le mot et la chose, est rejetée parce que penser que la définition ostensive nous permet de « sortir » du langage n'est qu'illusion, puisque nous ne sommes jamais au dehors, mais bien plutôt toujours *dans* le langage. Affirmer que la définition ostensive nous fait « sortir » du langage, c'est croire qu'elle peut être comprise de manière indépendante.

---

<sup>150</sup> *RP.* §28.

<sup>151</sup> *RP.* §30.

### 3.6 Critique de Russell

La conception du langage qu'adopte Wittgenstein dans les *Recherches*, même si on peut retrouver certaines idées en continuité avec le *Tractatus*, implique aussi une critique radicale de certaines idées, et c'est le cas notamment de l'atomisme logique. De ce qui a été présenté relativement à la critique que fait Wittgenstein d'Augustin, on comprend que si plusieurs jeux de langage sont nécessaires pour saisir la définition ostensive, l'intérêt pour l'élément le plus simple du langage ne peut plus être le fondement de l'entreprise philosophique du langage. C'est pour cette raison que Wittgenstein revient sur cette conception pour la critiquer. On se souvient que l'atomisme logique est une conception philosophique qui a pour objectif d'arriver à l'élément le plus simple du langage et du monde. L'atomisme logique considère qu'aux éléments du langage correspondent des éléments du monde, et cela de manière symétrique. Russell s'exprime ainsi : « In a logically perfect language the words in a proposition would correspond one by one with the components of the corresponding fact, with the exception of such words as "or", "not", "if", "then", which have a different function ». <sup>152</sup> En raison de l'idéal d'analyse, la relation du nom à l'objet, en tant qu'éléments les plus simples est celle qui intéresse davantage l'atomisme logique. Wittgenstein, comme on l'a vu, proposait dans le *Tractatus* un atomisme logique semblable à celui de Russell, <sup>153</sup> même s'il considérait déjà l'importance du contexte contrairement à celui-ci, et c'est donc aussi une critique à l'endroit de sa propre philosophie que Wittgenstein développe.

La première critique relative à l'atomisme logique de Russell qu'effectue Wittgenstein dans les *Recherches* concerne l'idée que le « ceci » serait le seul nom

<sup>152</sup> RUSSELL, B. *The Philosophy of Logical Atomism*, p.176.

<sup>153</sup> Baker et Hacker suggèrent (*An Analytic Commentary on the Philosophical Investigations : Understanding and Meaning*, p.223.), que le fait que Wittgenstein fait référence à Russell concernant sa conception des indexicaux n'est en fait qu'un prétexte pour aborder la question, tout comme c'était le cas relativement à la conception du langage d'Augustin, et qu'il s'attaque donc plutôt à la conception générale plutôt qu'à celle particulière à Russell. Il me semble plutôt que, cette fois, le fait de faire référence à Russell n'est pas simplement un prétexte, mais plutôt un besoin de regard critique sur cette manière d'aborder la philosophie et le langage. Wittgenstein fait d'ailleurs clairement référence à la proximité que sa pensée antérieure a déjà eue avec celle de Russell au §46 des *Recherches*. Critiquer Russell dans le cas qui nous occupe, ce n'est donc pas seulement prendre en exemple un penseur qui défend une idée qui semble erronée, mais c'est aussi et surtout une manière de marquer un détachement d'une pensée qui a déjà été sienne.

authentique. Selon Wittgenstein, il y a une confusion certaine dans cette idée puisque le « ceci » n'est pas un nom.

Premièrement, le pronom démonstratif ne peut pas être un nom, puisqu'il ne dénomme pas au sens où le font les noms ; les premiers, contrairement aux seconds, ont nécessairement besoin d'être en connexion avec l'objet qu'ils désignent. Il est vrai que le nom a des usages très divers, mais l'usage que nous faisons des pronoms démonstratifs n'en fait pas partie : « Et curieusement, il est arrivé que l'on dise du mot « ceci » qu'il est le nom *véritable*, et que tout ce que nous appelons d'ordinaire « nom » ne l'est qu'en un sens imprécis, approximatif ». <sup>154</sup>

Le nom et le pronom démonstratif sont des mots qui ont des usages voisins, puisque la définition ostensive par exemple est parfois utilisée avec le nom et on pointe alors l'objet, de manière semblable à l'usage que nous faisons du pronom démonstratif, qui sera lui aussi accompagné du geste de pointer et de l'objet. Mais il faut remarquer que le geste et la présence de l'objet ne sont nécessaires que lorsqu'il est question de pronom démonstratif. Wittgenstein remarque que même si le « ceci » occupe souvent la même place que le nom dans la proposition, cela ne fait pas en sorte pour autant qu'il est un nom. Au contraire, ce qui caractérise le nom c'est qu'on l'explique par la définition ostensive.

Le « ceci » ne peut avoir de signification qu'à la condition qu'il soit en connexion avec l'objet qu'il désigne dans un contexte particulier. Il est clair pour Wittgenstein que cette caractéristique ne fait pas du pronom un nom, et même au contraire, puisque un nom n'est pas employé avec un geste ostensif, mais seulement expliqué par lui.

Le problème que Wittgenstein remarque c'est qu'il y a confusion entre le porteur et la signification. Cette dernière n'est pas la chose qui correspond au nom. Par exemple, même une fois mort, parler de M. Untel a toujours du sens. Le porteur n'est plus, mais la signification oui, parce qu'il n'y aurait plus de sens à dire que M. Untel est mort. La signification d'un mot est son emploi dans le langage, elle n'est pas le porteur, l'objet auquel elle se rapporte. Évidemment, il est possible que la signification soit équivalente

---

<sup>154</sup> *RP*. §38.

au porteur. C'est le cas pour les pronoms démonstratifs, et aussi parfois pour certains noms. Par contre, il est possible de parler d'un objet qui n'est plus ou qui est brisé, en utilisant un nom, ce qui est impossible pour le pronom démonstratif. C'est sa principale caractéristique, et c'est elle qui fait en sorte qu'il est insensé de dire que c'est le seul nom authentique.

La dénomination apparaît comme une relation étrange entre un mot et un objet. – Et c'est effectivement une relation fort étrange qui est établie quand le philosophe, pour mettre en évidence ce qu'est le rapport du nom à ce qu'il dénomme, regarde fixement l'objet qu'il a sous les yeux en répétant d'innombrables fois un nom, ou bien le mot « ceci ». Car les problèmes philosophiques surgissent lorsque le langage est en roue libre. C'est alors que nous pouvons imaginer que la dénomination est je ne sais trop quel acte psychique bizarre, qui serait pour ainsi dire le baptême de l'objet. Et nous pouvons donc aussi en quelque sorte adresser le mot « ceci » à l'objet, apostropher l'objet – curieux usage de ce mot qui, à n'en pas douter, n'apparaît que lorsque nous philosophons.<sup>155</sup>

La raison pour laquelle Russell voulait faire du « ceci » un nom propre est l'idéal d'analyse vers le simple. Cette entreprise, si elle a déjà été au cœur de la philosophie de Wittgenstein, fait désormais partie des idées qu'il critique dans les *Recherches*. Au §46 des *Recherches*, Wittgenstein fait référence à Platon en ce qui concerne l'idée du simple. Socrate dans le *Théétète* présente les éléments originels pour lesquels toute explication est impossible parce que les éléments ne peuvent être que désignés par des noms, et pour lesquels aucune autre détermination n'est possible (l'existence par exemple). Comme il n'y a pas d'explication possible, il n'y a que de la pure dénomination. L'entrelacement de ces noms est le discours explicatif. Wittgenstein considère que « Les « individuals » de Russell et mes « objets » (*Tractatus logico-philosophicus*) étaient aussi de tels éléments originels ».<sup>156</sup>

Il remet en doute ce que peut nous apporter ce genre d'entreprise en philosophie :

Mais que sont les parties constituantes simples dont se compose la réalité? – Que sont les parties constituantes simples d'un fauteuil? – Les pièces de bois à partir desquelles on l'a fabriqué? Ou les molécules, ou bien les atomes? – « Simple » veut dire non composé. Et voici ce qui importe : « composé » en quel sens? Parler sans plus de précision des « parties constituantes simples du fauteuil » n'a aucun sens.  
(...)

À la question *philosophique* : « L'image visuelle de cet arbre est-elle composée, et quelles sont ses parties constituantes? », la réponse correcte est : « Cela dépend de ce

<sup>155</sup> *RP*. §38.

<sup>156</sup> *RP*. §46.

que tu comprends par « composé ». » (Et ce n'est naturellement pas une réponse mais une fin de non recevoir opposée à la question).<sup>157</sup>

En plus de douter du bénéfice philosophique que l'on pourrait retirer de l'entreprise de l'atomisme logique, Wittgenstein se questionne quant à l'analyse elle-même. D'une part, à partir de quel moment peut-on dire que nous sommes arrivés au bout de l'analyse ? Et que savons-nous de plus alors ? En quoi est-ce que ça peut nous être plus utile ?

Wittgenstein répond à la première question en montrant que nous pouvons entendre plusieurs choses différentes du mot analyse, et que ce terme a peut-être été traité de manière univoque par Russell et lui, alors que ce qui est simple n'est peut-être pas aussi évident qu'il ne paraissait. (*RP*. §47 et §48).

Même si nous définissons avec clarté ce que nous entendons par simple, la remise en question de l'utilité de cette démarche demeure : Si pour demander à quelqu'un de m'apporter le balai, je dis de m'apporter le manche et la brosse, est-ce qu'on peut dire que cette proposition est plus analysée ? Et dans quel sens ? En fait, Wittgenstein rejette maintenant cet idéal d'analyse, parce que l'analyse n'est pas en soi, mais plutôt relative à un jeu de langage. De plus, l'analyse peut parfois embrouiller davantage que de donner de la précision, c'est le cas par exemple lorsque je demande que l'on m'apporte la brosse et le manche au lieu de dire le balai. Surtout, on peut se demander à quoi peut bien servir ce genre d'analyse.

Pour le Wittgenstein des *Recherches philosophiques*, « ceci » est un particulier qui s'inscrit dans quelque chose de plus large que lui. Et il me semble que ce qui intéressera Wittgenstein c'est tout autant ce dans quoi s'inscrit le particulier que ce dernier en tant que tel, c'est-à-dire que c'est toute la complexité et la relation entre les deux qui posent les questions les plus intéressantes. Le « ceci », seul, ne veut jamais rien dire, il a besoin d'un cadre plus large que lui, c'est-à-dire qu'on n'arrive pas à le distinguer du reste quand on n'arrive pas à le situer.

---

<sup>157</sup> *RP*. §47.

Le jeu de langage est nécessaire pour la compréhension de toute définition ostensive, puisque cette dernière n'a jamais de signification indépendante d'un contexte. Le contexte est d'autant plus important lorsqu'il est question de la fonctionnalité des pronoms démonstratifs à propos par exemple des expériences privées. Dans une autre perspective, le prochain chapitre montre toute l'importance des jeux de langage pour la communication.

## CHAPITRE IV

### LA DÉSIGNATION DÉSINCARNÉE

*Tu penses que tu dois être en train de tisser une étoffe, parce que tu es assis devant un métier à tisser – même s'il est vide – et que tu fais les mouvements du tissage.<sup>158</sup>*

Ce dernier chapitre porte sur un aspect probablement plus marginal de la question de l'indexicalité chez Wittgenstein, puisqu'il est question de cas de démonstration où l'objet désigné n'est pas un objet saisissable de la même manière pour celui qui désigne cet objet particulier que pour celui à qui est adressée cette désignation. Malgré le fait que l'on pourrait au premier abord croire que ce genre de désignation s'éloigne de la question de l'indexicalité, je soutiendrai que la problématique des objets privés enrichit et complète la réflexion sur l'indexicalité. On peut même dire que cette réflexion est un apport important de Wittgenstein à la question du rapport de démonstration à l'objet auquel on réfère.

Dans le *Cahier bleu*, Wittgenstein s'intéresse aux frontières entre *moi* et *les autres*. Qu'est-ce qui distingue ma subjectivité de celle des autres ? Cette question comprend plusieurs problématiques qui seront esquissées dans le *Cahier bleu* et certaines d'entre elles seront reconsidérées dans les *Recherches*. Une première distinction à faire entre moi et les autres est dans la représentation. On se souvient que déjà dans le *Tractatus*, Wittgenstein présentait l'idée que *le monde est mon monde*.<sup>159</sup> Ce qui me distingue des autres est cet accès à une représentation qui est mienne. Toutefois cette idée, comme nous le verrons, ne porte pas du tout Wittgenstein vers une conception solipsiste.

---

<sup>158</sup> *RP*. §414 (traduction modifiée par François Latraverse).

<sup>159</sup> *Tlp*. 5.62

Comprise dans cette idée de représentation, la distinction entre ma douleur et celle de l'autre est une frontière entre ce que je suis et le reste. Au fil de ces questionnements, Wittgenstein distingue dans le *Cahier bleu* deux types d'utilisation du pronom personnel, objective et subjective. Cette distinction ne sera pas présentée de la même manière dans les *Recherches*, mais on peut faire clairement le lien avec la section des *Recherches* qui porte sur les sensations en tant qu'objets privés.

En fait, la question de la subjectivité semble s'être de beaucoup épurée dans les *Recherches*, comme si Wittgenstein, en proposant que l'essentiel est *dans* le langage, considérait superflu de réaffirmer le sujet de la représentation, tel qu'il le faisait dans le *Tractatus*<sup>160</sup> et dans les *Cahiers*. C'est pourquoi l'essentiel de ce chapitre sera dans un premier temps de présenter ce qui est resté de la question des pronoms personnels dans les *Recherches* et ensuite de voir le traitement que fait Wittgenstein des objets privés (les sensations), traitement qui ne vise pas le même but que dans les *Cahiers*, puisque dans les *Recherches*, Wittgenstein s'inscrit davantage en faux contre la thèse d'un langage privé et donc l'existence d'objets privés inaccessibles aux autres. Le fait qu'au contraire, Wittgenstein considère qu'il est possible de parler de ces objets et de se comprendre à pour conséquence que l'on peut considérer que ce type de désignation, même s'il est basé sur le modèle de la désignation ordinaire (être en connexion avec l'objet), ne nécessite pas la connexion effective avec l'objet, ce qui a pour effet que tout langage portant sur les sensations est possible parce que public.

#### 4.1 Les pronoms personnels

C'est à propos des pronoms personnels des première et troisième personnes que Wittgenstein apporte quelques éclaircissements quant à leur usage respectif car, bien qu'il y ait des ressemblances entre leurs fonctions, le philosophe montre aussi leurs dissemblances.

---

<sup>160</sup> En effet, quand Wittgenstein affirme dans le *Tractatus* qu'il n'y a pas de sujet pensant se représentant (5.631), il ne veut pas dire qu'il n'y a pas de sujet, mais plutôt que le sujet se situe aux frontières du monde et non pas dans le monde, tel le champ visuel, qui n'est pas compris dans ce qui est vu. Ce sujet est ce que Wittgenstein nomme le moi philosophique (5.641).

Une première distinction apportée par Wittgenstein est de dire que l'usage du « je », qui nous semble au premier abord désigner une personne (celle qui énonce la proposition avec l'expression « je ») au même titre que « il » désigne monsieur Smith, n'est en fait pas le même. L'usage du pronom « il » est, pourrait-on dire, toujours équivalent à la personne dont on parle. C'est-à-dire que je peux substituer le nom de la personne à « il » et le sens de ma proposition ne s'en trouvera pas modifié. Par exemple, je peux dire que « M. Smith est arrivé » ou « il est arrivé » (en parlant de M. Smith), et l'on remarque que rien du sens de la première proposition n'a été perdu. Les messieurs de Port-Royal, on s'en souvient, expliquaient qu'une des fonctions des pronoms était d'éviter la répétition ; le pronom remplit une fonction esthétique puisqu'il évite la redondance. Il est possible d'utiliser « il » et « M. Smith » indifféremment parce que les deux termes sont logiquement équivalents et doivent remplir la même fonction dans la phrase. On ne peut pas dire la même chose de l'usage du pronom « je ». Concernant ce pronom, Wittgenstein dit :

Le mot « je » ne veut pas dire la même chose que « L.W. », même si je suis L.W., pas plus que cela ne veut dire la même chose que l'expression « la personne qui est en train de parler ». Mais cela ne veut pas dire que « L.W. » et « je » *veulent dire deux choses différentes*. Tout ce que cela veut dire, c'est que ces mots sont des instruments différents de notre langage.<sup>161</sup>

Remarquons qu'une partie des activités qui sont énumérées dans les *Recherches* pour expliquer ce qu'est un jeu de langage<sup>162</sup> se retrouve déjà dans le *Cahier bleu* à la suite de la citation qui précède,<sup>163</sup> pour montrer à quel point les usages de notre langage peuvent être variés. Si, comme on le sait, Wittgenstein développera davantage sa conception des jeux de langage dans les *Recherches*, il n'en sera pas de même pour la question des pronoms. On peut croire que Wittgenstein ayant étayé la notion d'usage et de jeu de langage n'a pas considéré qu'une fois le concept d'usage clair, il était encore nécessaire d'explicitier des questions particulières comme celle des pronoms.

---

<sup>161</sup> *CB*. p. 125.

<sup>162</sup> *RP*. §23.

<sup>163</sup> « Donner des ordres et y obéir ; poser des questions et y répondre ; décrire un événement ; inventer une histoire ; raconter une blague ; décrire une expérience immédiate ; faire des conjectures sur des événements du monde physique ; faire des hypothèses et des théories scientifiques ; saluer quelqu'un ; etc. etc. ». *CB*. p. 126.

On peut très certainement mettre en rapport ce que Wittgenstein appelle la « chambre visuelle » et la particularité du pronom « je », puisque ce dernier *désigne* dans un sens particulier le possesseur de la chambre visuelle. L'image de la chambre visuelle arrive dans les *Recherches* lorsqu'il est question de la représentabilité. Qu'est-ce que se représenter quelque chose ? Pourquoi ai-je l'impression que je possède quelque chose que l'autre n'a pas ? Après avoir affirmé qu'il n'y aurait pas de sens à dire que seul moi ai ce quelque chose, Wittgenstein suggère qu'il n'est pas question de possession, mais de représentation et que cette dernière peut être illustrée par la chambre visuelle : « La chambre visuelle est ce qui n'a pas de possesseur. Je ne peux pas plus la posséder que je ne peux me déplacer en elle, la regarder ou la montrer du doigt. Elle ne m'appartient pas dans la mesure précise où elle ne peut appartenir à quiconque ». <sup>164</sup> Cette idée de chambre visuelle était déjà dans le *Tractatus* lorsqu'il était question du champ visuel. Le champ visuel est ce qu'on ne voit pas, nous ne sommes pas dans notre champ visuel, seulement c'est par lui que nous voyons le monde. Le « possesseur » du champ visuel, s'il n'est pas dedans, n'est pas non plus au dehors. Il se trouve à la frontière du monde.

Il me semble que c'est cette situation de frontière qui fait en sorte que le « je » est un pronom particulier et que si on peut parfois le considérer sur le modèle du « il », il n'en demeure pas moins qu'il est bien différent de lui. D'une part, le « il » fait partie de notre chambre visuelle, alors que ce à quoi se réfère le « je » est, comme suggéré précédemment, aux frontières de cette chambre. D'où toute la particularité du « je », puisque, s'il est à la frontière de la chambre visuelle, comment pouvons-nous le désigner, puisqu'il ne fait pas partie de ce qui est désignable ? Mais il faut remarquer que même si le pronom personnel « je » ne désigne pas démonstrativement comme le « il », il n'en demeure pas moins que je fais un coup dans un jeu de langage :

« Lorsque je dis : « Je ressens des douleurs », je ne désigne pas la personne qui les ressent, car en un certain sens, je ne sais pas du tout *qui* les ressent. » Et on peut trouver une justification à cela. Car je n'ai pas dit, il faut le souligner, que telle ou telle personne ressent des douleurs, mais que « je ressens... ». Or je ne nomme par là aucune personne. Pas plus que je n'en nomme une quand je gémis de douleur. Bien que les autres puissent reconnaître aux gémissements qui ressent les douleurs. <sup>165</sup>

---

<sup>164</sup> *RP*. §398.

<sup>165</sup> *RP*. §404.

Les réflexions de Wittgenstein à ce sujet le mèneront à l'idée qu'il n'y a pas de critère d'identité qui peut déterminer le fait que je dise que « je » ressens des douleurs. Il n'y a pas de critère pour déterminer le possesseur du champ visuel, outre celui de l'avoir. Quand on utilise le pronom personnel « je », ce n'est donc pas pour me distinguer comme je veux distinguer *l'autre*, qui lui fait partie de mon champ visuel. J'attire simplement l'attention sur *moi*. (RP. §405).

En raison d'une image bâtie sur l'usage que l'on fait du pronom personnel « il », on peut croire que le « je » dénomme, comme c'est le cas pour le « il ». Or il n'en est rien selon Wittgenstein (RP. §410). Toutefois il nous faut remarquer que l'usage que nous en faisons est tout de même en relation avec les noms.

Une seconde particularité du pronom « je » est qu'il est parfois utilisé de manière superflue. Bien entendu, le fait d'utiliser le « je » permet de me distinguer, en un sens, des autres ; en disant « j'ai mal », je dis que c'est moi. Toutefois, quand on me demande comment je le sais, je réponds que c'est parce que je le *sens*, c'est donc sur la base de la sensation plutôt que sur la base de l'identification de la personne que je fais reposer la connaissance de la présence de la douleur. En ce sens, « je » n'est pas un pronom démonstratif : « Que, en revanche, dans ma réponse, je sois enclin à souligner le mot « sentir » et non le mot « je » indique que par « je », je ne souhaite pas sélectionner une personne (parmi d'autres).<sup>166</sup>

À ce propos, il est utile de se référer à un passage du *Cahier bleu*<sup>167</sup> où Wittgenstein présente deux modes d'usage du mot « je », soit objectif et subjectif. Il est possible de se tromper dans le cas du premier, pas dans le second. Lorsque l'on dit que c'est le « je » du monde, c'est qu'il y a la possibilité d'une description à la troisième personne, alors que pour le deuxième usage du je, cela n'est pas possible. Comme exemple du premier, Wittgenstein énonce; j'ai le bras cassé, j'ai grandi de douze centimètres, j'ai une bosse sur le front, etc. Comme on peut le remarquer, cet usage du pronom à la première personne peut très bien être énoncé par quelqu'un d'autre. De plus, comme autre caractéristique de cet usage, il y a une possibilité d'erreur. Wittgenstein donne comme exemple un accident d'automobile, où plusieurs personnes sont impliquées

<sup>166</sup> CB, p. 126-7.

<sup>167</sup> CB, p. 124.

et où les membres corporels sont enchevêtrés. Il se pourrait alors qu'en posant mon regard sur la main de mon voisin, je croie vraiment que c'est la mienne. C'est une erreur qui est possible. Alors que pour le deuxième usage, ce type d'erreur est impossible. Citons d'abord le type d'expressions que Wittgenstein insère dans cette catégorie; je vois un tel, j'essaie de lever le bras, j'ai mal aux dents, etc. Il est impossible de se tromper. Comment en effet pourrait-on se tromper sur son mal de dents? Je peux dire que j'ai mal alors que ce n'est pas vrai, mais alors je ne me trompe pas, je mens, car je sais que c'est faux. On voit aussi dans le cas présent l'impossibilité qu'un autre que moi énonce ce genre d'affirmations, puisqu'il est de la nature même de ces affirmations de ne pouvoir que s'énoncer de cette façon, avec le pronom « je ». On peut supposer que cette distinction, même si elle n'est pas aussi explicite dans les *Recherches*, est derrière certaines idées à propos des objets privés.

En fait, pour Wittgenstein, « je » ne peut pas être considéré comme un pronom démonstratif au même titre que « il ». Toutefois :

Il faut bien comprendre que ce n'est pas parce que, dans certains cas, « rien » ne correspond au « je », que celui-ci, dans ces cas-là, n'a pas de portée descriptive, mais parce qu'il n'a pas de portée descriptive que « rien » ne lui correspond. En toute rigueur, « rien » ne lui correspond parce que « rien » n'a à lui correspondre.<sup>168</sup>

L'accès privilégié à mes propres sensations fait partie d'un débat plus large que la distinction des pronoms personnels. Si la question des pronoms a été épurée dans les *Recherches*, on peut très certainement considérer que celle du langage privé y a été bien davantage développée qu'ailleurs. La source de l'embarras philosophique est déjà énoncée dans le *Cahier bleu* en ce qui concerne les sensations :

“A a une dent en or” veut dire que cette dent est dans la bouche de A. Cela peut expliquer le fait que je ne suis pas capable de voir cette dent. Mais le cas du mal de dent, dont je dis que je ne peux pas le ressentir parce qu'il est dans sa bouche, n'est pas analogue à celui de la dent en or. C'est l'analogie apparente et, encore une fois, le défaut d'analogie entre ces cas, qui produit notre embarras.<sup>169</sup>

---

<sup>168</sup> BENOIST, J. « Le sujet dans le langage : Wittgenstein et la grammaire de la subjectivité », *Revue de la métaphysique et de morale*, 1999, no 4, p.572.

<sup>169</sup> *CB*, p. 100

Ce qui est particulier dans la question des sensations comme objet privé, c'est que l'analogie dont parle Wittgenstein est à la fois la source de plusieurs confusions (la plus notable selon Wittgenstein étant probablement celle qui mène à la thèse d'un langage privé), et à la fois comme modèle sur lequel notre langage fait reposer la fonctionnalité de la démonstration (définition ostensive) dans ce genre de cas particuliers.

Le constat que fait Wittgenstein relativement au pronom « je » est que ce dernier possède un privilège grammatical. Cette position privilégiée apporte sa part de problèmes en philosophie, tel que nous allons le voir à l'instant avec l'ostension des sensations.

#### 4.2 L'ostension des sensations

La désignation<sup>170</sup> des sensations est le dernier aspect de l'indexicalité qui sera traité dans ce texte. C'est une question qui comporte plusieurs éléments importants de la philosophie de Wittgenstein. Sans donner plus de relief que ce que Wittgenstein a lui-même en effet donné à la désignation des sensations, je propose de faire à cette question une place centrale dans les pages qui suivent. Même si la désignation des sensations ne se fait pas sous les mêmes conditions que la désignation des objets matériels, on peut soutenir qu'il s'agit tout de même de désignation et que sa particularité montre les éléments incontournables quant à la possibilité de désignation, soit la dénotation, le jeu de langage et la grammaire.

Le problème des sensations considérées sous le modèle d'une relation à un objet particulier (« cette douleur-là ») est une manière trompeuse - ce que Wittgenstein appelle une fiction grammaticale - de considérer la question. Wittgenstein ne nie pas qu'il y ait quelque chose. Il considère seulement que ce n'est pas la présence ou l'absence de ce quelque chose qui a de l'importance. Il me semble que la question des sensations ainsi posée, loin d'être simplement complémentaire de la question de l'indexicalité, est centrale, et en est même probablement l'expression la plus complète. En effet, une fois

---

<sup>170</sup>Lorsqu'il est question de « désignation des sensations » dans ce chapitre, il s'agit du jeu de langage de la désignation qui est construit sur la base de la désignation des objets matériels. La dénotation pour sa part fait référence au simple fait de désigner, non pas en tant que jeu de langage, mais en tant qu'un geste, ou une référence verbale, en connexion à un « objet privé », comme dans : « *cette* douleur là ». La description est le fait de l'acte logique de la connotation et ces deux termes seront considérés comme des synonymes.

que la perspective de l'atomisme logique a été mise de côté, ce qui devient davantage important dans la réflexion wittgensteinienne est la fonctionnalité de la démonstration. Après avoir trouvé que l'on peut déterminer plusieurs objets de natures différentes avec le démonstratif, Wittgenstein en vient à considérer que ce n'est pas l'objet lui-même qui est important.

On a vu que, dès le début des *Recherches*, Wittgenstein propose d'expliquer la relation de la chose avec le mot qui la dénomme en regardant son apprentissage. Pour ce qui concerne les substantifs, Wittgenstein considère qu'il peut se faire (en partie) par la définition ostensive. Pour ce qui est des sensations, Wittgenstein estime que l'on apprend ces mots en remplaçant le cri ou le gémissement par un mot. On peut voir clairement que l'explication que donne Wittgenstein des sensations est véritablement en continuité avec les considérations sur le langage que l'on retrouve au début des *Recherches* et du *Cahier bleu*, c'est-à-dire qu'il considère que nous pouvons tirer bien des explications de la manière dont nous apprenons les mots. Au paragraphe 244 des *Recherche* on peut lire en effet :

Comment les mots se *rapportent-ils* aux sensations? – Il ne semble y avoir là aucun problème. Ne parlons-nous pas en effet quotidiennement de sensations, et ne leur donnons-nous pas des noms? Mais comment la relation entre le nom et ce qu'il dénomme est-elle établie? Cette question est semblable à celle-ci : Comment un homme apprend-il la signification des noms des sensations? Du mot « douleur » par exemple.<sup>171</sup>

Le *Cahier bleu* commence ainsi :

Qu'est-ce que le sens d'un mot?  
Abordons cette question en nous demandant, en premier lieu, qu'est-ce qu'expliquer le sens d'un mot; à quoi ressemble l'explication d'un mot?<sup>172</sup>

L'apprentissage des mots se rapportant aux sensations peut se faire ainsi :

Une possibilité est que les mots soient reliés à l'expression originelle, naturelle de la sensation, et qu'ils la remplacent. Un enfant s'est blessé, il crie; et alors les adultes lui parlent, ils lui apprennent des exclamations, et plus tard des phrases. Ils enseignent à l'enfant un nouveau comportement de douleur.

---

<sup>171</sup> *RP.* §244.

<sup>172</sup> *CB.* p.35.

« Tu dis donc que le mot « douleur » signifie en réalité crier? » — Je dis au contraire que l'expression verbale de la douleur remplace le cri et qu'elle ne le décrit pas.<sup>173</sup>

La dernière phrase indique clairement la manière dont Wittgenstein souhaite que l'on comprenne en quoi consiste le statut de l'expression des douleurs dans notre langage. En effet, il nous suffit de rappeler la distinction entre la dénotation et la connotation.<sup>174</sup> La première est le simple fait de désigner, sans dire quoi que ce soit de l'objet désigné, alors que la deuxième nous dit quelque chose sur cet objet. La dénotation est le fait de l'indexicalité, du pronom démonstratif, alors que la connotation relève du symbole. Si l'expression verbale de la douleur ne décrit rien, c'est parce que, selon Wittgenstein, elle ne fait qu'attirer l'attention sur une douleur, comme un cri pourrait le faire.

Comme c'est le cas pour les définitions ostensives ordinaires (définitions qui sont en connexion avec un objet matériel), Wittgenstein présente ici comment on explique le mot « douleur », et comment en fait la possibilité d'erreur, comme pour toute autre forme d'explication démonstrative, peut être bien ou mal interprétée :

Peut-être par des gestes ; ou bien nous le piquerions avec une aiguille et nous lui dirions : « Tu vois, la douleur, c'est ça. » Il pourrait comprendre cette explication, comme n'importe quelle autre explication d'un mot, correctement, de travers, ou même pas du tout. Et, dans ce cas comme dans bien d'autres cas, il montrera comment il la comprend par l'usage qu'il fera du mot.<sup>175</sup>

Le débat entre le béhaviorisme et le rationalisme quant à l'interprétation des sensations est abordé par Wittgenstein aux sections 243 à 315 des *Recherches*. S'il est vrai que Wittgenstein ne fait pas état directement de débat en tant que tel, il n'en demeure pas moins qu'il fait la critique des deux positions, pour en arriver à une perspective plus pragmatiste du langage. L'auteur des *Recherches* rejette le béhaviorisme parce qu'il est faux de considérer que l'observation du comportement de l'autre et l'observation de mon propre comportement sont la même chose ; dire « j'ai mal » et dire « il a mal » ne reviennent pas au même. Cela étant dit, le rejet de l'explication béhavioriste des sensations ne pousse pas Wittgenstein à comprendre le phénomène d'un point de vue intérieur, comme si ce qui relevait des sensations ne pouvait qu'être privé. En effet, si

<sup>173</sup> *RP*. §244.

<sup>174</sup> Voir chapitre I.

<sup>175</sup> *RP*. §288.

nous avons un rapport privilégié avec nos sensations, cela ne fait toutefois pas en sorte que nous ne pouvons pas les communiquer.

Voyons d'abord la critique que fait Wittgenstein du béhaviorisme. On retrouve dans un article de Jacques Bouveresse (« L'infaillibilité de l'introspection ») l'interprétation que fait Dennett de Wittgenstein à propos des sensations qui voudrait que celui-ci soit béhavioriste. Dennett n'est pas le seul à avoir avancé cette idée, et elle repose en fait sur une mauvaise lecture de Wittgenstein. Selon Dennett, le fait que les énonciations introspectives sont infaillibles (c'est-à-dire qu'il n'y a pas de sens à prétendre que quelqu'un se trompe à propos de ses propres sensations), s'explique pour Wittgenstein de la manière suivante : l'expression de la douleur remplace le cri ou le gémissement. Si cette expression remplace le cri, elle ne le décrit pas, elle fait la même chose que faisait le cri, et c'est pourquoi on peut réduire les expressions de douleur par l'observation du comportement. De par ce qui précède, Dennett conclut que Wittgenstein est béhavioriste.

Il faudrait remarquer d'une part, comme le souligne Bouveresse, que Wittgenstein ne considère pas que dans *tous les cas* l'expression de la douleur remplace le cri. Il suggère toutefois qu'il est possible de penser que l'apprentissage de l'enfant des expressions de douleur peut se faire par le remplacement des cris par des expressions de douleur. Comme c'était le cas pour l'apprentissage des mots (substantifs) par l'enfant tel que présenté au début des *Recherches*, on doit comprendre que le cas de l'apprentissage n'est pas réductible à tous les cas d'expression de la douleur. De plus, ce n'est pas parce que je ne peux pas me tromper relativement à mes douleurs que cet énoncé n'a pas un contenu factuel.

Il est vrai que l'on peut retrouver à différents endroits des propositions de Wittgenstein qui peuvent nous porter dans un premier temps à une interprétation béhavioriste lorsque ce dernier distingue les processus physiques des processus psychiques. Au § 571 des *Recherches*, il avance que le parallèle que l'on est tenté de faire entre ces deux phénomènes est trompeur, puisque l'observation que fait le physicien des phénomènes physiques n'est pas relative au même genre de phénomènes que celui qu'observe le psychologue, qui, selon Wittgenstein, n'observe pas les phénomènes psychiques, mais plutôt les expressions (qui se montrent dans le comportement du sujet).

Ce n'est toutefois pas vers le béhaviorisme que veut nous mener Wittgenstein, mais plutôt vers l'idée que le parallèle entre ces deux types de phénomène est ce qui nous induit en erreur. Concernant la perspective béhavioriste, le philosophe souligne d'ailleurs lui-même que le soupçon que l'on pourrait avoir qu'il réduit l'explication des sensations au comportement est à rejeter : « "N'es-tu donc pas un béhavioriste masqué? Au fond, ne dis-tu pas que tout est fiction, sauf le comportement humain?" – Si je parle d'une fiction, c'est d'une fiction *grammaticale* ». <sup>176</sup>

Considérant que la désignation des sensations est fondée sur celle des objets matériels, Wittgenstein applique la distinction entre dénotation et connotation. En disant « ceci » en pointant une chaise, je ne fais rien d'autre qu'attirer sur cette chaise l'attention de celui à qui je m'adresse. La connotation pour sa part nous apprend quelque chose sur l'objet dont il est question, par exemple, l'énoncé « La chaise est bleue » décrit l'objet. À ce sujet, Bouveresse cite Dennett :

Wittgenstein soutient (ou l'on soutient fréquemment qu'il soutient) que l'invulnérabilité à l'erreur des comptes rendus de *douleur* (*pain reports*) est dûe au fait que 'l'expression de la douleur remplace le fait de pousser des cris et ne le décrit pas' et par conséquent n'est pas du tout un compte rendu, mais s'apparente à d'autres manifestations comportementales comme se tordre ou cricr. <sup>177</sup>

Un simple cri ou un gémissement n'est pas une description de quoi que ce soit, mais est plutôt une dénotation ; on attire l'attention de l'autre sur « quelque chose » dont on ne dit rien de plus. C'est une conception réductrice, puisque comme nous le verrons, les expressions des douleurs ne se réduisent pas à cela.

Selon Dennett, on peut dire qu'un énoncé exprime une connaissance s'il est logiquement possible de dire qu'il est vrai ou faux. Si ce n'est pas le cas, comme semble le penser Wittgenstein, on ne peut pas dire que c'est une connaissance. Si, en dernière analyse, l'expression des douleurs n'exprime pas une connaissance, elle n'exprime rien de plus que ce que l'expression du comportement montre.

<sup>176</sup> RP. §307.

<sup>177</sup> BOUVERESSE, J. « L' « infailibilité » de l'introspection. Autour de Dennett et Wittgenstein ». *Revue de théologie et de philosophie*, 122, 1990, p.218.

Contrairement à ce que Dennett prétend, il faut plutôt comprendre Wittgenstein de la manière suivante :

Wittgenstein veut dire qu'il est absurde de soutenir que le mot « douleur » désigne une forme de comportement, telle que par exemple le fait de se contorsionner ou de pousser des cris; et il donne comme raison le fait que l'expression verbale se substitue justement au comportement et ne le décrit pas. Celui qui dit « J'ai mal » ne le fait évidemment pas sur la base de l'observation de son propre comportement et ne décrit pas le comportement en question. Et lorsqu'on dit de quelqu'un d'autre qu'il a mal, on ne veut pas dire qu'il se conduit d'une certaine façon, mais bel et bien ce que l'on dit, à savoir qu'il a mal.<sup>178</sup>

C'est la raison pour laquelle on ne peut pas considérer que Wittgenstein est behavioriste, puisque l'expression des douleurs n'est pas réductible au comportement, mais plutôt à la sensation. Je ne peux donc pas considérer que je n'ai qu'à observer quelqu'un pour saisir sa douleur. D'ailleurs, même si notre rapport à la sensation des autres n'est pas de la même nature que celle que nous avons avec les nôtres, cela ne fait pas en sorte que nous n'y avons aucun accès.

#### 4.3 *Les sensations sont-elles privées ?*

La perspective rationaliste ou plus précisément internaliste prétendrait pour sa part que nous avons un accès privilégié à nos sensations, et que nous ne pouvons jamais vraiment savoir ce que les autres ressentent. Cette conception est issue du cogito cartésien : « (...) l'esprit possède une sorte de sens ou de quasi-sens grâce auquel il entretient avec ses propres contenus, opérations et produits un rapport du même type que celui qu'il entretient avec le monde extérieur par l'intermédiaire des sens ». <sup>179</sup> Si Wittgenstein oppose aux behavioristes que nous ne sommes pas seulement observateurs de nos propres comportements, il objectera aux rationalistes que nous ne sommes pas non plus que des observateurs privilégiés de phénomènes privés. Ces phénomènes sont privés en un sens précis, qui est que par définition, je suis la seule personne qui puisse les ressentir, mais ils sont aussi publics, en ce sens qu'ils sont partagés dans le langage et dans l'usage.

---

<sup>178</sup> *Ibid.* p.220.

<sup>179</sup> Bouveresse, J. *Le mythe de l'intériorité*, p. 555.

Si Wittgenstein rejette la perspective behavioriste, cela signifie qu'il ne réduit pas les sensations aux comportements des individus, il ne refuse pas tout processus interne. Toutefois, tout en reconnaissant qu'il y a bel et bien un objet interne, Wittgenstein doute qu'il soit possible d'en dire beaucoup à son sujet dans nos réflexions philosophiques. Il remarquera d'abord que « [l'] on peut comparer la proposition ; “Les sensations sont privées” avec celle-ci : “On joue tout seul aux jeux de patience”.<sup>180</sup> Par définition, il serait incorrect de refuser un certain statut privé aux sensations. Loin de nous empêcher de faire référence à ces objets privés, comme le propose le solipsiste qui croit que seule sa propre expérience est réelle, Wittgenstein considérera que si par définition il nous est impossible de connaître la nature de l'objet privé de l'autre, ce qu'est cet objet même devient une question caduque. Par contre, ce qu'est cet objet en tant que référence utilisée dans notre langage, dans des jeux de langage précis est une question qui mérite toute notre attention.

Une fois admise l'idée que nous ne pouvons pas réduire la compréhension des douleurs de manière behavioriste ni internaliste, il reste à poser la question de la définition ostensive interne, car nous utilisons des formes d'expressions pour parler de nos douleurs qui relèvent du domaine de la définition ostensive. On peut se demander comment fonctionne ce genre de définition, puisqu'on ne se réfère pas à un objet physique qui est perçu de la même manière par tous. Nous l'avons vu, par définition, je suis la seule personne qui a accès à mes sensations. Pouvons-nous malgré tout, parler de définition ostensive ? Quelles sont les conditions nécessaires pour pouvoir considérer que c'est de définition ostensive qu'il s'agit ? La difficulté première est,<sup>181</sup> comme le présente ce passage, l'absence de tout critère de correction pour ce genre de désignation :

Imaginons le cas suivant. Je veux tenir un journal sur le retour périodique d'une certaine sensation. À cette fin, je lui associe le signe « S » et chaque jour où j'éprouve cette sensation, j'écris ce signe sur un calendrier. – Je remarquerai d'abord qu'il n'est pas possible de formuler une définition de ce signe. – Mais je peux néanmoins m'en donner une à moi-même à la manière d'une définition ostensive! – Comment cela? Puis-je désigner la sensation? – Pas au sens habituel. Mais je dis ou écris le signe « S », et en même temps, je fixe mon attention sur la sensation. – Je la désigne donc, pour ainsi dire intérieurement. – Mais à quoi bon ce cérémonial? Car cela semble n'être qu'un cérémonial! Une définition sert en effet à établir la signification d'un signe. – Justement, c'est ce que produit la fixation de l'attention; grâce à elle, je grave dans ma mémoire la connexion entre le signe et la sensation. –

<sup>180</sup> RP. §248.

<sup>181</sup> Difficulté d'un point de vue philosophique, puisqu'il faut se rappeler que Wittgenstein ne croit pas qu'il y ait un problème dans notre usage ordinaire du langage, même pour la désignation des objets privés.

Or « Je la grave dans la mémoire » peut seulement signifier : Ce processus a pour effet de me permettre de me souvenir *correctement* de cette connexion à l'avenir. Mais dans notre cas, je ne dispose d'aucun critère de correction. Ici, on aimerait dire : Est correct ce qui me semblera toujours tel. Et cela veut seulement dire qu'ici, on ne peut rien dire du «correct». <sup>182</sup>

Il faut dans un premier temps remarquer qu'il n'y a pas de définition ostensive dans le sens ordinaire pour les objets privés parce qu'il n'y a pas de critère. En ce sens, le rapport à la sensation est privé. Toutefois, malgré cet aspect privé des sensations, il m'est toujours possible d'en parler dans un langage qui sera public :

the meaning of a word is not an object of any kind, but rather is given by an explanation of meaning, and an explanation is a rule for the use of a word. What Wittgenstein aimed to show is not that sensation-language, like the rest of language, is essentially shared, but that it is essentially sharable. <sup>183</sup>

Wittgenstein, en admettant que nous ne pouvons pas avoir accès directement aux objets des sensations des autres, ne veut pas pour autant dire que nous devons adopter l'attitude béhavioriste. Au contraire, puisque si Wittgenstein considère que l'accès à l'objet lui-même est important, cela ne l'empêche pas de considérer que le fait que l'on pense cet objet comme étant interne fait partie du jeu de langage et que l'observation seule ne suffit pas. Ce qui compte essentiellement, c'est que nous arrivions dans le langage à faire référence à nos sensations que nous considérons internes et privées. Les sensations sont privées dans le sens que moi seul peux les ressentir, mais pas au sens qu'elles appartiennent à un langage que moi seul pourrais comprendre :

Si je dis de moi-même que je sais seulement à partir de mon propre cas ce que signifie le mot « douleur », – ne faut-il pas que je *le* dise aussi des autres? Et comment puis-je donc généraliser ce *seul* cas avec tant de désinvolture?

Eh bien, tout le monde vient me dire qu'il ne sait qu'à partir de son propre cas ce qu'est la douleur! – Supposons que chacun possède une boîte contenant ce que nous appellerons un « scarabée ». Personne ne pourrait jamais regarder dans la boîte des autres; et chacun dirait qu'il ne sait ce qu'est un scarabée que parce qu'il a regardé *le sien*. – En ce cas, il se pourrait bien que nous ayons chacun, dans notre boîte, une chose différente. On pourrait même imaginer que la chose en question changerait sans cesse. – Mais qu'en serait-il si le mot « scarabée » avait néanmoins un usage chez ces gens-là? – Cet usage ne consisterait pas à désigner une chose. La chose dans la boîte ne fait absolument pas partie du jeu de langage. pas même comme un *quelque chose* : car la boîte pourrait aussi bien être vide. – Non, cette chose dans la boîte peut être entièrement « supprimée »; quelle qu'elle soit, elle s'annule.

<sup>182</sup> RP. §258.

<sup>183</sup> BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. *Wittgenstein. Understanding and Meaning; An Analytic Commentary*, vol. 3, p.7

Cela veut dire : Si l'on construit la grammaire de l'expression de la sensation sur le modèle de l'objet de la désignation », l'objet perd toute pertinence et n'est plus pris en considération.<sup>184</sup>

Si la chose dans la boîte n'a pas d'importance, si cette boîte peut même être vide, c'est parce qu'il n'y a pas de critère d'erreur. On ne peut pas vérifier la sensation des autres, au sens où l'on peut vérifier si ses livres sont dans son sac. On ne peut pas dire à l'autre qu'il se trompe. Pour cette raison, l'objet, contrairement à ce qui est le cas pour l'indexicalité des objets matériels, perd de son importance, sans pour autant disparaître.

Dans ce cas, est-il toujours indiqué de parler d'indexicalité, puisqu'il a été établi dès le départ que l'usage du pronom démonstratif présuppose la connexion avec un objet ? Est-ce que l'on peut considérer que l'ostension des sensations remplit toujours les conditions nécessaires pour faire partie des phénomènes indexicaux ? Évidemment, l'ostension des sensations a été bâtie sur le modèle de l'ostension des objets matériels. Même si nous ne sommes pas mis en contact direct avec l'objet de la sensation, comme c'est le cas lorsque je pointe *ces livres*, on présuppose quand même l'existence de cet objet, et son existence suffit, sa nature importe peu. « Le fait que nous dirions si volontiers : « Ce qui importe est *ceci* » — en indiquant pour nous-même la sensation, — montre déjà à quel point nous sommes enclins à dire quelque chose qui n'est pas une information». <sup>185</sup>

Wittgenstein présente ici une confusion importante qui consiste à considérer que nous véhiculons de l'information alors que ce n'est pas la nature du geste de pointer, puisqu'une information implique une description, alors qu'il est question de dénotation. Toutefois, ce n'est pas parce que l'on ne communique pas une information que l'on ne dit rien. Le fait de pointer pour indiquer notre propre sensation fait partie d'un jeu de langage particulier, et il y a bel et bien quelque chose de communiqué lorsque l'on fait un tel geste. Par contre, on ne décrit rien, mais l'image que nous nous faisons de ce genre d'usage de « ceci » nous porte à croire que nous informons l'autre sur notre douleur, alors qu'en fait nous ne faisons qu'attirer l'attention sur celle-ci. Encore une fois, on revient à la distinction entre dénotation et description, qui est essentielle à la bonne compréhension du phénomène de l'indexicalité.

<sup>184</sup> RP. §293.

<sup>185</sup> RP. §298.

En fait, tel que nous le montre l'exemple du scarabée, peu importe ce qu'il y a dans la boîte, peu importe qu'il ne s'y trouve rien, ce qui importe c'est que nous arrivions à nous comprendre relativement à nos objets privés. L'indexicalité des sensations repose en partie sur le modèle de la désignation des objets physiques, et c'est ce qui peut nous faire faire fausse route, puisque nous cherchons un objet qui corresponde à notre dénotation. Or, en un certain sens, ce n'est pas le cas, puisque cet objet n'est saisissable par tous comme c'est le cas d'un objet matériel. D'un autre côté, l'utilisation du modèle de la désignation des objets pour les sensations n'est pas une erreur en soi. L'erreur est de penser que c'est la même chose. Par contre, le fait que l'utilisation fonctionne et se fasse de manière *semblable* à la désignation des objets nous indique qu'il y a des ressemblances entre les deux et que l'analogie pointe vers une fonction partagée entre les deux désignations, tel que nous le suggèrent les ressemblances de famille de Wittgenstein :

Ici, la grande difficulté est de ne pas présenter la situation comme s'il y avait quelque chose que l'on ne *pouvait* pas faire. Comme s'il y avait effectivement un objet dont je tirerais la description, mais que je serais incapable de montrer à quiconque. – Et le mieux que je puisse proposer est sans doute de céder à la tentation d'employer cette image, mais en cherchant ensuite à quoi son *application* ressemble.<sup>186</sup>

Il y a deux idées à retenir dans ce passage. La première est que ce n'est pas parce que l'on utilise le modèle de la désignation pour les sensations que ce modèle est applicable en tous points. De ce fait, on ne peut pas arriver à l'idée que la désignation de la sensation serait incomplète parce qu'on n'arrive pas à faire atteindre aux autres la description de l'objet de notre sensation auquel nous seuls avons accès. Il ne manque rien à ce type de jeu de langage. La deuxième idée, qui est liée à la première, est qu'en acceptant d'utiliser l'image de « l'objet » des sensations, il ne faut pas oublier de chercher l'application de cette image, et non pas en rester à la contemplation de cette association, sans en faire quoi que ce soit, puisque c'est justement dans ce cas que les erreurs risquent de se produire.

Wittgenstein nous éclaire aussi relativement aux confusions possibles qui se manifestent lorsque l'on confond un jeu de langage avec un autre. C'est ce que nous faisons lorsque nous traitons la désignation des objets privés et matériels de la même façon. On fait cette erreur parce que la définition ostensive opère, avec succès la plupart

<sup>186</sup> RP. §374.

du temps, dans les deux cas. Toutefois, il faut admettre qu'il est différent de dire « ceci » en pointant un livre et « ceci » en pointant une douleur. Cette différence, on doit le noter, n'éclipse pas les ressemblances qui existent entre les deux cas.

Le questionnement de Wittgenstein sur les sensations va plus loin que la question du langage privé. En effet, on voit avec ce qui précède qu'il concerne les aspects les plus importants de sa philosophie : pragmatisme, usage, reconnaissance et distinction des jeux de langage. On peut rapprocher le pragmatisme de Wittgenstein de celui de Peirce :

Il est clair que, si l'on s'en tient strictement aux définitions de Peirce, le pragmatisme est en principe uniquement une méthode de clarification du sens, une certaine technique d'analyse logique de nos concepts, de nos jugements et de nos croyances, qui laisse entièrement de côté la question de savoir dans quelle mesure et en quel sens nos énoncés et nos convictions sont vrais, justifiés ou raisonnables.<sup>187</sup>

Le pragmatisme se déploie dans la deuxième philosophie de Wittgenstein essentiellement dans son ambition de faire disparaître certains problèmes en philosophie : « Quel est ton but en philosophie ? – Montrer à la mouche comment sortir du piège à mouches ». <sup>188</sup> Peut-être que Wittgenstein lui-même considérerait que la mouche, sur la question de la désignation des objets privés, était sortie du piège qui la retenait captive. Wittgenstein voulait faire disparaître certains problèmes philosophiques, et si on peut croire qu'il s'est parfois senti soulagé de certaines questions, on peut douter que les problèmes philosophiques qu'il a posés se sont complètement évanouis du paysage philosophique. Toutefois, nous lui devons de bons éclaircissements qui nous permettent de réfléchir avec quelques embûches en moins, sur certaines questions telles que celle des objets privés. L'idée, par exemple, que nos jeux de langage nous montrent que nous pouvons faire référence aux objets privés parce que nous partageons un langage public, me semble mettre de côté quelques illusions grammaticales qui nous empêchent de bien penser certains problèmes.

Liée au pragmatisme adopté par Wittgenstein on trouve la question de l'usage. Les mots ont différents usages, et c'est en tenant compte de ceux-ci que l'on arrive à comprendre davantage le fonctionnement du langage. La question des sensations incarne très bien cette idée. En effet, à celui qui dit qu'il ne peut avoir accès qu'à ses propres

<sup>187</sup> BOUVERESSE. J. *Le mythe de l'intériorité*. p. 572.

<sup>188</sup> *RP*. §309.

sensations, Wittgenstein répond de regarder l'usage que nous faisons des mots qui concernent les sensations et de voir que cet usage n'est pas privé.

Les jeux de langage sont aussi un concept fort important pour la question qui nous a occupé pendant ce chapitre. L'apprentissage des divers jeux de langage se fait par l'enfant de manière progressive, et Wittgenstein pense que l'enfant remplace au début le cri par l'expression de la douleur. Nous avons vu que cette idée implique celle de la distinction entre dénotation et description, qui est fondamentale pour la compréhension de l'indexicalité.

Pour toutes ces raisons il me semble que la question de la définition ostensive des sensations, aussi marginale qu'elle puisse paraître au départ, rassemble à elle seule les éléments essentiels pour la compréhension de la question de l'indexicalité. Bien entendu, on ne peut réduire l'indexicalité à cette question, mais il me semble que le traitement qu'en fait Wittgenstein est l'apport le plus original qu'il a apporté à la question de l'indexicalité.

## CONCLUSION

On a pu voir dans ce texte que la question de l'indexicalité, quand on l'aborde dans tout son déploiement, concerne de nombreux aspects du langage. La lecture que j'ai proposée de Wittgenstein et de l'indexicalité touche plusieurs concepts centraux des *Recherches philosophiques*. Wittgenstein n'a certes pas été le premier à s'intéresser au phénomène de l'indexicalité dans le langage. Ce qui particularise toutefois sa pensée c'est le rôle qu'occupent les jeux de langage pour la saisie de ce qui est signifié par « ceci » ou tout autre pronom ainsi que par la plupart des noms. Parce que, comme les critiques qu'il adresse à Augustin et Russell le montrent de manière différente, il n'est pas possible qu'un objet soit dénommé sans connaissances collatérales. Wittgenstein reproche à Augustin de présenter l'apprentissage du langage par l'enfant comme étant une simple présentation de l'objet et du nom, comme si l'enfant allait pouvoir saisir de manière indépendante le lien qui unit ce mot et cet objet, alors qu'en fait, pour comprendre ce lien, l'enfant devra d'abord maîtriser plusieurs jeux de langage, dont celui de la définition ostensive.

La critique à l'endroit de Russell porte surtout sur l'idée que ce dernier défendait, à savoir que « ceci » est le seul nom véritable. Pour le Wittgenstein des *Recherches*, il est clair que ce n'est pas un nom, puisqu'il n'a pas le même usage qu'un nom, et que les conditions de son usage ne sont pas les mêmes (il faut absolument être en présence de l'objet, alors que ce n'est pas le cas pour un nom). En critiquant Russell sur cet aspect de sa philosophie, Wittgenstein met de côté définitivement l'atomisme logique qu'il a lui-même défendu. Cette philosophie mettait à l'avant plan la relation entre le nom et l'objet, donc la relation de dénomination.

Wittgenstein présentait dans le *Tractatus* une dichotomie entre le langage et le monde. Nous avons vu qu'il n'est plus question d'une telle conception du langage dans les *Recherches*. Les jeux de langage ne peuvent avoir lieu que *dans* le monde, et les éléments qui constituent le jeu de langage n'ont pas à correspondre à des éléments du monde. On peut certes analyser davantage une proposition, mais c'est alors un autre jeu

de langage que nous jouons, et rien n'indique que nous soyons davantage avancés avec cette analyse.

La relation de dénotation demeure importante dans les *Recherches*, mais elle n'est pas le fin mot, elle est plutôt le commencement. C'est-à-dire que la simple dénotation ne dit rien de plus que ce qu'elle est, soit la relation. Pour en savoir plus, nous avons besoin de la description, qui est comprise dans les jeux de langage. Pour Wittgenstein, rien n'émane des objets seuls, la signification ne peut pas jaillir d'eux, et c'est pourquoi la dénotation n'est pas suffisante. Le philosophe soutient qu'une définition ostensive peut être comprise de diverses manières, justement parce qu'il n'y a rien dans la nature de l'objet qui puisse nous assurer la saisie correcte de la signification de la définition ostensive. Il n'y a rien non plus dans la démonstration elle-même, il n'y a pas un vouloir-dire qui puisse garantir la bonne compréhension de la définition. Bien sûr, nous dit Wittgenstein, il peut y avoir des signes particuliers, mais ils ne sont pas utilisés dans tous les cas, ce qui a pour conséquence qu'ils ne peuvent pas être une garantie. Ce qui fait en sorte qu'il est possible de saisir une définition ostensive, c'est le contexte du jeu de langage dans lequel elle s'inscrit. Toutefois, il est possible, même dans un jeu de langage particulier, que la définition soit mal comprise :

Déterminer si le mot « nombre » est nécessaire à la définition ostensive de « deux » revient à déterminer si, en l'absence de ce mot, cette définition peut être comprise par quelqu'un autrement que je ne le souhaite. Et cela dépendra bien entendu des circonstances dans lesquelles la définition est donnée et de celui à qui je la donne. Et l'usage qu'il fera du mot que je lui explique montre la façon dont il « comprend » l'explication.<sup>189</sup>

Une distinction qui est demeurée importante pour Wittgenstein tout au long de sa vie philosophique est celle entre dire et montrer. Dans le *Tractatus*, on ne peut pas dire les frontières entre le langage et le monde, on ne peut que les montrer. De manière semblable, le jeu de langage se montre plus qu'il ne se dit. Wittgenstein d'ailleurs nous invite très souvent à regarder ce qui se passe dans notre langage. La maîtrise des jeux de langage que nous utilisons est ce qui montre le langage dans tout son déploiement.

Seul le jeu de langage peut nous faire saisir une dénotation, parce que ce qui est dénoté doit être contextualisé dans un jeu de langage. Pour cette raison, Wittgenstein

---

<sup>189</sup> *RP*. §29.

déplace l'importance de l'objet (qui était centrale dans la période du *Tractatus*) dans les *Recherches*. L'objet de la dénotation ne pouvant se saisir qu'à l'intérieur du jeu de langage perd de son autonomie et de son intérêt premier ; ce qui compte davantage pour le saisir est le jeu de langage, l'objet lui-même devient moins essentiel, puisque ce n'est pas lui qui communique l'information nécessaire pour qu'il y ait signification.

Dans cette perspective, on a vu qu'il est possible de comprendre les objets des sensations comme des candidats à part entière de l'indexicalité. Pour que cela soit possible, il faut bien entendu que la possibilité des objets privés soit exclue. Wittgenstein ne nie pas que nous ayons chacun des expériences, qui sont logiquement privées, parce que ce sont les nôtres. Il refuse toutefois l'idée que nous ne pouvons pas les partager dans le langage. D'ailleurs notre langage nous montre qu'il est possible de s'y référer, et cela de manière ostensive. L'ostension des objets privés peut nous mener dans un premier temps vers une illusion grammaticale, puisque nous avons l'impression que s'il y a ostension, il y a nécessairement une connexion directe avec l'objet dont il est question, ce qui n'est pas le cas, directement à tout le moins. Une fois cette illusion écartée, il reste la possibilité de se référer à ces objets. S'il nous est possible de le faire, sans toutefois avoir accès directement à ces objets, c'est en raison des jeux de langage que nous partageons de manière commune. Dans ces jeux de langage, nous avons la capacité de nous référer à de tels objets, notamment en nous reposant sur le modèle de nos propres sensations. Les jeux de langage nous permettent de nous y référer, et cet ensemble de jeux de langage forme une unité, qui surpasse la diversité potentielle des objets privés.

L'ambition de Wittgenstein à ses débuts était de développer un langage logique précis qui évite les ambiguïtés. Le point de vue de Wittgenstein a changé dans sa philosophie ultérieure, puisqu'en s'intéressant au langage ordinaire, il a laissé place à l'indétermination, qui est nécessaire pour que le langage soit opérant. Cette indétermination est utilisée aussi par le philosophe en ce qui concerne ses propres réflexions sur le langage, comme par exemple dans *De la Certitude* :

Qu'est-ce qu' « apprendre une règle »? *Ceci*.  
 Qu'est-ce que « faire une faute en l'appliquant »? *Ceci*.  
 Et ce à quoi on est ainsi renvoyé est quelque chose d'indéterminé.<sup>190</sup>

---

<sup>190</sup> WITTGENSTEIN, L. *De la Certitude*, Paris : Gallimard, Tel, 1976, §28.

Le style philosophique de Wittgenstein, en raison de cette reconnaissance de l'indétermination, requiert en quelque sorte, une certaine forme de définition ostensive. Le philosophe attire notre regard sur *ce* jeu de langage, et parce que nous possédons déjà certains jeux de langage, nous comprenons ce qu'il veut nous faire saisir ; nous ne sommes pas dans un *pays étranger*.

## BIBLIOGRAPHIE

### Textes de Wittgenstein

WITTGENSTEIN, L. *Carnets 1914-1916*. Trad. de l'anglais par Gilles-Gaston Granger. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1971.

\_\_\_\_\_. *Le Cahier bleu et le cahier brun* (suivi de *Ludwig Wittgenstein* par Norman Malcom). Trad. de l'anglais par Guy Durand. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1965.

\_\_\_\_\_. *Le Cahier bleu et le cahier brun*. Trad. de l'anglais par Marc Goldberg et Jérôme Sackur. Paris : Gallimard, 1996.

\_\_\_\_\_. *De la Certitude*. Trad. de l'allemand par Jacques Fauve. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1976.

\_\_\_\_\_. *Recherches philosophiques*. Traduction de l'allemand par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Élisabeth Rigal. Paris : Gallimard, 2004.

\_\_\_\_\_. *Tractatus logico-philosophicus*. Trad. de l'allemand par François Latraverse. À paraître.

### Autres textes

ARNAUD, A., NICOLE, P. *La logique ou l'art de penser*. Paris : Presses universitaires de France, 1965.

BAKER, G.P. *Insight and Illusion : Wittgenstein on philosophy and the metaphysics of experience*. Oxford: Clarendon Press, 1972.

BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. *An Analytic Commentary on the Philosophical Investigations*. Chicago: University Press, 1980.

BAR-HILLEL, Y. *Aspects of Language: Essays and lectures on Philosophy of Language, Linguistic and methodology of linguistics*. Jerusalem: Magnes Press, Hebrew University, 1970.

BENMAKHOLOUF, A. *Bertrand Russell : L'atomisme logique*. Paris: Presses universitaires de France, 1996.

BOUVERESSE, J. *Le mythe de l'intériorité : Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*. Paris : Éditions de Minuit, 1987.

- BOUWSMA, O.K. *Conversations avec Wittgenstein (1949-1951)*. Coll. « Banc d'essais ». Marseille : Agone, Montréal : Comeau et Nadeau, 2001.
- COMETTI, J.-P. *Philosopher avec Wittgenstein*. Paris : Ellipses, 2003.
- CORAZZA, E., DOKIC, J. *Penser en contexte : le phénomène de l'indexicalité (suivi de Frege et les démonstratifs par John Perry et Comprendre les démonstratifs par Gareth Evans)*. Coll. « Tiré à part ». Paris : Ellipses, 2003.
- DONZE, R.A. *La grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Berne : Francke, 1971.
- FAVREAU, B., LATRAVERSE, F. *D'amour et d'autres sujets : Présentation de la sémiotique peircéenne*. Montréal : Éditions du Mercredi, 1998.
- FREGE, G. *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Éditions du Seuil, 1971.
- GRANGER, G.-G. *Wittgenstein*. Paris : Éditions Seghers, 1969.
- \_\_\_\_\_. *Invitation à la lecture de Wittgenstein*. Aix-en-Provence : Alinéa, 1990.
- HACKER, P.M.S. *Wittgenstein*. Coll. « Points ». Paris : Éditions du Seuil, 2000.
- HARDWICK, C.S. *Language Learning in Wittgenstein's Later Philosophy*. Paris: Mouton, 1971.
- HINTIKKA, M., HINTIKKA, J. *Investigating Wittgenstein*. Oxford: Blackwell, 1986.
- LAURIER, D. *Introduction à la philosophie du langage*. Liège : P. Mardaga, 1993.
- MARION, M. *Ludwig Wittgenstein : Introduction au Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Presses universitaires de France, 2004.
- MONK, R. *Wittgenstein : Le devoir de génie*. Paris : O. Jacob, 1993.
- NICOLE, P., ARNAULD, A. *La logique ou l'art de penser*. Paris : Presses universitaires de France, 1965.
- PARIENTE, J.-C. *L'analyse du langage à Port-Royal : six études logico-grammaticales*. Paris : Éditions de Minuit, 1995.
- PEIRCE, C.S. *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6, C. Hartshorne et P. Weiss (eds), Cambridge, Harvard U.P., 1931-1935. Vol. 7-8, A. Burks (ed), Cambridge, Harvard U.P., 1958.
- \_\_\_\_\_. *The Essential Peirce*, vol. 1. N. Houser et C. Kloesel (eds), Bloomington, Indiana University Press, 1992.
- RÉCANATI, F. *La transparence de l'énonciation: Pour introduire à la pragmatique*. Paris : Éditions du Seuil, 1979.

RUSSELL, B. *Signification et vérité*. Paris : Flammarion, 1969.

\_\_\_\_\_. *The Philosophy of Logical Atomism and Other Essays*. London: G. Allen & Unwin, 1986.

### Articles

BENOIST, J. « Le sujet dans le langage: Wittgenstein et la grammaire de la subjectivité ». *Revue de la métaphysique et de morale*, 1999, no 4, p. 565-581.

BOUVERESSE, J. « “L’infailibilité” de l’introspection : Autour de Dennett et Wittgenstein ». *Revue de théologie et de philosophie*, 1990, no 122, p. 217-233.

LATRAVERSE, F. « Signe, proposition, situation : Éléments pour une lecture du *Tractatus logico-philosophicus* ». *Revue internationale de philosophie*, 2002, no 219, p. 125-140.

LAUGIER, S. « Wittgenstein, la subjectivité et la “voix intérieure” ». *Revue de métaphysique et de morale*, 2000, no 2, p. 179-198.

LIVINGSTON, P.M. « Russelian and Wittgensteinian Atomism ». *Philosophical Investigations*, janvier 2001, vol 24, no 1, p. 30-53.

TEJEDOR, C. « The Metaphysical Status of Tractarian Objects ». *Philosophical Investigations*, octobre 2001, vol 24, no 4, p. 285-303.